

**Université de Montréal**

**« *Les limites du champ de l'extase* »**

**chez Bataille**

**par**

**Marion Avarguès**

Département de Philosophie

Faculté des Arts et des Sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de M.A.  
en Philosophie option Recherche

*Avril 2011*

## **Membres du comité du jury**

M. Daniel Dumouchel

Mme Bettina Bergo

M. Iain Macdonald



## Résumé

Le sujet de ce mémoire s'attache à circonscrire le champ de l'extase chez Georges Bataille. Il s'agit de délimiter les frontières d'un concept qui, a priori, ne peut en avoir, d'où un paradoxe à résoudre : comment parvenir à poser des limites à ce qui est illimité par essence ? Nous verrons que l'extase bataillienne rompt de façon radicale avec la tradition mystique en créant un concept qui, au lieu d'embrasser l'absolu, le tout, demeure une expérience purement intérieure. Nous nous focaliserons ensuite sur le caractère érotique de ses fondations. Bataille revendique en effet l'essence érotique, et non mystique, de l'extase. Parce que pour Georges Bataille, la mystique c'est l'impossible, nous analyserons enfin l'impasse apparente de son extase. Car si le champ de ce dernier se borne au seuil du mystique, il en résulte une puissance et portée moindres que celles de l'extase proprement mystique. Dès lors, nous nous interrogerons sur les failles d'un tel concept. Étant donné que l'extase bataillienne rejette toute mystique de son champ, il nous faudra nous pencher sur la possibilité de la définir comme un échec. Georges Bataille a-t-il conceptualisé l'extase du drogué ? Ou les débris laissés par le mort de Dieu ? A moins que l'extase bataillienne ne concrétise simplement l'agonie du spirituel...

Dans cette recherche, nous définirons des notions batailliennes telles que : « nudité », « angoisse », « dépense improductive », « souveraineté » ou « petite mort ». Et pour ce faire, nous nous concentrerons en priorité sur ces ouvrages : *L'expérience intérieure*, *Ma mère*, *L'histoire de l'œil*, *Le bleu du ciel* et *L'Érotisme*.

## Mots clés

Philosophie, Bataille, mystique, extase, expérience intérieure, érotisme, limites.

## **Abstract**

The purpose of this thesis is to define the topic of ecstasy as understood and explained by Georges Bataille. Our goal being to establish the frontiers of a concept which is, a priori, free of limits, we might be facing a paradox. In fact, how can we limit something which is by essence, unlimited ? We will see that the ecstasy of Bataille breaks in a radical way with the traditional notions of the mystic by creating a concept that, instead of embracing the Absolute, the All, remains an inner experience. Then, we will precise our search into the erotic nature of its foundations. Indeed, Bataille claims the erotic essence, not mystical, of the ecstasy. For him, the mystic is the impossible. Because of that, we will study the apparent deadlock of his conception of the ecstasy. The fact that Bataille's conception of the ecstasy ends when the mystic begins, we conclude that the ecstasy is for him of a lesser power and scope than the mystical ecstasy. Therefore, we will discuss the possible weaknesses of such a conception of the ecstasy. Knowing that Bataille excludes all the mystical aspects from its vision of the ecstasy, we will ask if we should consider it a failure by nature. Has Georges Bataille actually conceptualized the ecstasy of the drug consumer? Has he tried to link his conception of ecstasy to the ruins left by the death of God ? Or could it be that Bataille's ecstasy is simply the agony of the spirituality...?

In this study, we will define some notions introduced by Bataille such as: "nudity", "anxiety", "unproductive expenditure", "sovereignty" or "little death". In order to do so, we will work on the following literature by Bataille: *L'expérience intérieure*, *Ma mère*, *L'histoire de l'œil*, *Le bleu du ciel* and *L'Érotisme*.

## **Keywords**

Philosophy, Georges Bataille, mystic, ecstasy, inner experience, eroticism, limits.

## Table des matières

Préface.....	1
Introduction.....	9

### PARTIE I : L'EXTASE BATAILLIENNE : UNE EXPÉRIENCE MYSTIQUE ?

Préambule.....	29
----------------	----

#### **Chapitre 1 : Des points de convergence avec le mysticisme**

a- Le non savoir comme point de départ.....	32
b- Des affinités avec la philosophie de Nietzsche.....	33
c- Critiques de Sartre et d'Habermas.....	37

#### **Chapitre 2 : Mais des oppositions fondamentales**

a- Des objets différents.....	39
b- La considération du corps.....	42
c- L'adoration contre l'extase sadique.....	44

#### **Chapitre 3 : Des buts distincts ; le savoir et le non savoir**

a- Perte, éclatement.....	47
b- Solitude, angoisse.....	49
c- Chute dans la nuit.....	51

### PARTIE II : L'EXTASE BATAILLIENNE, UNE EXPÉRIENCE ÉROTIQUE ?

#### **Chapitre 4 : La quête effrénée du plaisir/de la douleur illimité(e)...**

a- La fusion charnelle : orgie dionysiaque.....	57
b- L'alliance des contraires : le plaisir dans le sale et le sadisme.....	60
c- Le refus des normes morales : le Mal.....	62

## **Chapitre 5 : Communique...**

- a- Dans la nudité.....67
- b- Dans le rire et le silence.....68
- c- Dans la déchirure/blessure/fêlure.....70

## **Chapitre 6 : dans la transcendance.**

- a- L'excès, la démesure scatologique.....72
- b- La dépense improductive.....75
- c- La consommation sacrificielle.....78

## **PARTIE III : L'EXTASE BATAILLIENNE, L'EXPÉRIENCE DE SES LIMITES ?**

### **Chapitre 7 : Le désir de l'impossible...**

- a- Une nécessité.....82
- b- La souveraineté inatteignable.....84
- c- Les étoiles au-delà.....84

### **Chapitre 8 : Se réduit à l'extrême du possible...**

- a- Inassouvissement.....86
- b- La petite mort (de la conscience rationnelle).....87
- c- La mort de Dieu.....88

### **Chapitre 9 : Et débouche sur l'angoisse.**

- a- Le manque.....91
- b- Le néant.....93
- c- La mort.....95

Conclusion.....99

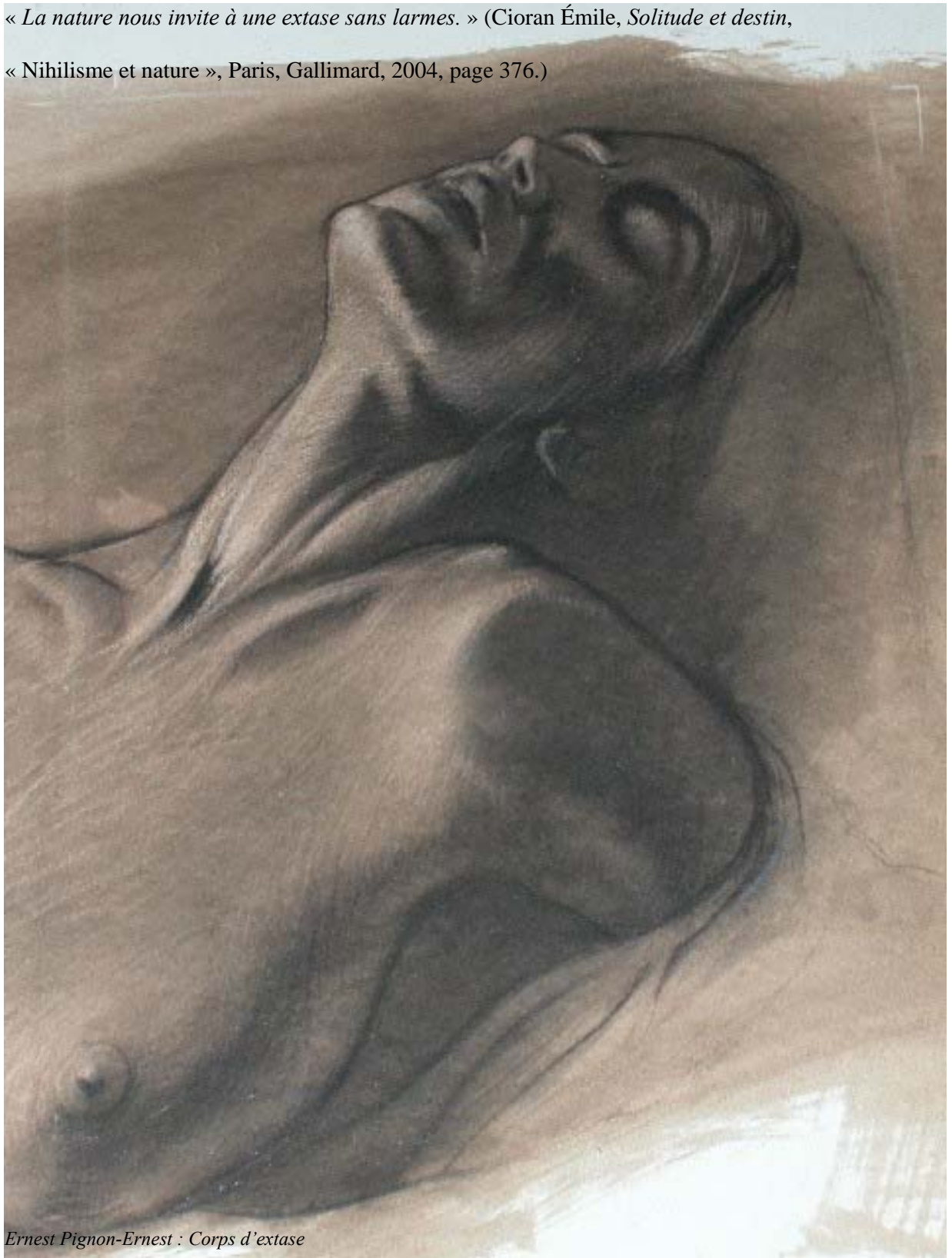
Bibliographie.....103

Annexe.....107





« *La nature nous invite à une extase sans larmes.* » (Cioran Émile, *Solitude et destin*,  
« *Nihilisme et nature* », Paris, Gallimard, 2004, page 376.)



*Ernest Pignon-Ernest : Corps d'extase*

## Préface

*Je* n'est plus. *Tout* n'est plus. *Rien* n'est plus. Et sans le rien, c'est pire, ou au-delà du néant.

S'il n'y a plus rien, il n'y a plus de monde : le monde nous a été arraché et plus rien n'a de sens, plus rien n'a de signification ni de direction. Dès lors, nous sommes plongés dans un néant infini ; dès lors, nous sommes perdus dans le mur de l'entre deux, prisonniers d'une cage vide, et ce vide ne cesse plus de nous ronger encore et encore, accroissant toujours davantage cette dislocation.

Désormais, nous vivons dans un monde en ruine, dans un monde déchu parce qu'ayant perdu « le », et même *tout* sens. Dans cette immensité nue et absente, nous avons sombré dans le plus parfait nihilisme. Face à nous s'étend un champ de vestiges calcinés, et même les cendres ne nous disent plus rien. Parce que nous avons perdu toute foi, toute croyance, le religieux est mort ; parce que nous avons épuisé toutes les ressources, toutes les possibilités de l'art, la culture elle-même agonise ; et, de façon plus redoutable : parce que nous avons admis ces morts, nous avons brisé toute illusion, et donc toute raison d'exister. Car sans l'illusion d'un sens, nous et le monde sommes cassés. Il n'y a plus d'utopie possible à l'horizon ; ou tout du moins, nous ne sommes absolument plus capables d'y croire.

Ainsi, nous ne pouvons qu'être nihilistes. Mais pas nihilistes au sens nietzschéen du terme, pas nihilistes au sens où nous avons cessé de craindre l'homme, de l'aimer, de le vénérer, d'espérer en lui et même de le vouloir.<sup>1</sup> Non, il ne s'agit plus d'une simple déconsidération de l'homme, il ne s'agit plus d'une simple croyance en la chute. Car le nihilisme nietzschéen ne rend pas compte du nihilisme propre au monde contemporain. Ce dernier consiste en un

---

<sup>1</sup> Voir Nietzsche, *Contribution à la généalogie de la morale*, Paris, L'Harmattan, 2006.

renoncement à l'idée que l'Ordre existant peut être bouleversé ou même modifié. Le nihilisme contemporain, c'est cet abandon de soi au profit de forces jugées supérieures, qu'elles soient étatiques, technocratiques, économiques, et à ce titre considérées comme plus à même de régenter nos vies. C'est l'atomisation sociale, la réduction de chacun au rôle de consommateur hyper passif, c'est l'effondrement culturel et humain. Dans cette immensité virtuelle où les informations, vraies ou fausses, circulent en surabondance, où les images saturent les esprits et où les corps sont de plus en plus désincarnés ; les hommes, se retrouvant dans ce flux virtuel dénué du moindre sens, perdent tout repère. La perte de sens, voilà ce qui constitue notre nihilisme.

### **L'arrachement à la Nature**

Ce nihilisme, tout d'abord, est à relier à notre arrachement à la Nature. Si nous vivons dans l'illusion que cet arrachement est affranchissement, libération, délivrance vis-à-vis du Tout, il nous faut le proclamer : au contraire, ignorants ! Cette liberté soi-disant humaine n'est qu'un leurre, car cet arrachement n'est qu'une perte. Perte de nos racines, perte de nos origines, perte de notre nature et donc de notre raison d'être. Émile Cioran, dans *Solitude et destin*, confirme le caractère illusoire de cette liberté : « *J'ai commencé à douter de mon avenir quand je me suis aperçu que je ne pouvais plus vivre dans la nature.* »<sup>2</sup> L'idée de perte est ici prépondérante. Cioran se sent profondément déraciné, et par-là, désorienté, perdu, égaré. Le lien qui aurait pu le maintenir en vie, son cordon ombilical, son cordon naturel, est déchiré. De plus, ce n'est pas le Tout – sa mère – qui l'a renié, mais lui qui, en tant qu'homme et conquérant d'un Autre, du vide ; l'a rejeté.

Pour mieux cerner ce rejet et, par extension, notre arrachement – néfaste – à notre cocon maternel, nous pouvons invoquer *Les portes de la perception*. Dans cet ouvrage, Aldous

---

<sup>2</sup> Cf. Cioran Émile, *Solitude et destin*, « Nihilisme et nature », Paris, Gallimard, 2004, page 372.

Huxley relate une expérience pour le moins singulière, à savoir la prise de mescaline. Grâce aux effets de cette drogue – un bouleversement sensoriel – Huxley accède à la valeur infinie et à la richesse de signification du Tout. Cette révélation dévoile une vision de béatitude. Coulant de beautés en beautés toujours plus intenses, Huxley s’immerge dans une révélation indicible, soit au plus proche du mystique. Dans cet état, il ne contemple plus seulement, mais est ce qu’il contemple. En cela, il prend conscience que tout est dans tout, que tout est effectivement chacun ; chacun est en puissance le Tout en général. La perception qu’il a du monde fait ainsi office de « grâce gratuite » et lui permet de voir le monde extérieur et intérieur tel qu’il est appréhendé par le Tout. Après avoir vécu cette expérience illuminante, le philosophe en tire une réflexion à propos du langage. La création du langage, en s’opposant à la gravité et au silence de la Nature tout en nous élevant comme humains, a érigé une barrière infranchissable, un pont des plus fragiles, un fil que seules certaines drogues – ou méthodes mystiques – permettent de remonter. Cette barrière nous rend opaque la beauté et nous condamne à être prisonniers de notre individualité, et donc à jouir et souffrir dans la solitude. Les amants, notamment, auront beau investir l’énergie du désespoir pour fusionner, ce sera toujours en vain. A ce propos, Huxley est des plus radicaux : nul ne peut sortir de sa solitude, nul ne peut être autre que soi-même, et donc, nul ne peut aller au-delà de son existence misérable. En ce que les mots échouent à dire, à saisir, à rendre compte du monde, ils constituent une cage qui, en plus de s’avérer incapable d’éclairer, nous voue à la solitude. En outre, les mots édifient l’illusion d’un sens, soit un leurre dans lequel nous nous perdons. Le langage ou l’illusion – car c’est bien le langage qui, par son pouvoir de fiction, est la condition de possibilité de l’illusion – ne peut que nous éloigner du Tout et des richesses infinies qui le composent. Pour illustrer cet éloignement, Huxley décrit la complexité signifiante et infinie du labyrinthe que les plis de son pantalon lui ont inspiré sous mescaline. Il y a ici comme une ouverture au mystique, une ouverture que le langage, résolument,

referme avec fracas. Émile Cioran prolonge cette remise en cause du langage en soutenant que la voix humaine n'exprime pas un ajout, mais une perte. Parce qu'elle viole la divinité du silence, cette voix ne fait que répéter, inlassablement, l'absence de l'homme dans le monde.<sup>3</sup>

Nous aboutissons alors à un nihilisme épouvantable. Le Tout ayant été perdu par l'homme pour créer la fiction, l'illusion d'une liberté inconditionnée, les conséquences sont implacables : l'homme est seul, désespérément seul, et n'a, en guise de consolation, que le vide qu'il a créé. Ce qui découle de cette solitude, c'est l'impossibilité de renouer avec le cosmos. C'est ce que ressent Cioran : « *Je ne peux pas voir un paysage sans éprouver l'envie de détruire tout ce qui n'est pas cosmique en moi.* »<sup>4</sup>

Cependant, y a-t-il encore quelque chose de cosmique en nous ? Notre arrachement ne l'a-t-il pas consumé du tout au tout ? A moins que cette perte n'en soit pas réellement une, mais bien plutôt l'enfouissement, le refoulement de notre nature véritable.

### **Le vide d'après Auschwitz**

Quoiqu'il en soit, cet arrachement à la Nature – autrement dit la création du langage débordante d'illusions – ne peut qu'aboutir à une impasse : celle du non sens absolu. Dès lors, comme nous le confirme Cioran<sup>5</sup>, il ne nous reste presque plus rien. Notre seul lot, c'est l'exil en nous-mêmes, l'errance dans l'existence. Nous sommes les égarés de nos têtes, les égarés d'un monde qui nous échappe. En somme, nous ne sommes plus que des moignons d'existence. Et ce « *moignonage* » ne peut nous mener nulle part, si ce n'est dans l'absurdité. Beckett, l'un des précurseurs du théâtre absurde, se concentre sur cette absurdité. Dans *Fin de partie*, il met en scène des personnages dont les possibilités réelles sont réduites au plus minime. L'appauvrissement des premières indications spatiales renforce cette réduction :

---

<sup>3</sup> Cf. Cioran Émile, *Solitude et destin*, « Nihilisme et nature », Paris, Gallimard, 2004, page 393.

<sup>4</sup> Ibid. page 376.

<sup>5</sup> Idem.

« *Intérieur sans meubles. /Lumière grisâtre. /Aux murs de droite et de gauche, vers le fond deux petites fenêtres haut perchées, rideaux fermés.* » Ses personnages ne sont pas des sujets libres, mais des moignons d'existence qui subsistent sans la moindre raison, et donc dans l'absurde. Pour éclairer cette réduction existentielle au presque rien, Beckett la rattache aux conséquences d'Auschwitz. Parce qu'Auschwitz a réalisé la réification absolue, soit l'effectivité de la néantisation de l'humain, nous pouvons nous interroger sur la possibilité d'une récupération de notre autonomie. En ce qu'Auschwitz signifie la réduction de l'individu à l'insignifiant, soit la réduction de sa subjectivité, de son moi, au néant ; parce qu'il signifie également, par l'idéologie dont il découle, la restriction de l'autonomie de sa vie subjective, et, plus précisément, la soumission de son « moi » aux lois d'un système totalitaire ; il en résulte l'impossibilité de voir autre chose et plus loin que nos contraintes – insignifiantes – de la vie quotidienne. Au vu de cette réification d'après Auschwitz, Beckett éprouve une certaine difficulté – si ce n'est une impossibilité – à concevoir un art post Auschwitz. Or, l'art, c'est la création, et sans création, l'homme se limite à une existence stérile. Et donc absurde. De manière pertinente, Clov déclame l'étau de sa condition en posant cette question rhétorique : « *Mais que veux-tu qu'il y ait à l'horizon ?* »<sup>6</sup>

Au vu de cette néantisation du possible humain, nous sommes envahis par le vide et par la solitude existentielle. La question directrice de notre existence n'est plus « *être ou ne pas être* », mais « *crever ou crever* »<sup>7</sup> Finalement, nous sommes toujours seuls, seuls, du début à la fin, seuls à seuls et désespérément seuls, seuls sans l'espoir de l'être un peu moins, sans l'espoir de pénétrer un autre, un ailleurs, une altérité enrichissante. L'autre ne s'ouvre jamais assez pour que nous puissions venir chez lui ; l'autre n'est qu'un spectre que nous traversons sans pouvoir toucher, avec qui nous conversons sans pouvoir partager ; l'autre n'est qu'un mur ; il est clos sur lui-même et ne fait que nous frustrer toujours davantage. Nous sommes

---

<sup>6</sup> Cf. Beckett Samuel, *Fin de partie*, Paris, Éditions de minuit, 1952, page 47.

<sup>7</sup> Cf. Adorno W. Theodor, *Notes sur la littérature*, « Pour comprendre – Fin de partie », Paris, Flammarion, 1984, page 229.

seuls dans un *entre deux* misérable, nous sommes seuls comme un moignon stupide, nous sommes seuls comme un condamné à mort, seuls à en crever, mais sans crever. Si la seule fin possible à cette solitude, c'est la mort, nous sommes souvent trop timorés pour la provoquer. La solitude, c'est le fardeau de l'homme, c'est le fardeau du vide, et ce fardeau, par ce vide, n'est qu'absurdité.

Dans cette solitude absolue, nous en arrivons à nous questionner sur l'acharnement des hommes à continuer. Au nom de quoi parviennent-ils à se lever, jour après jour ; et pourquoi ne pas plutôt ne plus se lever du tout ? A cette question, la réponse est obvie : parce qu'ils s'illusionnent et vivent dans un rêve, dans un fantasme qui les aveugle et les meut. Mais, plus important encore, ce qui les maintient en vie, ce qui les pousse à agir, c'est l'espoir dans l'attente. Il faut continuer malgré tout, au cas où *quelque chose* changerait. *En attendant Godot* est le paradigme de cet espoir. Car si tous, nous nous acharnons à vivre alors qu'il n'y a plus rien, c'est bien dans l'espoir qu'il y ait *quelque chose*. L'attente d'autre chose, l'attente d'une lueur, d'une nitescence, et bien plus : l'attente du surgissement d'un sens. Néanmoins, parce que cette attente ne peut déboucher sur rien d'autre qu'elle-même, elle révèle une pauvreté du possible. Dans *Sur les cimes du désespoir*, Cioran exprime cette pauvreté en mentionnant la ruine post Auschwitz, soit la conversion au Rien : « *Il est des expériences (...) à l'issue desquelles on sent que plus rien ne saurait avoir un sens.* »<sup>8</sup> Le devenir ne semble plus concevable en ce qu'Auschwitz a réalisé l'inconcevable, et par-là, brisé tout espoir effectif. Nous avons tant amenuisé le genre humain qu'il n'est plus qu'agonie. L'homme n'est plus qu'un supplicié, qu'un *rien* désincarné, coincé entre la vie et la mort. Le vertige qu'implique Auschwitz, c'est notre sentiment – objectif ou non, peu importe, puisque c'est la réalité du sentiment qui compte – face à notre consommation dans l'absurde. L'absurde nous domine et mène notre existence comme les ficelles du pantin manipulent ce dernier. La lutte

---

<sup>8</sup> Cf. Cioran Émile, *Sur les cimes du désespoir*, Paris, L'Herne, 1990, page 22.

devient ainsi grotesque car dénuée de possibilités, et donc de raison d'être. Cioran va même jusqu'à définir la puissance de cette absurdité comme notre seule raison de vivre : « *Je vis parce que les montagnes ne savent pas rire, ni les vers de terre chanter* »<sup>9</sup>.

### **L'extase comme retour au Tout**

Mais réduire notre existence à l'absurde (au fait que je ne suis pas ailé et que je ne suis pas un pétale de rose, ni l'étoile enflammée, ni de la pâte à modeler ; au fait que le ciel ne danse pas et que la lune ne tombe pas, ni ne crie ni ne pleure, et que le papillon n'a encore rien dit...) ne saurait en aucun cas nous satisfaire. Car ce serait proclamer le nihilisme le plus complet. Or, le nihilisme demeure insuffisant. S'il fonde un socle sur lequel rebondir, il n'est absolument pas une fin en soi. Ainsi, il nous échoit de partir en quête d'une issue véritable, de transcender le nihilisme pour trouver d'autres possibilités.

Or, pour ce qui me concerne, je n'en vois qu'une et une seule : renouer avec le Tout, avec le giron maternel et primordial. Mais puisque nous nous en sommes délibérément arrachés, comment y revenir, comment le retrouver ?

Dans *Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*, Mircea Eliade esquisse la possibilité d'un tel retour :

*« Le chaman (...) s'efforce de restaurer la communicabilité qui existait illo tempore entre ce monde-ci et le Ciel. L'extase réactualise, provisoirement (...) l'état primordial de l'humanité toute entière. A cet égard, l'expérience mystique des « Primitifs » est un retour aux origines, une régression dans le temps mystique du paradis perdu. (...) L'extase chamanique peut être envisagée comme le recouvrement de la condition humaine d'avant la chute (...), elle reproduit une situation primordiale, accessible au reste des humaines uniquement par la mort. »*<sup>10</sup>

---

<sup>9</sup> Cf. Cioran Émile, *Sur les cimes du désespoir*, Paris, L'Herne, 1990, page 22.

<sup>10</sup> Cf. Eliade Mircea, *Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*, Saint-Amand, Payot, 1978, page 378-383.



Le retour à la matrice originelle deviendrait ainsi possible par le biais de l'extase. En effet, celle-ci nous jette au-delà de nous et de notre prison corporelle – et « civilisationnelle ». Mais dans ce cas précis, c'est-à-dire pour parvenir à nous réconcilier avec nos racines, l'extase doit s'organiser dans le vaste champ de l'expérience mystique.

## Introduction

### **D) La mystique : Esquisse d'une définition**

Avant toute chose, il convient de nous pencher sur le terme « mystique » : l'expérience mystique a la nature d'un dévoilement. Elle est ce qui nous unit au Tout ou au Cosmos. C'est ce que Romain Rolland nomme, dans une lettre à Freud rédigée le 5 décembre 1927, la « *sensation de l'éternel* », un « *sentiment océanique* » pouvant être décrit comme un contact et comme un fait. Dans *Le zéro et l'infini*, Koestler délivre une métaphore de ce sentiment: « *...la personnalité s'y dissolvait comme un grain de sel dans la mer ; mais au même moment, l'infini de la mer semblait être contenu dans le grain de sable.* »<sup>11</sup> Il y a ici comme la prise de conscience d'appartenir à une immensité quasi infinie tout en étant cette immensité par le dedans. Ceux qui pratiquent ce type d'expérience relèvent également sa différence radicale d'avec l'expérience ordinaire de la vie. Cette expérience constitue la prise de conscience dans le « hic » et le « nunc » de ce qui a toujours été là. En effet, dans l'expérience mystique, il se produit une absorption du monde dans la conscience, ou tout du moins une ouverture subite à ce monde. Grâce à elle, l'impression ordinaire dominante d'être tenu à distance du monde extérieur ou d'être retranché de lui disparaît tout à fait. La conscience peut alors venir se mêler aux choses dans une intimité totale. En ce sens, et contrairement aux dires de Joseph Beaudé dans *La mystique*<sup>12</sup>, Romain Rolland fait de l'expérience mystique une « *sensation religieuse toute différente des religions proprement dites.* » S'avérant tout sauf dévotionnelle<sup>13</sup>, la mystique ne doit pas être assimilée à une religion spécifique. Bien au contraire, du fait que ce qu'elle dévoile se manifeste indépendamment ou au-delà de toute structure religieuse, la mystique s'avère d'abord *areligieuse*. Avant toute chose, elle est un

---

<sup>11</sup> Cf. Koestler Arthur, *Le zéro et l'infini*, Paris, Éditions Calmann-Lévy, 1945, page 235.

<sup>12</sup> Pour Joseph Beaudé, la mystique serait la science des saints, soit la science du *religieux*.

<sup>13</sup> *Dévotion* au sens d'attachement à une religion et à ses pratiques, au sens de vénération portée à quelque chose.

sentiment purement océanique, à savoir la sensation de faire un avec le monde hors de toute croyance religieuse. En effet, il n'y a ni rites, ni sacrements, ni culte, ni adoration ; tout ce qu'il y a à saisir dans la mystique, c'est un sentiment cosmique, le sentiment de faire partie du cosmos. Il n'y a de compte à rendre ni à Dieu ni à un quelconque esprit, mais des origines à se réapproprier, à réenraciner en soi. A ce stade de l'analyse, nous pouvons donc décrire la mystique comme l'établissement d'un rapport direct, intime et immédiat entre l'homme et Dieu – ou entre l'homme et le Tout. Ce qui est mystique consiste ainsi en tout ce qui dévoile et déploie mon appartenance au *cosmos* ; c'est tout ce qui atteste de ma fusion avec l'absolu. Plus précisément, et parce que la mystique provient du mot grec « *μυστικός* » signifiant « *caché* », « *secret* », « *relatif au mystère* » ; elle indique un indicible, un ineffable. La mystique est ce qui échappe au langage parce qu'elle se situe au-delà de la parole. La mystique, c'est le « *es spricht* » de Nietzsche, c'est à dire un non sujet démystifiant l'illusion de la conscience. La mystique, parce qu'elle ne dit rien et ne se dit pas, serait ainsi le secret préservé comme secret, le non su conservé comme tel, intact. Ce serait, en somme, l'expérience immédiate et éclair d'une jouissance muette, une sorte de don, de révélation, d'illumination permettant de devenir le Tout.

Dans *Un sujet sans moi ; psychanalyse et expérience mystique*, Sean Wilder s'interroge sur les rapports entretenus entre la psychanalyse et l'expérience mystique dite purement océanique, « *sauvage* » ou « *spontanée* », autrement dit, dépouillée de toute coloration religieuse. Selon Freud, le contenu de représentation du sentiment océanique est à formuler comme le sentiment illusoire d'un lien indissoluble d'une appartenance à la totalité du monde extérieur (voir *Malaise dans la civilisation*). Or, si Freud insiste sur le caractère illusoire d'un tel sentiment, c'est tout simplement parce que ce dernier lui est demeuré étranger. Sean Wilder s'empresse donc de corriger cette définition de l'expérience mystique :

*« Au lieu de parler comme Freud d' « appartenance [du moi] à la totalité du monde extérieur » ou d' « effacement » de la frontière entre le moi et « le reste » ou le « Tout », il serait plus exact de parler d'une sorte d'identification du sujet avec ce reste, ce Tout. Qu'est-ce à dire ? Pour le mystique, le moi ne « contient » pas, n' « embrasse » pas « Tout », comme le dit Freud à propos du moi originel, mais se perçoit, s'éprouve et se pense comme faisant partie du tout de l'univers sans solution de continuité et sans que cela signifie nécessairement la perte du sens de soi-même comme entité distincte dans l'univers. »<sup>14</sup>*

En outre, il précise que la soumission que Freud vit comme une défaite est vécue par le mystique comme une libération.

### **A) L'expérience mystique : Une diversité quasi-infinie**

Toutefois, nous nous heurtons très vite, dans cette tentative de définir la mystique, à la multitude de ses expérimentations. En effet, qu'il s'agisse des grandes religions monothéistes et polythéistes, des pratiques surnaturelles comme le chamanisme, ou encore de certaines philosophies asiatiques comme le taoïsme ou le bouddhisme ; les quêtes mystiques ne manquent pas et même abondent. Mais comment trouver une unité dans cette diversité ? Comment concilier des pratiques si différentes, si divergentes ? Y a-t-il une expérience mystique authentique ? Et, si oui, comment la détecter ?

#### **Aa) De l'objet au sans-objet**

Pour expliciter ces divergences a priori irrésolubles, nous allons établir une comparaison entre la mystique taoïste et la mystique chrétienne.

Dans *L'esprit du Tao*, Jean Grenier décrit le processus adopté par l'adepte taoïste pour vivre une expérience mystique. Pour lui, il s'agit de découvrir l'univers mystérieux, caché, que tout

---

<sup>14</sup> Cf. Wilder Sean, *Un sujet sans moi*, Paris, Epel, 2008, page 24.

homme possède au fond de lui. C'est le but de la Voie du Tao. Plus précisément, l'adepte taoïste cherche à s'unir avec le Tao, c'est-à-dire avec la force cosmique, vitale, spirituelle ; avec le Tout. Le Tao est partout, et en même temps partout il est rien. Car ce n'est pas un objet nommable, ni désignable ; en aucun cas il ne peut être visé comme objet ; c'est bien plutôt la spontanéité des choses. Pour y parvenir, il faut d'abord saisir le sens de solidarité qui existe en l'homme et le cosmos, puis réintégrer cette unité d'origine. L'adepte se retourne vers cette origine – le chaos – en un mouvement de conversion, de retour, et de ce fait il va à contre-courant, à rebours, il remonte le cours du fleuve jusqu'à sa source où il découvre un monde enchanté. Il s'unit alors à l'Origine une et sans forme. Par-là, il s'engendre lui-même et devient sa propre mère, son propre géniteur. Il faut ainsi se détacher de soi, faire renaître en soi l'enfance en retournant à la nature originelle.

En ce sens, et comme l'affirme vigoureusement le philosophe Lao-Tseu, le sage taoïste n'a pas le désir d'être en conformité avec la volonté divine (le sage taoïste étant n'ayant aucun « Dieu » en tête), mais avec le Tao. D'ailleurs, comme le précise Jean Grenier : « *Une nuance distingue (...) les mystiques occidentaux des mystiques taoïstes : les premiers ont en vue quelque chose...ou plutôt quelqu'un.* »<sup>15</sup> Alors que les taoïstes veulent renouer avec leurs origines, soit retrouver le cocon maternel, et donc un état quasi fœtal, et tout cela par le biais d'une expérience qui rend caduque l'opposition entre objet et sujet (ces derniers étant les modalités d'une même réalité fondamentale), les mystiques chrétiens demeurent dans une relation dialogique avec un Père, avec Le Père. Car si effectivement, il projette son individualité en Dieu, soit dans une totalité toute-puissante, et qu'il s'y fonde véritablement, il n'en demeure pas moins que Dieu demeure « quelqu'un » à qui il s'adresse, et non pas le Tout non désignable. Dans *Les Confessions*, Saint Augustin marque cette personnalisation du divin : « *Je n'existerais donc point, mon Dieu, je n'existerais point du tout, si vous n'étiez en*

---

<sup>15</sup> Cf. Grenier Jean, *L'esprit du Tao*, Doullens, Flammarion, 1957, page 119.

*moi. Ou plutôt je n'existerais pas si je n'étais point en vous, « de qui, par qui et en qui toutes choses ont l'être. » Oui, c'est ainsi, Seigneur, oui c'est ainsi. »*<sup>16</sup> Ici, Saint Augustin parle d'expérience mystique. Il est gagné par le sentiment d'appartenir à un Tout, Tout qu'il nomme Dieu, mais par cet acte de nommer, il prend cette totalité pour objet et donc se démarque du taoïste qui n'a aucun objet en vue. En outre, le chrétien tient à son « je », il tient à son individualité qui ne peut véritablement s'ouvrir sur l'absolu. Le taoïste, au contraire, n'a pas d'identité certaine. Tchouang-Tseu illustre ce doute. Alors qu'il émerge d'un rêve où il était papillon, il se demande s'il est un papillon qui rêve qu'il est Tchouang-tseu, ou Tchouang-tseu qui vient de rêver qu'il était papillon. Suite à ce questionnement, il s'interroge sur la pertinence de ce dernier : y a-t-il une réelle transformation d'un individu en un autre? Pour Tchouang-tseu, il ne s'agit en fait que de deux modifications irréelles de l'être unique, de la norme universelle, dans laquelle tous les êtres dans tous leurs états sont un. Incontestablement, la mystique taoïste dépouille l'identité de toute sa légitimité.

### **Ab) La mystique sans spiritualité**

De façon plus drastique, certaines expériences mystiques sont dénuées, contrairement à la Chrétienté et au taoïsme, de tout contenu spirituel. L'expérience purement océanique ou sauvage, notamment, semble rompre avec la tradition mystique religieuse. Par sauvage, ici, nous entendons ici naturalisée, c'est-à-dire se produisant sans causalité ou intervention surnaturelle et échappant ainsi à toute explication doctrinale, théologique ou métaphysique.

Michel Hulin insiste sur ce point de divergences :

*« les rapports entre la mystique sauvage et les mystiques religieuses : d'un côté, une forme fondamentale, brute, toujours égale à elle-même car exprimant certaines possibilités essentielles de l'esprit humain, antihistorique donc ; et, de l'autre, une série de variations sur un même thème,*

---

<sup>16</sup> Cf. Saint Augustin, *Les Confessions*, Manchecourt, Flammarion, 1964, page 16.

*variations définies par la mise en valeur de tel ou tel aspect du thème de base en fonction des conditions socio-historiques déterminées, toujours nouvelles. »<sup>17</sup>*

Ici, Michel Hulin fait bien mieux que nous livrer les différences entre mystique sauvage et religieuse. Il nous indique, de manière sous-jacente, ce qui les réunit. Car si la première est dénuée de tout contenu spirituel, c'est bel et bien parce qu'elle se manifeste sans a priori, sans coloration théorique ou religieuse. Les autres types d'expériences mystiques, au contraire, se rattachent à des courants religieux ou philosophiques parce qu'il y a eu interprétation du phénomène. De ce fait, l'unité de la diversité mystique est obvie : le phénomène est toujours le même. C'est le fait de se fondre au Tout, c'est la prise de conscience que notre existence individuelle ne peut être isolée de celle de l'existant dans sa totalité.

## **B) Mais une réunion dans l'essentiel : L'accès à l'extase.**

### **Ba) Les deux moments de l'expérience mystique : de l'angoisse à l'extase**

Il y a, indéniablement, une universalité tangible dans le déroulement de chaque expérience mystique. Pour Michel Hulin, deux aspects de l'expérience mystique (que celle-ci soit religieuse ou sauvage, ou autre) sont absolument universels. Ces deux aspects correspondent aux deux moments constitutifs du processus de l'expérience mystique. Le premier est négatif. D'abord, l'expérient appréhende le monde d'une façon qui s'avère sans commune mesure avec le commun, le familier, les structures des univers physique et social telles qu'il les a apprises. C'est un choc émotif provoquant une soudaine désadaptation au monde. Brusquement, le sujet se sent flotter dans le vide et se voit privé de tous ses repères familiers. Ce premier moment est pure angoisse. Le second, en revanche, est son renversement en joie, et donc purement positif. L'expérient, après avoir eu une réaction d'autoconservation du moi face à ce qu'il percevait comme un danger de mort, cesse de

---

<sup>17</sup> Cf. Hulin Michel, *La mystique sauvage*, Vendôme, Presses Universitaires de France, 2008, page 20.

résister au débordement et y consent. Il lâche prise et abandonne toute volonté propre. Dès lors,

*« il s'éprouve comme affranchi de tout conditionnement, de toutes circonstances de temps et de lieu. Il baigne dans une sorte d'ubiquité et d'intemporalité en laquelle toute espèce d'angoisse (...) s'est évanouie. »*<sup>18</sup>

L'on ne s'éprouve plus jeté au milieu d'un monde qui nous ignore et nous dépasse. A cela s'est substitué un étrange sentiment d'imbrication mutuelle, de co-appartenance, et puis l'apaisement, la quiétude ultime.

Ainsi, quel que soit ce qui catalyse l'expérience mystique<sup>19</sup> ou l'interprétation qu'on en fait, une unité demeure. Il devient de ce fait vain de chercher à opposer différents types de mystique (cosmique, théiste, ...) car le phénomène mystique demeure essentiellement uni. La plume de Michaux dans « Survenue de la contemplation », l'un des poèmes de *Face à ce qui se dérobe*, incarne à merveille cette essence de l'expérience mystique :

*« Être très éveillé et suprêmement détaché (...) Penser démobilisé, voilà ce qu'il faut. (...) Pas de référence dans la contemplation. Voir, mais pas examiner. (...) Domaine du calme. J'y étais alors. /Vraiment./ Non pas en passant, mais comme si à la manière d'une partie d'assemblage, j'avais été enclenché dedans. / Accru, nouveau, total. / Calme du fondamental. : Retour à la base. /L'Inutile enfin dissipé. (...) Silence. Le jour du silence. Y revenir. Y rentrer. Se dégageant de l'impermanence, les uns plus, les autres moins, petit à petit, dans l'être calmé, progressivement réapprofondi, la Permanence, son rayonnement, l'autre vie, la contre-vie. (...) jouissant du continu /s'emplissant du continu ».*<sup>20</sup>

---

<sup>18</sup> Cf. Hulin Michel, *La mystique sauvage*, Vendôme, Presses Universitaires de France, 2008, page 8.

<sup>19</sup> A ce sujet, Rob Schulteis fait une liste pour le moins disparate : « .....isolement, privation sensorielle en mer, dans l'Arctique, dans le désert ; hypnose de l'autoroute (fièvre de la ligne blanche) ; ennui, « mal du kayak » (l'état de rêve désorienté des Esquimaux du Groenland lors de longs voyages solitaires sur les eaux vides) ; lavage de cerveau et autres techniques d'interrogatoire perfectionnées ; hystérie contagieuse comme dans les scènes d'émeute ; orgies, panique ; travail de garde ou de surveillance ; observation prolongée d'un écran radar ; prière assidue ; intense absorption dans une tâche ou une activité méditation sur un mantra, une déité visualisée, ou sur son propre souffle ; déshydratation ; jeûne ; insomnies ; drogues ; mauvais temps ; lever de soleil, crépuscule ; musiques, danses sacrées ou profanes. » (*Cimes, extase et sports de l'extrême*, Paris, Albin Michel, 1988, page 167)

<sup>20</sup> Cf. Michaux Henri, *Face à ce qui se dérobe*, « Survenue de la contemplation », Mayenne, Gallimard, 1975, page 113-121.



Il n'y a pas de regard innocent, vierge, sur la mystique ; et de là découle la diversité des interprétations. Mais cette diversité ne peut en aucun cas affecter l'essence de l'expérience mystique. Dans cette optique, nous pouvons adhérer à ce propos de Michel Hulin :

« *Ne serait-il pas plus logique de comprendre les religions constituées comme la cristallisation, à travers mille aléas, d'expériences de type extatique vécues par leur fondateurs respectifs (...)* »<sup>21</sup>

A la base, toute expérience mystique est d'abord sauvage, puis la mise en mot et l'interprétation de cette expérience vont lui donner une coloration religieuse ou spirituelle. Une infinité de colorations sont ainsi possibles.

### **Bb) La drogue à exclure du cadre mystique**

Il s'agit ici d'aborder un point pour le moins polémique, à savoir le potentiel mystique des drogues. Celles-ci peuvent évidemment favoriser ou accélérer le processus, mais demeurent absolument insuffisantes au déclenchement du phénomène dans sa complétude.

Pourtant, l'on pourrait supputer qu'au contraire, la drogue permet de faciliter le plongeon dans le Tout. En ce qu'elle maintient un certain niveau d'éveil et de présence au monde, en ce qu'elle permet aussi la perméabilité accrue de la frontière entre sujet et objet, elle semble en effet propice à la mystique. Mais quoiqu'il en soit, les effets de la drogue restent par trop souvent cantonnés au premier moment du processus mystique, à savoir l'angoisse.

Cependant, les premières expériences en matière de drogue sont toujours prometteuses. A ce sujet, Sidney Cohen, dans *Drugs of Hallucination*, affirme que lors de ses premières prises, il avait l'impression de s'être élevé dans une sorte de stratosphère spirituelle, d'avoir goûté une sérénité inébranlable, au-dessus et au-delà des vicissitudes de l'existence. Il a également senti une profonde unité du cosmos, une interdépendance essentielle des êtres vivants en dépit de leur dispersion à travers l'espace et le temps, et a eu l'impression d'être revenu à quelque état fondamental, naturel, inné, une sorte de patrie qu'il n'aurait jamais dû quitter. Jusqu'ici, les

---

<sup>21</sup> Cf. Hulin Michel, *La mystique sauvage*, Vendôme, Presses Universitaires de France, 2008, page 10.

effets de la drogue se situent entièrement du côté du mystique. Cependant, cette « *impression* » mystique mène à une impasse. Car la drogue ne fait que dicter de nouvelles certitudes au drogué à la manière dont le rêve plonge d'autorité le dormeur dans un monde tout différent de celui où il évolue d'ordinaire. L'effet est donc de fascination, non d'illumination.

*« En fait, on n'a que l'illusion d'avoir compris et on n'a dépassé la condition humaine qu'en imagination. (...) La drogue laisse entrevoir à l'homme ce qu'il pourrait devenir, mais elle le fait toujours sur un mode hallucinatoire, en escamotant à ses yeux l'immense distance qui le sépare encore de cette possible version glorieuse de lui-même. S'abandonner à la drogue c'est donc en un certain sens vivre à crédit. C'est goûter dans l'immédiat des jouissances auxquelles on a pas droit, qu'on n'a pas méritées. »<sup>22</sup>*

Ici, Michel Hulin pointe le doigt sur le fait que la drogue ne fait qu'imiter l'ascèse de façon grossière. Parce qu'elle n'exige aucun processus, aucun travail, aucun conditionnement, la drogue bloque le drogué au niveau de l'angoisse. Ce dernier, en effet, n'est pas prêt ni assez courageux pour s'abandonner au Tout. Comme le confirme Michel Hulin, le sujet demeure immature et désire à la fois découvrir de nouveaux horizons et se maintenir dans la stabilité rassurante de son « moi » physique, psychologique et social ; ce qui est paradoxal. Il veut en fait voyager le plus loin possible dans les profondeurs inexplorées du monde intérieur, mais ce faisant, il veut aussi conserver son identité personnelle comme garde-fou. Le drogué demeure alors prostré dans ce tiraillement entre l'envolée et la conservation :

*« Dans les expériences suscitées par les drogues, l'angoisse (...) paraît toujours liée à un certain raidissement du sujet qui refuse de « perdre pied », de se laisser engloutir par la marée envahissante des images et d'acquiescer aux distorsions subies par son champ spatio-temporel de perceptions. »<sup>23</sup>*

De ce blocage peut émerger une forme de paranoïa, et donc de folie. En ce sens, la drogue ne permet que la catalyse d'une expérience partiellement mystique. Or, parce que cette

---

<sup>22</sup> Cf. Hulin Michel, *La mystique sauvage*, Vendôme, Presses Universitaires de France, 2008, page 156-157.

<sup>23</sup> Ibid. page 9.

expérience ne va pas jusqu'au bout, parce qu'elle ne parvient pas à surmonter l'angoisse pour se jeter dans l'absolu, elle demeure incomplète et constitue un échec, celui de ne pas avoir pu ou osé se plonger dans le mystique. Autrement, l'expérience du drogué n'est pas une expérience mystique.

### **C) Bilan éclair**

A ce stade de l'analyse, nous pouvons d'ores et déjà soutenir que toutes les formes d'expériences mystiques renvoient à une même famille d'expériences et sont reliées par l'universalité de leur processus. Ce processus qui, comme nous l'avons vu, s'articule autour de deux étapes, doit être explicité. En effet, la difficulté de son déploiement tient au lâcher prise d'avec soi-même et du quotidien. Pour illustrer cette difficulté, Michel Hulin parle d'un fardeau – certainement du fardeau culturel de Nietzsche :

*« Nous portons tous un fardeau au long du chemin de la vie, sans toutefois en avoir clairement conscience et surtout sans oser imaginer qu'il pourrait être purement et simplement déposé, tous nos efforts ne tendent qu'à l'alléger dans l'instant présent. (...) »*<sup>24</sup>

Si nous adoptons des solutions empiriques et partielles pour minimiser le poids que nous supportons, nous demeurons complices de ce fardeau avec lequel nous coopérons puisque nous ne remettons pas en cause notre rôle de porteur. Or, c'est ce que l'expérience mystique exige. Vivre une expérience mystique, c'est se débarrasser du fardeau *en totalité*. En cela, elle constitue un intense soulagement, soulagement lié au dépôt même du fardeau et dont l'immensité océanique permet au sujet de mesurer rétrospectivement à quel point il avait pesé sur lui tout au long des années. Mais avant d'accéder au soulagement, c'est d'abord, et comme nous l'avons vu, l'angoisse qui nous prend à la gorge. Cette angoisse émerge de la prise de conscience de la présence même du fardeau et du doute naissant quant à la nécessité où nous serions de continuer indéfiniment à le porter. L'angoisse représente d'abord un réveil, un arrachement à la

---

<sup>24</sup> Cf. Hulin Michel, *La mystique sauvage*, Vendôme, Presses Universitaires de France, 2008, page 262.

somnolence douillette d'une petite existence futile et protégée. Elle exprime, en fait, ce que recèle de dépayçant la soudaine déposition du fardeau. C'est qu'en réalité, nous sommes attachés à notre fardeau et sa disparition peut être ressentie comme effrayante. L'angoisse demeure alors la compagne du mystique qui ne peut accéder à l'extase qu'en la surmontant. La joie et l'émerveillement propres à cette dernière ne sont accessibles que dans cette transcendance : on bascule de l'angoisse à l'extase que dans le consentement donné à l'angoisse au plus fort de son expansion.

## **II) La place de l'extase dans l'expérience mystique**

L'expérience mystique se déroule en deux temps : un temps d'horreur, d'angoisse et de détresse, qui se retourne en extase. A ce titre, l'extase serait le comble paroxystique de l'expérience mystique. Elle constituerait le parachèvement de sa perfection, son acmé, et donnerait tout son sens à son caractère d'extrémité.

Néanmoins, pour mieux cerner cette notion, il me semble opportun de revenir à ses racines grecques. Si l'on se fie à ces dernières («*ἔκστασις*»), l'extase est un déplacement de l'esprit, un émerveillement ; c'est ce qui met dehors et exile du moi. D'un point de vue plus contemporain, l'extase caractérise l'état d'une personne qui se trouve comme transportée hors de la réalité par l'intensité d'une volupté, d'un sentiment mystique. C'est un ravissement d'esprit qui, par le biais d'une intense contemplation, transporte hors de la vie des sens. Autrement dit, l'extase est à rattacher à la béatitude, et même à la transe. C'est un voyage vers le surhumain, ou tout du moins vers l'extrême de l'humain. Car l'extase, qu'elle aboutisse ou non à l'union avec le Tout, constitue l'extrême tentative de renier tout ce qui nous a déterminé en tant qu'homme *civilisé*, et par-là, nous propulse dans des abîmes noirs où nous ne nous sommes jamais risqués, dans les abîmes de l'ignorance, ignorance volontaire et consciente d'elle-même. Or, c'est bel et bien en remettant tout en cause, à savoir tout ce qui structure

notre esprit et notre monde, que nous nous donnons les moyens d'aller au plus loin de nos possibilités, que nous nous donnons les moyens d'oser aller là où nul ne se risque jamais : aux frontières entre l'humain *culturé* et la *bête* naturelle, aux frontières entre les mots dénués de sens et le sens dénué de mots. Dans le même contexte, l'existence de *l'ecstasy*, l'une des drogues les plus en vogue dans les raves party, est révélateur de cette tentative de dépassement, d'euphorisation et de cette quête d'un ailleurs. Ce psychotrope, en effet, suscite un sentiment de jubilation tout en levant toute inhibition. Submergé par un délice tout autant mental que physique, le drogué plonge dans un monde soudainement signifiant et beau, *terriblement* beau. Tout en grimpant dans une liesse foudroyante, il *sent* le monde dans sa plus grande simplicité, dans sa plus *pure* unité.

Pour les chamans, l'extase est primordiale : c'est une chevauchée, un vol, un voyage mystique entrepris par des moyens surhumains et dans des régions inaccessibles aux hommes. C'est ce qui permet l'abandon du corps par l'âme qui flotte sur de très longues distances, pénètre aux Enfers et monte au Ciel :

*« les peuples qui s'avouent chamanistes accordent une importance considérable aux expériences extatiques de leurs chamans ; ces expériences les concernent personnellement et immédiatement car ce sont les chamans qui, par le moyen de leurs transes, guérissent, accompagnent leurs morts au « Royaume des Ombres » et servent de médiateurs entre leurs dieux, célestes ou infernaux, grands ou petits, et eux. Cette élite mystique restreinte non seulement dirige la vie religieuse de la communauté, mais en quelque sorte veille sur son « âme ». Le chaman est le grand spécialiste de l'âme humaine ; lui seul la « voit », car il connaît sa « forme » et sa destinée. »<sup>25</sup>*

Dans *Abîmes ordinaires*, Catherine Millot s'attache à circonscrire (si ce n'est pas paradoxal) ce terme qu'elle décrit comme l'expérience de l'abolition des frontières du moi :

---

<sup>25</sup> Cf. Eliade Mircea, *Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*, Saint-Amand, Payot, page 23.

*« Dans ces états, l'opposition du dedans et du dehors n'a plus cours. Le moi et le monde cessent de se distinguer, comme si l'intérieur et l'extérieur entraient en continuité, ne formant plus qu'un seul espace où le moi se dissout. »<sup>26</sup>*

Il y a ici l'idée d'une double ouverture, interne-externe, sur le cosmos. L'extase serait l'accueil réciproque, du moi au cosmos et du cosmos au moi, tout cela fusionnant dans le Tout, ce serait l'échange réalisé dans une mystérieuse interpénétration. :

*« Si, par chance ou par une heureuse disposition subjective, on a évité l'enfer du mauvais voyage, la pas suivant consiste à acquiescer à l'inévitable, c'est-à-dire à s'abandonner sans réserve à ce qui vous emporte, comme on se confierait à son pire ennemi. C'est la grande affirmation, qui conduit à renoncer à soi, lequel est proprement la clef de l'extase, c'est-à-dire de la non dualité et de la béatitude qui l'accompagne. Dire oui, accueillir, recevoir, devient indistinctement être reçu (contemplation), tandis que disparaissent limites, frontières et cloisonnements. Il arrive que dire oui soit même superflu, et que l'on se retrouve dans la grande extase, le moi et ses limites abolis, sans y être plus rien : c'est le rapt ou ravissement. »<sup>27</sup>*

Nous pourrions alors définir l'extase comme l'envolée suprême d'une expérience mystique qui concilie l'immanence, à savoir le fait d'avoir son principe en soi-même, à l'intérieur ; à la transcendance, autrement dit ce qui est au-delà, ce qui dépasse, surpasse, en étant d'un tout autre ordre. Mais comment peut-on concilier l'immanence à la transcendance ? Comment concilier deux contraires ? N'est-ce pas paradoxal, fou, impossible ?

### **A) La résolution du paradoxe immanence-transcendance**

Dans son article « *La capacité d'être seul* »<sup>28</sup> (1958), Winnicott propose une hypothèse permettant de résoudre ce paradoxe. Pour lui, il s'agit de considérer l'extase comme un *orgasme* du moi. De cette façon, le moi ne cesserait pas de fonctionner, mais fonctionnerait autrement, parvenant ainsi à un mode supérieur. Cette hypothèse résout le paradoxe

---

<sup>26</sup> Cf. Millot Catherine, *Abîmes ordinaires*, Plessis-Tréville, Gallimard, 2008, page 19.

<sup>27</sup> Ibid. page 40.

<sup>28</sup> Voir [http://geopsy.com/fiches\\_lecture/la\\_capacite\\_a\\_etre%20seul\\_winnicott.pdf](http://geopsy.com/fiches_lecture/la_capacite_a_etre%20seul_winnicott.pdf)

immanence-transcendance parce qu'ici, l'extase ne détruit pas le moi mais le métamorphose de façon à ce qu'il puisse transcender toute frontière individuelle et pénétrer le Tout. C'est l'orgasme qui le propulse et l'éclate dans l'absolu. Il n'y a donc pas d'abolition, mais un épanouissement, une dilatation, une mutation ontologique du moi. L'extase concilie alors l'immanence à la transcendance en ce qu'elle part d'une transformation intérieure pour *tout* transcender. Pour illustrer cette conciliation, nous pouvons invoquer le néophyte esquimau qui, pour devenir chaman, doit obtenir avec succès la capacité de voir son propre squelette. Tant qu'il n'aura pas vaincu cette épreuve initiatique, son âme ne pourra pas abandonner son corps pour le voyage mystique. Ainsi, l'extase est une expérience intérieure (contemplative) qui est libération, puis harmonisation. Le moi se métamorphose pour entreprendre *Le voyage*. Cette « *mutation* » est parfaitement illustrée dans ces mots :

*« Lao Zi transforma son corps. Son œil gauche devint le soleil, son œil droit devint la lune, sa tête devint le mont Kunlun (le centre du monde), sa barbe devint les planètes et les mansions ; ses os devinrent les dragons, sa chair devint les quadrupèdes ; ses intestins devinrent les serpents ; son ventre devint la mer ; ses doigts devinrent les Cinq Pies ; ses poils devinrent les arbres et les herbes ; son cœur devint (la constellation du) Dais-fleuri. »*<sup>29</sup>

Ici, il y a analogie entre l'homme et le cosmos : Lao-tseu est en train de devenir le Tout ; l'extase le fait passer d'homme microscopique au Tout absolu.

## **B) L'originalité de Georges Bataille**

Comme nous venons de l'expliquer, la tradition mystique attribue une place de premier choix à l'extase, l'extase constituant son acmé. Toutefois, s'il est aisé de saisir l'idée de ce qu'est l'extase, il en est tout autre quand il s'agit de situer et de cerner ses limites : l'extase peut-elle être illimitée ? (Peut-elle être absolue ?)

---

<sup>29</sup> Cf. Maspero Henri, *Le taoïsme et les religions chinoises*, Paris, Gallimard, 1971, page 374.

Car si nous convenons que l'extase, à la lumière de ce que nous avons décrit, constitue une forme d'illumination, il semble primordial de nous questionner sur sa « réelle » possibilité mystique. Peut-elle vraiment outrepasser toute frontière ? Et qu'en découle-t-il ? L'extase est-elle une porte ouverte sur un autre...sur l'absolu ? Est-elle une réelle transcendance ? Ou une simple hallucination métaphysique ? Plus dramatiquement, si le comble de l'extase transcende toutes les limites, n'est-elle pas déjà la mort, même si dans la lumière, même si dans l'illumination ?

**L'extase constitue-t-elle le moyen pour l'homme de dépasser sa triste réalité en embrassant l'expérience mystique par la fusion avec le Tout, ou n'est-elle qu'un leurre, qu'une fiction parmi d'autres ?**

Pour répondre à cette question, nous allons invoquer Georges Bataille. Ce penseur, dont l'œuvre propose un éclectisme surprenant, s'est justement consacré corps et âme à cette notion d'extase. Voici la manière dont il décrit une telle expérience :

*« Je deviens fuite immense hors de moi, comme si ma vie s'écoulait en fleuves lents à travers l'encre du ciel. Je ne suis alors plus moi-même, mais ce qui est issu de moi atteint et enferme dans son étreinte une présence sans bornes, elle-même semblable à la perte de moi-même : ce qui n'est plus ni moi ni l'autre, mais un baiser profond dans lequel se perdraient les limites des lèvres se lie à cette extase, aussi obscur, aussi peu étranger à l'univers que le cours de la terre à travers la perte du ciel. »<sup>30</sup>*

A priori, et au vu de ces mots, nous pourrions supputer que Bataille est un mystique. Cet a priori s'avère d'autant plus fort que Bataille, comme les mystiques, considère que le langage échoue à restituer ce type d'expérience. Pour lui, même si les mots permettent d'assembler les différents éléments de l'extase dans une totalité, en même temps les dispersent. En effet, l'essentiel de cette expérience nous échappe puisqu'elle

---

<sup>30</sup> Cf. Bataille Georges, *Le coupable suivi de l'Alleluiah*, Mesnil sur l'Estrée, Gallimard, 2005, page 33.



se dérobe en une succession de phrases qui ne peuvent rendre compte, comme l'écrit Bataille, de la « pleine lumière » constitutive de l'extase<sup>31</sup>.

Pourtant, Bataille rompt de façon radicale avec la tradition mystique en isolant le concept d'extase de l'expérience mystique. Même s'il semble participer du mysticisme en exploitant le concept d'expérience intérieure (qui est à relier à la mutation ontologique conciliant l'immanence à la transcendance), il n'en demeure pas moins qu'il rejette la mystique hors du champ de l'extase (ou la mystique tout court). Selon son propre vécu, l'extase appartient bien plutôt à la sphère de l'érotisme. Nous aurions ainsi affaire à un penseur qui conceptualise l'extase en dehors du cadre mystique.

Mais, en premier lieu, dressons le portrait du personnage...

## **Ba) Biographie**

Le 10 septembre 1897, Georges Albert Maurice Victor Bataille naît à Billom dans le Puy de Dôme. Son père, syphilitique et aveugle, est atteint de paralysie générale trois ans plus tard. En 1914, Georges Bataille décide, et ce malgré l'athéisme de sa famille, de se faire baptiser pour se convertir au catholicisme. La même année, c'est le déclenchement de la première guerre mondiale, et sa mère, son frère et lui abandonnent son père à Rheims sous la menace de l'artillerie allemande. L'année suivante, son père meurt. Georges Bataille s'investit alors dans une vie des plus pieuses, et même des plus saintes. En 1920, cependant, son existence est bouleversée : il perd la foi et rompt avec le catholicisme suite à sa rencontre avec Henri Bergson qui lui fait la lecture du *Rire*. Dès lors, le rire devient pour lui une notion primordiale. A seulement 27 ans, Bataille est nommé bibliothécaire stagiaire à la Bibliothèque nationale. La même année, il fait la rencontre de Michel Leiris<sup>32</sup> et d'André Masson. Pourtant, contrairement à ces derniers, il rejette le surréalisme et entretient une vive

---

<sup>31</sup> Cf. Bataille Georges, *Œuvres complètes X, L'Érotisme*, Mayenne, Gallimard, 1987, page 268.

<sup>32</sup> Avec qui il fonde le Collège de Sociologie en 1937.

querelle avec son plus grand émule, André Breton. Par la suite, c'est la dégringolade : Georges Bataille découvre Sade, se livre à une vie de débauche et fréquente les bordels avec une extrême assiduité. Fasciné par l'idée du rituel sacrificiel, il s'obsède à exhiber des photographies de sacrifices dans les cafés parisiens. Cette fascination le pousse à créer, en 1936, une société secrète<sup>33</sup> à penchant mystique : Acéphale – sans tête, la sensibilité sans raison, qui vise à fonder « la communauté de ceux qui n'ont pas de communauté. » Cette société aurait dû être inaugurée par un sacrifice humain, mais comme aucun sacrificateur n'a été déniché, le rêve de Bataille de fonder une véritable religion s'effondre, et avec lui, la société elle-même, qui est dissoute en 1939. Complètement perdu, Bataille commence une analyse avec le Docteur Adrien Borel. C'est à partir de cette perdition que sa littérature va se déployer. *Histoire de l'œil*, son premier roman officiel publié sous le pseudonyme de Lord Auch, fait polémique et est critiqué comme de la pure pornographie. Les défenseurs de Bataille objecteront qu'il s'agit davantage d'un écrit érotique, et seulement érotique. D'autres de ses romans seront critiqués de la sorte : *Ma mère* (1966) et *Le bleu du ciel* (1957), l'un parce que flirtant avec l'inceste et le second parce que frôlant la nécrophilie. En cela, la littérature de Bataille se veut véritablement transgression.

Dans sa vie privée, Bataille n'échappe pas non plus au flot tumultueux de sa démesure. S'il épouse Silvia Maklès en 1928, il ne cesse de la délaisser pour des orgies. Peinant à se relever du choc engendré par la mort de sa mère en 1930, il quitte Silvia quatre ans plus tard pour se lier avec Colette Peignot – ou Laure, qui symbolise, à tous égards, sa muse. Mais Laure meurt en 1938 et Georges Bataille sombre dans une profonde dépression. En 1945, après des années et des années de luxure et les problèmes de santé qui en découlent, il parvient malgré tout à une phase d'apaisement. Il s'installe avec Diane Kotchoubey de Beauharnais, devient son époux et accède à la fonction de conservateur dans la bibliothèque municipale d'Orléans.

---

<sup>33</sup> Dans cette société secrète, se joignent à Bataille : Roger Caillois, André Masson, Pierre Klossowski.

Ensemble, ils donnent même naissance à une fille, Julie, qui ne parviendra jamais à assumer les actes et les écrits de son père. 1953 sonne le retour du tourbillon de la consommation : Bataille a de sérieux problèmes de santé et souffre surtout d'une tuberculose pulmonaire. S'il publie *L'érotisme*, *L'expérience intérieure* et *La littérature et le mal* en 1957, il tombe dans la dépression trois ans plus tard, et meurt en 1962.

### **Bb) Bataille, philosophe ?**

Face à une telle vie, une question brûle nos lèvres : Bataille est-il philosophe ? Car, puisque nous venons de choisir sa voix pour mener une enquête purement philosophique et que nous exigeons d'aller jusqu'au bout de cette enquête, il faut bien qu'il le soit. Or, son statut à ce sujet est des plus controversés. Lui-même demeure énigmatique – parce que paradoxal – lorsqu'on lui pose la question. Dans *L'expérience intérieure*, Georges Bataille affirme en effet qu'il n'est pas un philosophe, mais un saint, peut-être un fou, mais peu avant sa mort, il réfute ces dires en déclarant : « *Je me voyais plutôt comme un philosophe. J'ai toujours, avant tout, tourné du côté de la philosophie.* »<sup>34</sup> Pour trancher dans ce paradoxe, nous pouvons nous fixer dans ces mots, mots énoncés le 10 juillet 1954, lors de l'émission *La vie des lettres* :

*« La philosophie en général est une question de contenu, mais je fais, pour ma part, appel davantage à la sensibilité qu'à l'intelligence et, dès ce moment, c'est l'expression, par son caractère sensible, qui compte le plus. D'ailleurs, ma philosophie ne pourrait en aucune mesure s'exprimer sous une forme qui ne soit pas sensible. Il n'en resterait absolument rien. »*

Dès lors, un embryon de réponse se manifeste. Si Bataille ne paraît pas faire de philosophie, c'est parce que la sienne heurte la norme effective. Pourtant, sa pensée n'en est pas moins philosophie. Dans *Georges Bataille, le système du non savoir*, Robert Sasso se penche sur

---

<sup>34</sup> Cf. Sasso Robert, *Georges Bataille, Le système du non savoir*, Alençon, Éditions de minuit, 1978, page 18.

l'originalité de cette philosophie. Selon lui, la méthode de Bataille va à contre-courant de la norme. Malgré une pensée, un contenu rigoureux, cette méthode s'avère tout sauf rigoureuse, et même en tout point désordonnée ; c'est d'ailleurs le désordre qui la fait tenir debout. Il n'y a aucune canalisation dans le moyen d'expression, mais un débordement monstrueux qui fait écho à cette pure sensibilité. Mais alors, si effectivement la philosophie de Bataille n'est qu'un bric à brac abracadabrant, où se situe l'unité ? Et cette unité existe-elle seulement ? Nous considérerons ici qu'elle existe bel et bien, et irons jusqu'à maintenir qu'elle est obvie. Car ce dont parle Bataille, tout au long de son œuvre, c'est des frontières de l'humain. Son ancrage, son fil directeur, c'est donc l'homme considéré selon ses limites et ses possibilités de dépassement. Ce que cherche Bataille, dans sa quête philosophique, c'est à déterminer jusqu'où peut se rendre l'homme, jusqu'où s'étendent ses bornes, et à partir de ce constat, il va définir ce qu'est le surhomme, ou plutôt « l'homme souverain ». Pour servir cette quête, il définit la philosophie comme un discours sommateur de la réalité, une totalisation théorique des connaissances et expériences humaines, soit une opération synthétique de la somme des possibles. Elle aurait donc pour tâche de rendre compte de la totalité du possible humain et donc de tracer les lignes de son champ. Plus précisément, elle consisterait à atteindre l'extrême du possible puisque pour Bataille, l'impossible c'est être la totalité, c'est être tout. Nous verrons à quel point cette notion d'impossible dévoile sa marginalisation vis-à-vis de la tradition mystique – parce que pour Bataille nous ne pouvons être le tout, et ce qu'il propose en échange.

### **C) En guise de commencement**

Au vu de son vécu, nous constatons que Bataille s'est consumé corps et âme dans les flammes de l'excès. Pour lui, cette consommation a constitué l'unique manière d'expérimenter l'extase jusqu'au summum de son possible. Mais Bataille, contrairement aux mystiques, ne

fait pas du champ de l'extase l'expérience du divin ou de l'Un, mais celle de l'extrême limite, et ce faisant, un champ limité qui échoue à accéder au Tout. Plus conséquemment, Georges Bataille réduit l'extase au champ de l'érotisme.

Nous avons ainsi affaire à un philosophe qui prône une extase non mystique, mais purement érotique, et ce pour rendre l'homme digne de sa condition humaine. Si Bataille crache sur la mystique, c'est bel et bien pour valoriser le dépouillement inutile, la dépense improductive et sacrificielle qui doit aboutir à l'extrême frontière, au plus loin du possible.

## Partie I : L'extase bataillienne, une expérience mystique ?

### Préambule

Si Bataille fixe et déploie sa pensée autour de la notion l'extase, c'est pour tenter de s'arracher au nihilisme ; le vide qui découle de notre déracinement vis-à-vis de la Mère Nature doit être transcendé :

*« le mouvement même dans lequel l'homme renie la Terre mère qui l'a enfanté ouvre la voie de l'asservissement (...) La Terre est à ses pieds comme un déchet. Au-dessus d'elle le Ciel est vide. »<sup>35</sup>*

L'homme, en voulant se libérer de toutes attaches, se troue, se vaporise et aspire au néant. De cette façon, il ne devient que blessure, que béance, qu'agonie. Il se retrouve face à un trou noir, et un trou noir, c'est pire qu'un mur, car c'est le *rien*. Or, Bataille lutte contre ce nihilisme passif. Bien au contraire, il ne cesse de poser et de reposer cette question fondamentale : comment sortir de cette impasse ?

Pour parvenir à un début de réponse, Bataille se lance à corps perdu dans la quête de l'extase. Car pour lui, c'est au sein de l'extase que se trouve la clef, clef permettant d'ouvrir la porte scellée qui fait du monde une impasse. Mais avant toute théorisation, Bataille expérimente d'abord différents types d'extase. Dans *L'expérience intérieure*, il relate deux de ces envolées extatiques. La première se révèle lors d'un déclin du jour, alors que Bataille est assis, seul, dans une étroite véranda blanche : dans cette quiétude, la « *douceur du ciel* » se communique à lui :

*« Je la sentais présente à l'intérieur de la tête comme un ruissellement vapoureux, subtilement saisissable, mais participant à la douceur du dehors, me mettant en possession d'elle, me faisant jouir. »<sup>36</sup>*

Ici, Georges Bataille semble ne faire plus qu'un avec le ciel, et par-là, avec le cosmos. Il semble, si ce n'est posséder, du moins effleurer l'absolu.

---

<sup>35</sup> Cf. Bataille Georges, *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1954, page 94.

<sup>36</sup> Ibid. page 131.

La seconde extase se manifeste en voiture : tandis qu'il regarde par la fenêtre, Bataille est envahi par la félicité et se met à jouir. Cette jouissance est déclenchée par la possession d'un arbre : « *J'étais devenu un arbre comme on rêve, (...) je jouissais de n'être plus moi-même, d'être différent, de glisser.* »<sup>37</sup> Non seulement Bataille paraît échapper, et par-là véritablement sortir de sa cage individuelle, mais en outre, il parvient à posséder autre chose, il accède à des parcelles de l'étant, à des bouts du Tout. Ce qu'il devient alors, c'est un morceau du cosmos, un morceau du cosmos qui n'est pas limité au monde – pauvre, étriqué et limité – de sa subjectivité, mais relié au Tout.

Dès lors, il s'agit de qualifier ce type d'expérience. Pour Bataille, l'extase est une expérience intérieure<sup>38</sup>. En outre, s'il décrit cette dernière comme une projection au plus loin et donc au bout de soi-même, une projection exigeant une remise en cause radicale de ce que nous prenons généralement comme acquis, une projection éradiquant notre structuration mentale, notre *sur moi* d'ordinaire si rétif à la déconstruction ; il ne la qualifie en aucun cas de mystique. Car s'il nous fait part de sorties vis-à-vis de son corps, de son être ; il n'en demeure pas moins que ces échappées, comme il le précise, sont des voyages dominés non pas par l'unité et l'harmonie, mais par le malaise et l'angoisse. Et d'ailleurs, le discours, simplement suspendu, reprend vite le dessus. En cela, il semble peu probable que les extases batailliennes soient mystiques. En effet, les expériences mystiques ne se vivent pas dans l'angoisse, mais dans l'apaisement<sup>39</sup> ; elles ne cherchent pas non plus à aller au bout, mais au-delà de soi.

---

<sup>37</sup> Cf. Bataille Georges, *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1954, page 147.

<sup>38</sup> Définir l'extase comme une expérience intérieure pose une contradiction. En effet, comment se fait-il qu'une expérience d'une sortie hors de soi se situe en soi ? Toutefois, nous avons résolu cette contradiction en introduction : l'extase ne consiste pas tout à fait en une sortie hors de soi, mais en une mutation ontologique interne qui provoque une modification de notre rapport au monde. Nous verrons toutefois qu'alors que la mutation propre à l'expérience mystique suppose une sortie nécessaire à la fusion – fusion avec l'absolu, l'extase bataillienne ne consiste pas en fusion avec le monde, avec le cosmos, mais en une transcendance *au plus loin* de soi. Pour Bataille, il n'est pas possible d'aller hors de soi pour expérimenter le Tout, mais de se pousser jusqu'à la frontière de soi, de l'humain, frontière qui se trouve en deçà de l'expérience mystique. S'il y a donc transcendance, ce n'est qu'au sein de la sphère de l'humain.

<sup>39</sup> Apaisement non pas trouvé au sein de l'expérience mystique, car cette dernière est toujours imparfaite et manque, mais apaisement dans l'idée qu'il y a Dieu, ou tout du moins *quelque chose* à viser et auquel s'unir.

Ainsi, nous allons voir que si l'extase de Bataille révèle des points de convergence avec l'expérience mystique, toutes deux dévoilent des oppositions fondamentales et des buts distincts.

## **Chapitre 1 : Des points de convergence avec le mysticisme**

Pendant près de six ans, Bataille a été un mystique chrétien. Sa foi apparaît de façon manifeste dans son premier ouvrage : *Notre Dame de Rheims*, dans lequel il écrit qu'il faut bâtir l'Eglise divine dans nos cœurs pour qu'au sein de ceux-ci la lumière de Dieu puisse briller pour toujours. Trente-trois ans plus tard, Bataille est encore marqué par les traces de ce passé mystique :

*« tout le monde sait que ce qui rend l'homme le plus heureux, ce sont les sensations les plus intenses...Mais j'ajouterais ceci de personnel, c'est que, ce qui me paraît le plus intéressant dans le sens du bonheur ou du ravissement se rapproche davantage de ce à quoi l'on songe lorsqu'il s'agit de quelqu'un comme sainte Thérèse ou saint Jean de La Croix, que de la première chose à laquelle j'ai assez visiblement fait allusion. »*<sup>40</sup>

Il semble dès lors que jusqu'à son dernier souffle, Bataille reste en étroite intimité avec la mystique. Dans la préface de *Madame Edwarda*, il proclame en effet :

*« Le plaisir serait méprisable s'il n'était ce dépassement atterrant qui n'est pas réservé à l'extase sexuelle, que les mystiques de différentes religions, qu'avant tout les mystiques chrétiens ont connu de la même façon. L'être nous est donné dans un dépassement intolérable de l'être, non moins intolérable que la mort. Et puisque dans la mort, en même temps qu'il nous est donné, il nous est retiré, nous devons le chercher dans le sentiment de la mort, dans ces moments intolérables où il nous semble que nous mourons, parce que l'être en nous n'est plus là que par excès, quand la plénitude de l'horreur et celle de la joie coïncident. »*<sup>41</sup>

Indéniablement, Bataille établit ici une analogie entre le type d'extase qu'il recherche et l'expérience mystique de type chrétien, soit divine. Pour lui, l'une comme l'autre

---

<sup>40</sup> Dans l'émission radiophonique « Qui êtes-vous ? », le 20 mai 1951.

<sup>41</sup> Cf. Bataille Georges, *Œuvres complètes III*, « Préface de Madame Edwarda », Mayenne, Gallimard, 1979, page 11-12.



semble devoir se réaliser dans l'excès et dans la proximité de la mort, et plus particulièrement dans l'impression de la mort. En cela, une convergence semble possible.

#### **a- Le non savoir comme point de départ**

Pour Bataille, l'extase n'est accessible que par le rejet du savoir et de la logique. Ce savoir, à ses yeux, pourrait être défini comme le pouvoir de découper le réel, mais également celui de l'ordonner et de le maîtriser. Par la cessation de toute activité intellectuelle et surtout de toute visée, de tout but, l'homme découvre l'existence de *quelque chose* de tout autre. Le non savoir s'avère en ce sens le point de départ et la condition de possibilité de l'extase : c'est en effet le non savoir qui la déclenche. Or, l'expérience mystique, de même, aspire à l'abandon du discursif et même à tout discours de l'être jusqu'au point de non savoir, jusqu'à la perte absolue. En ce sens, l'expérience intérieure comme l'expérience mystique visent la perte de l'être individuel, la perte du savoir et du sens. Ce qu'il s'agit d'atteindre, c'est un état de nudité absolu, nudité qui seule peut conduire à la souveraineté : par extension, toutes deux aspirent à un état *théopatique*<sup>42</sup>, à une extase sacrificielle. Ce sacrifice est nécessaire à la délivrance de toutes attaches – langagières, scientifiques, culturelles et donc humaines, et également nécessaire à toute envolée libre.<sup>43</sup> De ce fait, le non savoir est bel et bien le point de départ de toute expérience extatique.

Qu'il s'agisse de l'expérience intérieure ou de l'expérience mystique, l'opération est similaire ; cette opération s'avère *souveraine* en ce qu'elle a le pouvoir et le devoir de tout mettre en doute. Tout cela inclut, entre autres, les valeurs morales traditionnelles et les savoirs validés. Ainsi, nous devons admettre – et cela envers et contre tous les dires de Bataille – qu'une certaine convergence existe entre l'expérience intérieure et l'expérience mystique :

---

<sup>42</sup> État de contemplation où l'être humain approche le divin sans pouvoir réellement en acquérir l'expérience.

<sup>43</sup> Voir Arnaud Alain, *Bataille*, Paris, Points Seuil, 1975.

toutes deux élevant l'individu *désindividualisé* jusqu'à l'extase, jusqu'au ravissement, voire à la béatitude.

### **b- Des affinités avec la philosophie de Nietzsche**

Dans ce contexte d'analogie avec la mystique, Bataille le revendique lui-même : la philosophie nietzschéenne constitue un socle pour la sienne, un socle sur lequel se construire. Bataille, en effet, ne cesse d'y faire référence : il le cite dans les premières lignes de *L'expérience intérieure* et dans les *États mystiques*, mais surtout, lui consacre un ouvrage en intégralité : *Sur Nietzsche*. Le philosophe allemand constitue donc sa plus grande source d'inspiration philosophique.

Tout d'abord, Bataille confirme sa remise en cause de l'intellect, et, par extension, celle du savoir. Pour Nietzsche comme pour lui, l'intelligence réduit ainsi le champ de l'expérience. Son développement mène à un *assèchement* de la vie. Plus précisément, il décrit la toute puissance de l'intelligence comme une maladie, comme une lutte de la faiblesse contre la vie et sa force. Dans cette antinomie entre intellect et vie puissante, nous pouvons reconnaître celle qui oppose Socrate à Nietzsche : l'un prônant la prudence et la mesure ; le second la démesure et la puissance. Or, cette vie nietzschéenne, il faut la vivre jusque dans la transe, c'est une expérience qui fait fusionner ; une expérience extatique.

De même, Bataille lutte contre le discours qui sépare, coupe et crée le manque : « *Les mots, leurs dédales, l'immensité épuisante de leurs possibles, enfin leur trahison, ont quelque chose des sables mouvants.* »<sup>44</sup> Il rejette le langage qui, au lieu d'unir le sujet au tout, sépare les choses, les compartimentent, les catégorisent. En somme, le langage crée des barrières, des frontières entre les éléments constitutifs du Tout, tandis que l'extase vise à transcender tous ces murs pour accéder à la totalité des choses. Considéré comme une perte de vécu, le langage

---

<sup>44</sup> Cf. Bataille Georges, *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1954, page 26.

ne peut qu'échouer à rendre compte du Tout tant insondable qu'indicible. Le cosmos – ou Dieu – c'est l'ineffable, et en cela il s'agit de faire taire les mots. Dans cette optique, Bataille, comme Nietzsche, se consacre à la quête du silence. Luttant contre les mots pour se libérer de leur dislocation, il revendique la transe pour vaincre les domaines du savoir. L'extase, pour être, doit alors nier les existences isolées.

Ainsi, la philosophie de Bataille naît du giron de Nietzsche. Or, Nietzsche, à certains égards, érige une forme de mystique. Dans *La naissance de la tragédie*, surtout, il soutient que l'existence du monde ne se justifie qu'en tant que phénomène esthétique : le Tout est un dieu artiste dénué du moindre scrupule et de la moindre moralité, et qui crée des mondes en se délivrant de son excès de plénitude et de la souffrance des contradictions qui se pressent en lui. De ce fait, le monde offre une vision éternellement changeante de l'être. Afin d'expérimenter ce monde en métamorphoses, il s'agit, pour l'homme, de devenir œuvre d'art. Pour ce faire, il lui revient de bien choisir entre les deux mondes esthétiques qui lui sont proposés, à savoir l'apollonien et le dionysiaque. Ces deux mondes forment respectivement l'art plastique et la musique, soit une dualité entre rêve<sup>45</sup> et ivresse<sup>46</sup>. Entre ces deux mondes, c'est le second, soit celui de l'ivresse, qu'il faut pénétrer pour accéder aux tumultes du monde, du Tout. Car sous le charme de Dionysos, toutes les barrières entre les hommes se brisent. Chacun fait un avec tous, ce qui fonde l'harmonie universelle. C'est non seulement le lien d'homme à homme qui est renoué, autrement dit le *sentiment de communauté*, mais en outre, le chant et la danse permettent à l'homme de *s'envoler* dans le Tout : il s'identifie à *l'Un originnaire*. La musique dionysiaque dilacérant tout « *principium individuationis* »<sup>47</sup> en déchirant le voile de Maya, c'est-à-dire le voile d'apparence des choses, l'essence de la nature

---

<sup>45</sup> Un monde d'images et belle apparence du monde intérieur de l'imagination : plaisir intérieur de la contemplation onirique et pouvoir de transfiguration. (Voir Nietzsche, *La naissance de la tragédie*, « la naissance de la tragédie enfantée par l'esprit de la musique », Paris, Gallimard, 1989)

<sup>46</sup> Émotions abolissant la subjectivité jusqu'à l'oubli de soi : anéantissement de toute individualité pour accéder à une unité mystique.

<sup>47</sup> « Tout principe d'individuation ».

peut ainsi s'exprimer, s'extérioriser dans une existence exubérante et entièrement divinisée. Dans ce contexte, l'art dionysiaque catalyse des visions extatiques, *hors de soi*. Alors que l'art apollonien divinise le « *principium individuationis* » et nous montre que ce monde de tourments s'avère nécessaire en ce qu'en le glorifiant et en l'embellissant, l'individu surmonte sa propre souffrance et trouve la félicité dans sa contemplation *mesurée* ; la musique dionysiaque prône au contraire la *démésure* dans tous ses excès, dans la joie ou la douleur, de même que l'annihilation de tout savoir. En effet, parce que l'extase dionysiaque nécessite la destruction de toute limitation, elle exige l'engloutissement dans l'oubli de tout le vécu du passé. Nietzsche fait donc référence au non savoir comme point de départ et condition de possibilité de l'extase. En outre, l'extase se révèle ici véritablement mystique en ce qu'elle plonge l'individu *désindividualisé* dans le flux du vivant, dans le flux unique du Tout qui engendre et procréé. Cet individu se confond à son orgasme et en ce sens, devient une part de ce Tout. Au vu de ces dires, dires qui visent la description de l'extase mystique esthétique, nous en arrivons à l'idée selon laquelle Bataille est tout à fait *subjugué* par la mystique, et plus particulièrement par le *sentiment de communauté* – et par extension le sentiment cosmique – qu'elle recrée : « Nietzsche, (...) *Vis-à-vis de lui je brûle (...) d'un sentiment d'anxieuse fidélité. (...) C'est d'un sentiment de communauté me liant à Nietzsche que naît en moi le désir de communiquer (...)*. »<sup>48</sup> D'ailleurs, Bataille va jusqu'à soutenir que l'homme est, ou devrait être, un philosophe bacchante<sup>49</sup>.

Plus conséquemment, Bataille semble nourrir une réelle admiration, si ce n'est une obsession, pour le philosophe allemand. Dans « États mystiques » de son *Mémoire*, il s'attelle à la tâche de répertorier toutes les citations de *Zarathoustra* ayant un lien avec la mystique. Or, l'existence de ce catalogue prouve l'intérêt qu'a Bataille pour tout ce qui touche, de près ou de loin, à l'expérience mystique :

---

<sup>48</sup> Cf. Bataille Georges, *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1954, page 39.

<sup>49</sup> Bacchante : participante aux fêtes de Dionysos, et donc à l'ivresse, à l'extase mystique.

« Un ravissement, dont l'extrême tension, de temps à autre, se résout en torrent de larmes, au cours duquel involontairement le pas tantôt se précipite, tantôt se ralentit ; un état d'âme absolument « hors de soi », avec la conscience distincte de ses frissons sans nombre, dans ses ruissellements débordants jusqu'aux orteils ; un abîme de félicité où l'extrême tristesse et l'extrême douleur n'apparaissent plus contradictoires, mais comme la condition et le résultat, comme une indispensable couleur au-dedans de tels excès de lumière ; un instinct des rythmes exaltants de vastes mondes de formes – car l'ampleur du rythme dont on a besoin donne la mesure de l'inspiration : plus elle écrase, plus il élargit...tout cela se passe involontairement, comme dans une tempête de liberté, d'absolu, de force, de divinité...»<sup>50</sup>

Ici, non seulement l'idée d'extase, par l'expression « hors de soi », s'avère prédominante, mais en outre, le fait qu'elle soit synonyme d'un « abîme de félicité », d'un « excès de lumière » et d'« une tempête de divinité », la rattache à la mystique en ce qu'il semble y avoir fusion entre Nietzsche et autre chose que lui-même, entre lui et autre chose d'absolu<sup>51</sup>. Car dans cet exemple, l'homme semble capable de communiquer, et cela de façon directe, avec le divin ou le Tout. Ce mysticisme est corroboré par ces mots : « Mais où se déversent finalement les flots de tout ce qu'il y a de grand et de sublime dans l'homme ? N'y a-t-il pas pour ces torrents un océan ? – Sois cet océan, il y en aura un. »<sup>52</sup> Si je peux être un océan, c'est bien que je peux être autre que moi, mais également le Tout autre. Cela implique ainsi que je peux vivre une expérience mystique.

Néanmoins, si effectivement, Bataille se nourrit et s'appuie sur Nietzsche, il semble primordial de ne pas réduire sa pensée à celle de sa muse première. Car si Bataille adhère à l'essentiel de la pensée nietzschéenne, il en diverge également. D'une part, parce qu'il s'avance plus en avant dans la quête du non savoir ; d'autre part, parce que les conditions de

---

<sup>50</sup> Cf. Bataille Georges, *Œuvres Complètes VI*, « Mémoire », « Etats mystiques : Zarathoustra », Mayenne, Gallimard, 1986, page 260.

<sup>51</sup> Si Nietzsche parle d'expérience mystique, Bataille se démarque en parlant d'expérience intérieure : ce qu'il désigne sous le terme d'extase ne rencontre rien, mais va au plus loin, et par-là, au seuil de l'impossible.

<sup>52</sup> Cf. Georges Bataille, *Œuvres Complètes VI*, « Mémoire », « Etats mystiques : Zarathoustra », Mayenne, Gallimard, 1986, page 262.

son surhomme s'avèrent plus misérables, et surtout plus *angoissantes*, que celle du surhomme de Nietzsche.

En définitive, si Bataille admire et s'inspire des tendances mystiques de Nietzsche, cela n'implique pas une pensée identique. Car Bataille érige sa propre théorie, et celle-ci se distingue nettement de celle de Nietzsche, et d'ailleurs, lui-même se qualifie de non mystique dans l'émission radiophonique « Qui êtes-vous ? », le 20 mai 1951 : « *Je suis bien obligé de dire que ma philosophie est le contraire d'une mystique.* »

### c- Critiques de Sartre et d'Habermas

Toutefois, malgré l'assurance qu'exprime Bataille au sujet de sa « non mystique », assurance qui débouche sur une auto proclamation ; cette « non mystique » a été vivement remise en cause : par Sartre, tout d'abord, puis par Habermas.

En 1943, suite à la parution de *L'expérience intérieure*, autrement dit le premier ouvrage signé du nom de Georges Bataille, Jean-Paul Sartre publie un article tout autant sarcastique que provocateur. Dans cet article intitulé « un nouveau mystique », Sartre décrit *L'expérience intérieure* comme une aberration psychologique, comme « *une saison en enfer d'un chrétien honteux.* » Il lui reproche également de se réfugier dans le mysticisme par lâcheté et pour échapper à son propre écœurement : « *De même que l'animal aux abois réagit parfois par ce qu'on nomme le réflexe de la fausse mort, suprême évasion ; de même notre auteur, acculé au fond de son impasse, s'évade de son dégoût par une sorte d'évanouissement extatique.* »<sup>53</sup>

Tout consacré à son sarcasme, il qualifie Bataille de « *passionné* », de « *paranoïaque* » et même de « *fou* ». Or, d'après Sartre, un fou ne peut en aucun cas être pris au sérieux. Dans cette optique, la théorie de Bataille n'a pas à être prise en compte, et ce dernier, comme le suggère Sartre, ferait même mieux de se faire analyser : « *Le reste est affaire de la*

---

<sup>53</sup> Cf. Sartre Jean-Paul, « Un nouveau mystique » dans *Situation I*, Paris, Gallimard, 1946, page 217.

*psychanalyse*. » Ainsi, Sartre prétend que Bataille est un dément, et qu'à ce titre, il n'a qu'à disparaître ou se faire soigner (ou être *mis au silence*). De ce fait, Bataille n'est ni un écrivain, ni un penseur, mais un aliéné qu'il s'agit de mettre à l'écart.

Habermas, d'une façon analogue, réfute la pseudo « non mystique » de Bataille. Bien au contraire, le philosophe allemand considère que Bataille nourrit une fascination de *nature religieuse* pour l'excès en soi. De cette façon, Habermas critique à la fois le caractère illusoire de la non mystique bataillienne et l'irrationalisme de sa mystique réelle. Pour lui, Bataille s'acharne à se proclamer non mystique alors qu'il ne fait que viser la rencontre avec le Tout. Et ce faisant, c'est à dire dans cette quête mystique, il ne fait qu'élaborer une théorie tout autant intuitive que dénuée d'arguments valables. Bataille ne serait de ce point de vue qu'un falsificateur de sa propre pensée, et dans le même temps, un penseur mauvais, ou mal guidé dans le fil de ses idées. Autrement dit, Habermas critique l'originalité de Bataille. Parce que celui-ci tente de rendre compte d'une expérience vécue sans tomber dans les schèmes par trop abstraits, il fait figure de marginal dans un microcosme philosophique attaché de très près aux normes langagières<sup>54</sup>.

Néanmoins, ces critiques trahissant un *dégoût* (non rationnel) ou un intérêt quelconques, constituent des erreurs notables. Pour ce qui concerne Sartre, d'ailleurs, il paraît légitime de préciser qu'il participe d'une sphère des plus opposées à celle de Bataille<sup>55</sup>. En effet, Sartre, en créant la revue des Temps modernes, cherche à rattacher la littérature à une fin utile, à une révolution socialiste. De même, Sartre a donné de l'importance au réel, à l'histoire, et a voulu changer le monde. Au contraire, Bataille a délaissé la politique pour s'intéresser aux régions obscures de l'esprit humain et des marges de la société. Et puis, comme nous l'analyserons, il rejette toute notion d'utilité au nom d'une dépense totalement libre.

---

<sup>54</sup> Voir Habermas Jürgen, *Le discours philosophique de la modernité*, Paris, Éditions du Cerf, 1986.

<sup>55</sup> A ce sujet, voir Hawley Daniel, *L'œuvre insolite de Georges Bataille (une hiérophanie moderne)*, Genève, Editions Slatkine, 1976.

Alors certes, comme nous l'avons vu, si Bataille aspire d'abord à la mystique, ce n'est que pour mieux s'en distinguer. En effet, son œuvre ne cesse de hurler l'échec de cette quête, car pour Bataille, l'individu ne peut fusionner avec le divin. Son extase ne peut dès lors être mystique. Cette extase, c'est *autre chose* : autre chose qu'il nous incombe d'éclaircir.

## **Chapitre 2 : Mais des oppositions fondamentales**

Si l'expérience intérieure partage certaines opérations, certains horizons avec l'expérience mystique, c'est ce qui les oppose qui prévaut : leurs objets, d'une part ; leur définition du corps, d'autre part ; enfin leur mise en œuvre.

### **a- Des objets différents : le Tout autre d'une part ; le néant, d'autre part, qui catalyse le surhumain**

Bataille insiste avec éclat : sa méthode est aux antipodes de celle des aspirations mystiques. Or, se situer aux antipodes ne signifie pas seulement être à côté, diverger ou aller dans une autre direction, mais bel et bien se poser en opposition. De ce fait, et parce qu'une démarche ne peut être qualifiée de mystique que si elle postule un objet – que cet objet soit ou non éprouvé comme saisissable<sup>56</sup>; il s'ensuit – a priori – que l'expérience intérieure n'a pas d'objet. Le désir de l'extase bataillienne n'a pas d'autre lieu que lui-même. Ainsi, alors que le désir de l'expérience mystique est un désir caractérisé par le manque, soit le désir du Tout autre, celui de l'expérience intérieure ne vise « rien », ou en tout cas aucun Tout autre. Il s'agit de l'expérience non pas d'une présence, mais d'une absence. Si Bataille, lorsqu'il était religieux, a de tout cœur désiré la présence en aspirant au mystique, sa désillusion l'a alors poussé à s'engager dans le *revers* de cette impossibilité. En ce sens, Bataille, en plus de se démarquer des mystiques religieux, se met également en marge de mystiques telles que le

---

<sup>56</sup> A ce propos, voir Audoin Philippe, *Georges Bataille*, Paris, Cognac, 1987.



taoïsme, où l'extase, même si elle est vécue sans la visée d'objet, offre le vécu d'une présence omniprésente. Parce que l'envolée de l'expérience intérieure s'achève ou s'échoue dans l'absence de Dieu, tandis que le désir mystique est suscité par le Tout autre qui parle ou s'agite en lui, nous ne pouvons que le déclamer : pour Bataille, l'essentiel est tout autant inavouable qu'insaisissable ; et par-là, « *invisible* » et inobjectivable. L'individu qui vit une expérience mystique éprouve une perte totale dans l'instant. Dans cette dépossession, il rompt son isolement et s'abandonne *tout à fait* au Tout autre. Le mystique chrétien, par exemple, s'abandonne à Dieu dans une totale ignorance et oubli de soi. En outre, c'est le Tout autre qui initie cette dépossession, et non l'inverse. L'individu ne se perd pas par lui-même, mais par un Autre, et dans le cas de l'expérience mystique, du Tout autre. Cette perte fait alors office d'abandon au Tout autre, soit d'abandon à une puissance colossalement supérieure à l'humain. Dans cette optique, le mystique associe l'extase à l'expérience mystique. Pour lui, c'est en effet par l'extase qu'il fusionne avec le divin. A ses yeux, extase et expérience mystique sont ainsi indissociables.

Bataille, bien au contraire, ne parle que d'un abandon dans la nudité ; l'homme de l'expérience intérieure ne se perd dans aucun autre, mais dans sa propre nudité. Et c'est par cette perte de soi – qui est nue – qu'il peut véritablement *s'enfoncer* – ou *s'élever* – dans la jouissance. Jouir, pour Bataille, ce n'est donc pas jouir de, dans et par un autre, mais jouir dans une solitude démesurément plus angoissante que tout autre état. Dans cette optique, l'expérience intérieure ne nous mène que dans le silence, un silence tout sauf révélateur d'une présence. Bataille ne nous parle que d'une immersion dans l'obscurité de la nuit : l'homme, dans l'orgasme ou tout autre type d'extase, demeure seul à seul. S'il se consume pour transcender les frontières de l'individualité, c'est *définitivement* dans la solitude.

A ce stade de l'analyse, nous pourrions alors rétorquer : mais si l'homme, en voulant fuir sa solitude, ne fait que la retrouver dans l'extase, pourquoi, dans ce cas, ne pas continuer à vivre

comme n'importe quel autre homme ? A quoi bon tenter de résoudre l'impasse par un cul de sac ? Ici, nous avons affaire à un paradoxe des plus tangibles : alors que le but de l'extase consiste à priori à s'échapper de sa cage individuelle pour accéder, si ce n'est à un absolu, du moins à un *autre*, il devient absurde, une fois que l'extase a révélé la continuation, voire le renforcement, de notre solitude existentielle, de persévérer dans cette quête. A ce paradoxe, Bataille répond d'une façon péremptoire : dans l'extase, il n'y a certes pas, comme dans toute expérience mystique, de sujet qui avale, dévore ou devient l'objet, mais il y a toutefois une suppression du sujet et de l'objet. Or, cette suppression de la dualité équivaut, si ce n'est à une réelle accession à *autre chose*, du moins à une transcendance de ses conditions individuelles. Avec davantage de virulence, Bataille soutient que si le mystique doit passer, pour « posséder » dieu, par la chasteté, par une ascèse *gelée*, celui qui vit une expérience intérieure se perd tout entier dans un mouvement de bacchanale, et en cela dans un mouvement destructeur. A l'image des métaphores de Nietzsche, l'homme bacchant se fond dans une danse si frénétique, si acharnée, qu'il acquiert un pouvoir des plus *fous* : celui de tout remettre en cause, celui de tout détruire, et par-dessus tout, celui d'abolir le poids et la valeur des mots. En ce sens, l'homme, sans s'unir à dieu, devient une force *surpuissante* qui le rend plus qu'homme, et peut-être surhomme. Dans ce contexte, l'expérience intérieure, par la mise à nu et la transcendance qu'elle nécessite, grandit l'homme. Cet homme devient « *l'homme entier, non mutilé* »<sup>57</sup>. L'extase bataillienne ne fait pas que répéter – cruellement – l'impossibilité d'être autre que soi, mais permet à l'homme d'aller au bout de ses possibilités, et ce faisant, de s'auto dépasser en devenant un surhomme.

---

<sup>57</sup> Cf. Bataille Georges, *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1954, page 36.

## **b- La considération du corps**

Dans la même optique, il nous échoit de préciser les divergences sévissant entre Bataille et les mystiques au sujet de la considération du corps. Alors que pour la majeure partie des mystiques – les mystiques religieux – le corps constitue un obstacle à dépasser, Bataille maintient au contraire que *tout* se passe sur et dans le corps. De ce fait, l'expérience du premier repose sur une vision dichotomique du cosmos. En effet, l'âme est irréductible au corps et enfermée dans le corps comme un prisonnier dans sa cellule. Par conséquent, sa seule raison d'être, pour ne pas se laisser « *avilir* », va consister à tout mettre en œuvre pour sortir de sa cage et conserver – ou retrouver – sa pureté essentielle. Pour étayer cette vision non seulement chrétienne, mais spécifique à bien d'autres religions, il serait pertinent d'invoquer Platon et sa théorie des Idées<sup>58</sup>. Selon cette théorie, le réel serait divisé en deux dimensions distinctes : le sensible d'une part, soit le corporel soumis aux métamorphoses des choses apparentes, changeantes et multiples ; et d'autre part, l'Intelligible gouverné par l'Un, la stabilité et l'éternité. Platon érige un dualisme ontologique entre la dimension sensorielle et la dimension des Idées, un fossé infranchissable sépare le corps de l'âme, et mélanger ces deux « *dimensions* » ne peut que « *souiller* » la pureté propre à l'âme. Au vu de cette théorie, nous comprenons beaucoup mieux comment les Chrétiens et autres religieux dualistes en sont venus à considérer non seulement que le corps et l'âme constituent deux entités *quasiment* irréductibles, mais qu'en outre, le premier est plutôt mauvais et le second plutôt bénéfique. Dans une approche proprement platonicienne, le mystique ne fait que réaliser son élévation jusqu'à l'Un, jusqu'à l'Intelligible éternel, et ce en se *délivrant* de la matière sensible, donc de son corps.

Sans révéler de dualisme – car la majeure partie des expériences mystiques, même chrétiennes, ne tombent pas dans cet écueil – l'essentiel des expériences mystiques ne

---

<sup>58</sup> A ce sujet, voir *Parménide*, l'ouvrage de Platon le plus éclairant parce que rejetant toute participation du sensible à l'Intelligible.

privilégient jamais le corps vis-à-vis de l'âme. D'une façon ou d'une autre, c'est toujours cette dernière qui vit l'ascension. Le chaman, par exemple, constitue à la fois le grand maître de l'extase et un psychopompe, soit le guide des âmes, celui qui, dans l'extase, conduit les âmes des morts jusque dans le Ciel :

« Dans les zones arctiques, l'extase chamanique est un phénomène spontané et organique (...) cérémonie qui finit dans une transe cataleptique réelle, pendant laquelle l'âme est supposée avoir abandonné le corps et voyager vers les cieux ou les confins surhumains. »<sup>59</sup>

Ici, il s'agit de noter que le corps et l'âme sont deux entités qui, si elles ne sont pas *tout à fait* irréductibles, peuvent néanmoins se séparer l'instant de l'extase. L'âme sort du corps et s'élanche dans le cosmos. Or, cette vision *quasiment* dualiste est à opposer à celle de Bataille. En effet, ce dernier réfute tout dualisme avec fracas : l'extase ne se réalise pas en sortant du corps car il n'y a pas de dépassement ou d'au-delà du corps.<sup>60</sup> Bataille, en bon disciple de Nietzsche, revalorise le corps et son rôle dans l'extase. Il ne s'agit plus de considérer le Tout comme pure idéalité<sup>61</sup>, mais comme une âme en tout point incarnée. En ce que la dichotomie entre matière et idée est obsolète, le Tout est tout autant corps qu'esprit, l'un et l'autre se confondant dans un enchevêtrement inextricable. Par ailleurs, Bataille surpasse de loin la révolution corporelle de Nietzsche en ce qu'il fixe l'extase, comme nous le verrons dans la partie qui suit, dans l'érotisme le plus engagé. Autrement dit, nous pouvons aller jusqu'à soutenir que l'extase bataillienne est d'abord corporelle.<sup>62</sup>

---

<sup>59</sup> Cf. Eliade Mircea, *Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*, Saint-Amand, Payot, 1978, page 37.

<sup>60</sup> Voir Arnaud Alain, *Bataille*, Paris, Points Seuil, 1975.

<sup>61</sup> Pour découvrir le paradigme de l'idéalisme, voir Berkeley George, *Œuvres choisies*, Aubier, Éditions Montaigne, 1960 : « Comme la matière n'existe pas, il s'ensuit que la connaissance humaine se réduit à deux chefs : celui des idées et celui des esprits. (...) L'esprit fait tout en tout, et c'est ce par quoi toutes choses existent. C'est le Créateur qui, en soutenant toutes choses par le Verbe de son pouvoir, maintient ce commerce entre esprits qui les rend capables de percevoir leurs existences réciproques. (...) L'esprit de Dieu produit en nous cette variété d'idées ou de sensations qui nous affectent sans cesse, esprit duquel nous dépendons absolument et entièrement, en qui nous vivons, nous mouvons et avons notre être. »

<sup>62</sup> Corporel au sens « de ce qui relève du corps », mais surtout au sens de « charnel », « sexuel », « érotique ». C'est cette corporéité qui permet de distinguer de façon implacable l'expérience intérieure de l'expérience mystique puisque dans le taoïsme, il n'y pas le moindre soupçon de dualité : l'âme et le corps n'ont absolument pas lieu d'être séparés. De cette manière, c'est l'accent que Bataille met sur le corps, et donc sur l'érotisme, qu'il se dégage de la mystique.

### c- L'adoration contre l'extase sadique qui ouvre le champ de la liberté

En plus de leurs objets et de leur considération du corps, ce qui différencie l'expérience mystique de l'expérience intérieure se situe dans leur mise en œuvre, dans leur manifestation. En effet, l'expérience mystique consiste essentiellement en un ravissement, en un hors de soi ébloui, autrement dit en un glissement entre moi et *quelque chose* qui me dépasse<sup>63</sup>. A l'autre extrême, l'expérience intérieure renie toute adoration et tout respect pour se plonger dans une extase tout aussi avide que sadique :

*« Dans cette révélation hâtive et encore confuse d'une région ultime de l'être, à laquelle la philosophie (...) n'accède que malgré elle (comme un cadavre malmené), le problème fondamental de l'être même a été suspendu lorsque la subversion agressive du moi a accepté l'illusion comme la description adéquate de sa nature. Par là se trouvait rejetée toute mystique possible, c'est-à-dire toute révélation particulière à laquelle le respect aurait pu donner corps. »<sup>64</sup>*

Ici, Bataille fait mention, non pas d'une quête guidée par la vénération, mais de l'élan d'une folie aveugle. Seul, cet élan est la condition de possibilité de l'accession à l'impératif pur, soit l'impératif affranchi de toute imposition externe. Le moi ayant admis la fiction comme réalité, et donc perdu de vue l'être en tant que tel, il ne peut que s'effacer dans l'illusion. Toute mystique est rendue impossible par la perte de vue du Tout, car si nous n'avons plus le Tout à l'horizon, nous ne pouvons plus le viser, et donc plus l'expérimenter, le devenir. Là où l'extase bataillienne dévoile son caractère sadique, c'est dans la destruction – pour rien, ou presque – du moi. La mort du moi n'est pas rendue effective au nom d'une fusion dans le Tout, mais seulement dans le but de casser sa boîte individuelle, et ce faisant, de saisir sa liberté. Cette opposition entre expérience mystique et expérience intérieure, soit entre adoration et extase sadique, est clairement énoncée par Bataille : *« L'homme n'est pas contemplation (il n'a la paix qu'en fuyant), il est supplication, guerre, angoisse, folie »<sup>65</sup>*

---

<sup>63</sup> Voir Breton M., *Écrire le divin, Georges Bataille face aux mystiques*, Université de Montréal, 2004.

<sup>64</sup> Cf. Bataille Georges, *Œuvres complètes I, Sacrifices*, Mayenne, Gallimard, 1979, page 93.

<sup>65</sup> Id., *L'expérience intérieure*, « le supplice », Paris, Gallimard, 1954, page 49.

Dans ces mots, et dans l'étrange ignorance (ou l'aveuglement volontaire ?) de Sartre, il y a énormément de la pensée de ce dernier. En effet, parce que l'extase bataillienne rend possible, et même décroche sa liberté, parce que dans ce décrochement, elle fait naître l'angoisse, elle est à relier avec la notion sartrienne de liberté. Cette notion se déploie comme telle : parce que l'être humain existe avant d'être, parce qu'il vit et agit avant que soit définie son essence, à savoir ce qu'il a à être, l'existence précède l'essence. De ce fait, l'homme détient un réel pouvoir sur ce qu'il est et sur le monde qui l'entoure. C'est lui, et lui seul, qui définit et construit son essence. Par cet auto développement, l'homme est libre de choisir son essence. Et, par extension, c'est un être libre en dehors de toute divinité. Puisque dieu n'existe pas, l'essence de l'homme n'est pas « *gravée* » d'avance en lui, mais n'a pas lieu d'être tant qu'il ne la *fait* pas. Son essence est librement choisie par lui-même, et plus précisément par ses actes. En cela, ses actes déterminent ce qu'il est ; ce qu'il fait constitue sa vie. Et parce que l'homme n'est que cette liberté, parce qu'il est absolument libre, parce qu'il est de ce fait « *condamné à être libre* », il vit dans l'angoisse. Cette angoisse est angoisse devant la liberté tout autant que devant le néant de la mort. Il l'assimile même à l'expérience du vertige face au précipice : j'ai extrêmement peur de ce que je *peux* faire, du pouvoir immense que me confère ma liberté.

Dès lors, je me vois dans l'obligation de le souligner : alors que Sartre s'est acharné sur Bataille – qui, certes, était peut-être marginal, fantasque, extravagant ; mais peu importe, car cela n'enlève rien à la cohérence de sa pensée – il n'a pas même été capable de saisir leurs points de convergence. Car tout comme Sartre, Bataille est un athéiste résolu et un défenseur, par son obsession de et *dans* l'extase, de la liberté angoissée par la force de celle-ci et par le néant de la mort : cependant, peut-on pour autant qualifier Bataille de sartrien ?

Pas vraiment, et même nullement. Car si tous deux s'accordent sur l'angoisse *vertigineuse* face à la liberté et à la mort, Bataille, contrairement à Sartre qui soutient le caractère

existentiel de la liberté humaine, définit la liberté comme une lutte incessante, et donc tout sauf donnée : la liberté s'acquière dans la *douleur*, mais cette liberté conditionne toute dignité humaine.

### **Chapitre 3 : Des buts distincts ; le savoir et le non savoir**

Enfin, et pour achever cette analyse, les expériences mystique et intérieure ont des finalités inversées. Car si toutes deux partent du non savoir, la première vise le savoir, la seconde le non savoir. L'extase mystique catalyse une véritable harmonisation entre individu désindividualisé et cosmos, et ce faisant, octroie au premier une forme de savoir en l'inondant de *lumière* : cette lumière est clairvoyance, lucidité ; ce qui permet une vision illuminante. Anna Ghiglione, dans *La vision dans l'imaginaire et dans la philosophie de la Chine antique*, décrit cette illumination mystique : « *Le regard du sage (...) détient la faculté de dépasser la dimension du visible ordinaire, et de sonder l'univers entier.* »<sup>66</sup> Or, cette vision est censée dévoiler les mystères prodigieux de l'univers et éclaircir les arcanes que la vue commune ne saurait déchiffrer. De ce fait, la vision a une fonction de transformation intérieure :

« *Le voir du Sage se décline de manière plurielle, sa lucidité visuelle fonctionne comme un kaléidoscope qui rend compte de la multiplicité des phénomènes, de la complexité du réel et de ses transformations.* »<sup>67</sup>

Ainsi, se débarrasser du non savoir permet au mystique de capter un autre type de savoir, un savoir pur et immense : celui des premières origines.

L'extase bataillienne, bien au contraire, non seulement naît du non savoir, mais y demeure décidément. Pour Bataille, le non savoir mène à l'extase, et par ce fait, constitue sa condition de possibilité et son horizon. Car cette expérience ne trouve son principe ni dans un dogme – soit dans aucune attitude morale – ni dans la science, le savoir ne constituant ni sa fin, ni son origine. De ce fait, son seul principe, sa seule fin, c'est elle-même, à savoir le non savoir. Et

---

<sup>66</sup> Cf. Ghiglione Anna, *La vision dans l'imaginaire et dans la philosophie de la Chine antique*, Hong-Kong, 2010, page 139.

<sup>67</sup> Ibid., page 154.

d'ailleurs, puisque selon Bataille – via Nietzsche, le monde ne cesse de se transformer, n'obéit à aucune règle et à aucune mise en mot, il ne saurait être connu. En ce sens, dans l'extase bataillienne, je remets en cause le monde pour dépasser les frontières, je franchis la limite de la connaissance que je terrasse entièrement. Le savoir comme fin étant alors tombé en ruines, je me plonge dans le *rien* le plus fou.

#### **a- Perte, éclatement**

Ce plongeon dans le rien, dans le néant, constitue une tension vers l'impossible qui n'est ni réponse ni apaisement. C'est au contraire une quête qui ne débouche sur *rien*, soit une dépense sans réserve, une perte en pure perte, une déchirure si profonde que seul le silence de l'extase peut lui répondre. Dans l'extase bataillienne, je me retrouve immergé dans un vide dénué du moindre sens, je *m'éclate* dans le vide. Une fois entré dans cette vacuité, la seule issue qui me reste encore – et qui n'en est pas vraiment une, c'est le rire. Ce rire, c'est la manifestation, l'expression du vide dans sa plus complète gratuité et inutilité, c'est la suprématie du non sens. Ce rire, c'est l'affirmation de la prise de conscience de la plus complète impossibilité de saisir le monde, car dans ce monde, il n'y a rien à saisir objectivement. Et lorsque ce rire s'éteint, c'est l'éparpillement qui lui succède. Dans ce contexte, l'homme qui joue le jeu de l'expérience intérieure est tout sauf l'ascète mystique qui n'est pas un homme fort, tout sauf un homme prudent et frileux, un homme *sur la réserve*. A l'autre extrême, l'homme de Bataille exacerbe ses propres forces dans la plus grande intensité possible ; il se dépense *sans réserve*, autrement dit dans une démesure illimitée. A nouveau, nous pouvons évoquer la méthode de *Zarathoustra*, celle qui implique la consommation maximale de sa force et de ses possibilités. L'homme, pour être au seuil de la limite du surhomme, doit s'embraser du tout au tout, jusqu'à ne plus *rien* être. C'est de cette façon, c'est-à-dire en brûlant tout son possible, que l'extase bataillienne viendra à bout du savoir.



Dans *Georges Bataille, l'érotisme et l'écriture*, Gilles Mayné confirme cette annihilation en écrivant : « *Madame Edwarda est l'extase du non savoir s'étant glissée au sein du savoir et faisant boule de neige.* » *Madame Edwarda*, en effet, est une œuvre dans lequel Bataille confond dans le corps d'une femme la femme publique et Dieu. *Madame Edwarda*, tout en étant prostituée, soit au paroxysme de l'érotisme, révèle le divin dans l'étreinte sexuelle. Le sexe devient alors éblouissant, et même révélateur, puisqu'il permet la rencontre du divin :

*« Je serrai Edwarda dans mes bras, elle me sourit : aussitôt, transi (...) je devins malheureux et me sentis abandonné comme on l'est en présence de DIEU. Et pire et plus fou que l'ivresse. (...) Tu vois, dit [Madame Edwarda], je suis DIEU (...) Je sus alors qu'Elle était DIEU. »*<sup>68</sup>

Dès lors, *Madame Edwarda* brise tous nos repères, tous les jalons de notre savoir. Parce que les convulsions du sexe nous propulsent en Dieu, nous en arrivons à nous demander : Dieu est-il une putain de maison close, ou est-ce la putain qui est divine ? La divinité dans le sexe le plus automatique...association a priori des plus paradoxales, mais si l'on garde en vue la prérogative suprême de Bataille, prérogative selon laquelle il faut, pour aller au plus loin de ses possibilités d'être humain, se défaire de nos acquis culturels et sociétaux ; accoupler le sexe au divin semble répondre à cette tentative de tout remettre en cause et de voir le monde sous une autre percée. Alors que nous avons toujours proclamé que le salut divin se trouvait dans la vie pieuse, il nous échoit d'envisager la possibilité inverse. Et si, au contraire, le divin se déployait dans la débauche ? Quoiqu'il en soit, le savoir est bel et bien jeté à terre et piétiné, et même réduit en cendres ; car mêler le sexe au divin, quoi de plus mutin, quoi de plus dément ? Néanmoins, bien que Bataille n'adhère pas véritablement à cet entremêlement – puisqu'il croit à la mort (*nietzschéenne*) de Dieu – ce dernier n'en est pas moins signifiant : en effet, il répond à la nécessité de tout mettre en cause, de se jeter à corps perdu dans la disharmonie pour accéder à une extase nue et libre de toutes attaches, soit à une expérience

---

<sup>68</sup> Cf. Bataille Georges, *Œuvres complètes III, Madame Edwarda*, Paris, Gallimard, 1979.

des plus éloignées de la confession<sup>69</sup>. L'extase ne se réclame d'aucune croyance, mais veut briser toute croyance ; elle n'avoue *rien* de ses péchés, elle pêche pour tuer le concept même de péché. Par cette volonté de transgression, l'extase bataillienne dévoile son désir de tout faire éclater, le monde et elle-même.

En outre, en ce qu'elle n'est ni mystique, ni ancrée dans le quotidien humain, elle symbolise le tiraillement de l'homme entre sa volonté d'être tout et sa volonté d'être seul ; l'expérience intérieure se voit écartelée entre l'angoisse d'être tout en dévorant l'objet et la peur de se perdre dans ce tout. Elle vacille entre le désir d'être rien et le désir d'être soi. Et pourtant, en aucun cas elle ne constitue un compromis, mais une lutte incessante qui critique tout autant la mystique – par son impossibilité – et le quotidien misérable – par son caractère indigne de l'homme. Parvenu au cœur de ce tiraillement, c'est la solitude qui prend le relais.

### **b- Solitude, angoisse**

Bataille, pour parachever la pensée de Nietzsche, élabore une théologie de l'absence totale, une théologie du non savoir absolu, et par-là, une *athéologie* (ou un athéisme). Cette athéologie induit un questionnement débouchant sur une absence de réponse, soit sur un espace vide, sans avenir ni espérance. En ce sens, il n'y a rien avec lequel se grandir, si ce n'est soi-même, mais le soi désindividualisé. Dans l'expérience intérieure, le sujet est et demeure solitaire, car il se dénude et se dépossède toujours davantage. Par opposition, dans l'expérience mystique, le sujet est tout entier possédé, pris et maintenu dans une unité, dans une fusion, dans une totalité harmonique ; le sujet se fond et s'évanouit en Dieu ou dans le Tout ; le sujet est reconnu par un Dieu dans l'entendement. Saint Jean de la Croix et Sainte Thérèse<sup>70</sup>, notamment, parlent de visions d'ordre intellectuel. De plus, ce Dieu apaise. Comme le père console l'enfant, lui rassure le sujet. Mais, pour que Dieu accorde sa grâce à

---

<sup>69</sup> Confession au sens de pénitence, de déclaration d'une faute ou d'un acte blâmable, mais également et surtout au sens d'une proclamation d'une croyance.

<sup>70</sup> Cf. Bataille Georges, *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1954, page 17.

un sujet, il s'agit, pour ce dernier, de le mériter. Dans cette optique, c'est la voie du salut qui conditionne son accession à l'état mystique. Or, c'est précisément la voie que Bataille récuse : pour lui, il n'y a pas de salut, et donc aucune absolution à rechercher. Il n'y a rien d'autre que la solitude. C'est elle, et rien qu'elle, qui a repris le flambeau de Dieu. L'extase prônée par Bataille n'aboutit sur aucune félicité, ou tout du moins, sur aucune félicité qui ne serait pas essentiellement nourrie par l'angoisse. L'expérience intérieure, parce qu'elle est essentiellement athée, échappe à toute stabilité, toute unité, toute harmonie ; elle alterne entre des instants d'extase fulgurante et de désespoir. Tout ce qu'elle pénètre, c'est l'inconnu, et cet inconnu n'inspire que l'angoisse ; il ne donne aucune réponse et n'a rien d'apaisant : « *La seule vérité de l'homme (...) est d'être une supplication sans réponse* »<sup>71</sup> Il n'y a ni issue ni réponse, mais seulement une supplication sans fin. En ce sens, l'expérience intérieure ne peut donner rien d'autre que le vertige ou la rage.<sup>72</sup> L'homme de Bataille, c'est l'homme face au sublime, c'est l'homme face à l'inconnaissable, à l'indéchiffrable, à l'inconcevable.

Ainsi, alors que l'angoisse initiale – ou le manque, mais le manque n'est-il pas ce qui génère l'angoisse ? – du mystique se résout dans l'oubli de soi et dans sa fusion avec le Tout, la dépense de l'homme bataillien, dépense à perte qui atomise toutes les balises discursives, met en évidence la pauvreté – la misère – de la monade individuelle et la nécessité pour elle de s'ouvrir toujours plus sur le vide, sur l'angoisse, sur l'obscurité. L'angoisse, ici, est à la fois la peur et le désir de se perdre. Elle délivre une forme d'exaltation, exaltation que Bataille décrit dans ces mots :

*« le malaise est souvent le secret des plaisirs les plus grands. La langue espagnole a pour désigner cette sorte d'exaltation qui sous-tend l'angoisse un mot précis : la emoción : c'est exactement le sentiment que donnent des cornes de taureau manquant d'un doigt le corps du torero. »*<sup>73</sup>

---

<sup>71</sup> Cf. Bataille Georges, *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1954, page 25.

<sup>72</sup> Voir Heimonet Jean-Michel, *Pourquoi Bataille ?*, Paris, Kimé, 2000.

<sup>73</sup> Cf. Surya Michel, *Georges Bataille : une liberté souveraine*, Farrago, 2000, Vendôme, page 14.

L'angoisse n'est donc pas une souffrance négative et supprimable, mais une façon d'être essentielle à l'homme. L'angoisse délivrant un plaisir certain...et édifiant le marchepied de l'extase :

*« La danse, mime du plaisir angoissé, exaspère un défi qui suspend la respiration. Elle communique une extase, une sorte de révélation suffoquée de la mort et le sentiment de toucher l'impossible. »*<sup>74</sup>

Dans la danse, on s'oublie, on se perd, on laisse notre angoisse se répandre et nous envahir tout à fait...Par elle, nous touchons l'impossible, nous allons au bout de notre possible. L'angoisse, c'est donc la perte, la chute dans l'abîme, le trou noir. Une chute dans ce trou noir, une chute dans la nuit, voilà *tout* ce sur quoi aboutit Bataille :

*« j'entre dans l'angoisse – dans l'horreur, dans la nuit du non savoir. (...) Dès lors la nuit, le non savoir, sera chaque fois le chemin de l'extase où je me perdrai. »*<sup>75</sup>

### **c- Chute dans la nuit**

Dès lors, l'expérience intérieure ne mène à aucun havre, mais à un désert. L'homme devient un désert d'où il ne semble plus pouvoir sortir. Là, dans ce désert, et donc en lui-même, il oublie tout : *« Je crie au ciel : « je ne sais rien » (...) « rien, absolument. »*<sup>76</sup> L'homme, dans ce désert noir, ne sait plus qu'une chose : qu'il n'a jamais rien su, qu'il ne saura jamais rien. Dans la nuit, il est aveugle, le reste et le restera. Dans ce contexte, tandis que l'expérience mystique connaît une issue, la porte de la lumière, de la lumière ultime, l'expérience intérieure chute dans l'opacité du noir. En effet, l'affirmation du néant et du non savoir renvoie à un au-delà du savoir et de l'être. Dès lors, Bataille ne se situe plus vraiment dans la transcendance.

Mais dans ce cas, où est-il ? Est-ce au-delà du transcendant, ou en deçà, ou à côté ?

---

<sup>74</sup> Cf. Surya Michel, *Georges Bataille : une liberté souveraine*, Farrago, 2000, Vendôme, page 16-17.

<sup>75</sup> Cf. Bataille Georges, *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1954, page 144.

<sup>76</sup> Ibid, page 49.

En vérité, Bataille ne se situe pas du côté du transcendant, car pour lui, seule existe l'immanence<sup>77</sup> totale et absolue. Pour le mystique, il y a un au-delà de la nuit. Pour Bataille, il n'y a que la nuit. Autrement dit, on ne peut pas vraiment sortir de soi et en cela, l'expérience intérieure s'avère essentiellement immanente, mais au sein de cette immanence, un processus transcendantal se met en branle ; une transcendance qui nous projette au plus loin de nous-même, mais pas au-delà.

A ce stade, nous nous questionnons à nouveau : si l'extase n'est pas sortie hors de soi, quel est alors le sens à tout cela ? Faisons-nous face à un échec ?

Pour Bataille, il ne faut pas raisonner en terme de victoire ou d'échec, mais viser l'extrême possibilité, soit le seuil au-delà duquel le champ du mystique se déploierait, mais ne le fait pas en ce que ce serait l'impossible. En effet, Bataille soutient que le Tout n'est pas accessible, il soutient que fusionner avec le Tout c'est l'impossible. Or, s'il n'y a pas d'espoir d'accession à une expérience d'ordre mystique, s'il n'y a de ce fait pas d'issue possible dans le Tout, nul ne peut alors plus échapper à la solitude et à l'angoisse. Dès lors, il faut accepter et s'installer résolument dans l'angoisse. S'il faut accepter cette dernière, c'est parce qu'elle constitue l'extrême possibilité, autrement dit la possibilité au plus près de l'impossible et par-là, au plus près du mystique. L'angoisse totale, c'est le règne du quasi surhumain. Car cette angoisse naît du dénuement total, dénuement de tout aspect civilisationnel. Dans cette optique, il faut s'enfoncer sans faillir et toujours plus en profondeur dans le supplice. Voici, pour rebondir, ce que Bataille pourrait hurler, ou chanter : *Si tu veux aller au plus haut du genre humain, si tu veux aller au plus loin du possible humain, affaisse-toi dans l'angoisse et laisse-là t'envahir jusqu'à ce que tu ne sois plus qu'angoisse...lorsque cette angoisse sera tienne, elle donnera*

---

<sup>77</sup> Le terme d'immanence s'oppose ou complète celui de transcendance, qui est le fait d'avoir une cause extérieure et supérieure, et signifie, au plan ontologique, que tout est réductible à tout, c'est-à-dire que rien n'advient à l'esprit qui ne soit déjà contenu en lui. Un principe métaphysique immanent est donc un principe dont l'activité non seulement n'est pas séparable de ce sur quoi il agit, mais qui le constitue de manière interne.

*naissance au rire, et alors, la solitude pourra se retourner en communication, en ouverture illimitée : dès lors, tu éclateras tes limites et pénétrera l'illimité.*

Comment l'angoisse parvient-elle à muter en ouverture communicative ? Parce qu'en jetant à terre le fardeau civilisationnel (culturel et sociétal), l'homme se donne la possibilité d'accueillir et de devenir autre, un autre dénudé, allégé et de ce fait plus ouvert au monde non humanisé ; et surtout, un autre capable de s'ouvrir à Tout, sans *fermeture*.

En définitive, l'extase de Bataille n'est pas tout à fait vaine : par l'excès et la transgression qu'elle exige, elle pousse l'homme, si ce n'est d'abord dans l'angoisse la plus solitaire, à dépasser cette dernière pour s'ouvrir en toute nudité. Car s'il s'immerge dans l'angoisse pour se hisser au sommet de son possible humain, il ne s'y perd pas en totalité : du sein de l'angoisse nue naît la communication, du sein de l'angoisse nue naît l'ouverture qui propulse l'homme au bord de l'impossible *mystique*. Bataille confirme cette ouverture née à partir du giron de l'angoisse dans ces mots :

*« LE NON SAVOIR COMMUNIQUE L'EXTASE. Le non savoir est tout d'abord ANGOISSE. Dans l'angoisse apparaît la nudité qui extasie. Mais l'extase elle-même – la nudité, la communication – se dérobe si l'angoisse se dérobe. »<sup>78</sup>*

Ainsi, le non savoir est la condition de possibilité de l'extase bataillienne. Mais, dans un premier temps, la perte de repères qu'il implique nous plonge dans une nuit si noire que nous sombrons dans l'angoisse. Dans un deuxième temps, cependant, ce dépouillement rendu nécessaire par le non savoir catalyse le déploiement de l'extase, car si nous sommes nus, nous sommes ouverts à tout, ouverts à ce qui se communique, ouverts à toute propulsion car n'ayant plus rien à perdre.

De ce fait, l'extase n'est possible que si l'angoisse est présente ; cette extase ne se réduit pas pour autant à cette angoisse puisqu'elle s'ouvre et communique, et s'apprête à embrasser l'autre, quel que soit cet autre.

---

<sup>78</sup> Cf. Bataille Georges, *L'expérience intérieure*, « le supplice », Paris, Gallimard, 1954, page 66.

Or, il n'y a que dans cette ouverture communicante, et donc dans cette angoisse pleinement abîmée, que l'expérience devient le voyage au bout du possible de l'homme, soit son hissage au plus haut de son possible, au plus haut de son humanité. Et même si cette expérience ne peut embrasser tout l'être, même si elle demeure dans une non divinité, cela ne l'empêche pas d'aller à l'extrême du possible, et d'ainsi rendre l'homme digne de sa condition humaine. L'homme ne reste pas captif de son désert<sup>79</sup>, mais acquiert une puissante acuité<sup>80</sup> qui lui permet d'éviter l'écueil, illusoire car impossible, de l'envolée mystique. C'est en cela que Bataille écrit : « *Je ne pouvais, dans la nuit, que trouver une extase plus profonde.* »<sup>81</sup> L'expérience intérieure transcende l'expérience mystique en ce que contrairement à celle-ci, elle ne s'abandonne pas à un espoir fictionnel, illusoire et lâche.

Ainsi, nous pouvons déjà esquisser les différents temps de l'accession à l'extase bataillienne<sup>82</sup>. Le premier temps serait celui de l'extrême du savoir, le second celui du non savoir (la conséquence du dénuement), autrement dit le point de départ de l'extase. Le troisième laisserait place à la déchirure, conséquence du rire. Lors du quatrième temps, la déchirure se retournerait en ouverture communicante, soit en extase. Et, fait important : l'angoisse serait présente du début à la fin du processus. Mais où mène exactement ce processus ? Dans *Le coupable*, Bataille donne un embryon de réponse : « *En dehors de l'apparence, il n'y a rien. Ou : en dehors de l'apparence, il y a la nuit. Et : dans la nuit, il n'y*

---

<sup>79</sup> Pour clarifier cette idée du désert, nous pouvons nous référer à Nietzsche et à ses métamorphoses de l'esprit dans *Zarathoustra* : le chameau est l'esprit qui porte son fardeau ; une fois chargé, il se hâte vers le désert, vers son désert, et se libère de ce fardeau. Ici, il se change en lion et devient puissant : il veut conquérir sa liberté en devenant le maître de son propre désert. Enfin, le lion se transforme en enfant, l'enfant capable de créer des valeurs nouvelles, et par-là son propre monde.

<sup>80</sup> Par « puissante acuité », j'entends une clairvoyance dépouillée de tout surplus inutile, une finesse vigoureuse et virile par laquelle tout ce que je perçois, vis et fais devient intense, *illuminé*. Je fais ici mention d'une force sensible et d'un pouvoir de *pénétration*.

<sup>81</sup> Cf. Bataille Georges, *L'expérience intérieure*, « post-scriptum au supplice », « seconde digression sur l'extase dans le vide », Paris, Gallimard, 1954, page 144.

<sup>82</sup> Pour plus de précisions à ce sujet, voir Sasso Robert, *Georges Bataille, le système du non savoir*, Alençon, Éditions de minuit, 1978.

*a que la nuit. S'il y avait dans la nuit quelque chose que le langage exprimerait, ce serait encore la nuit. »*<sup>83</sup>

Mais alors, qu'est-ce précisément que la nuit ? C'est ce qu'il nous reste à élucider... et ce n'est pas rien, mais *ce* pourquoi Bataille a écrit.

***En guise de première transition :***

Bataille nous l'assène avec violence : non, il n'est pas mystique, car contre toute illusion, contre toute impossibilité, il rejette la mystique pour se catapulte dans l'extase de l'extrême du possible. Mais, étant donné sa non divinité, en quoi réside une telle extase, de quoi est-elle faite et comment se manifeste-t-elle ?

Dans *Sexualité inorganique et sentiment astral*, Mario Pernola insiste sur le fait que chez Bataille, tout est sexualisé : le cosmos est un orgasme débordant dans lequel tout se fond et s'assemble. Ce constat confirme que pour Bataille, le corps est essentiel et prend l'ascendant sur l'âme. Ce que, cependant, Pernola ajoute à cette confirmation, c'est que ce corps est sexualisé, « érotisé », et donc connecté à la sensibilité. Dès lors, et parce que l'extase, pour Bataille, se vit et s'accomplit par le corps, il convient de se demander de quelle façon le corps peut être relié au sexuel, à l'érotisme, et ce que ce lien permet. En outre, étant donné que nous venons de rejeter toute mystique de l'extase bataillienne, nous allons tenter d'éviter l'impasse en étudiant cette nouvelle voie, celle de l'érotisme. A l'issue de cette analyse, nous nous demanderons si nous pouvons considérer que le caractère érotique du corps favorise l'expérience intérieure – soit l'extase, l'extrême du possible. Car si l'expérience intérieure est à rattacher à une expérience essentiellement corporelle, devons-nous pour autant la connecter à l'érotisme ? Et si oui, jusqu'où va cette connexion ?

---

<sup>83</sup> Cf. Bataille Georges, *Le coupable suivi de l'Alleluiah*, Mesnil sur l'Estrée, Gallimard, 2005, page 129.



## **Partie II : L'extase bataillienne : une expérience érotique ?**

« *Bataille, c'est un obsédé !* » déclare André Breton en 1925. Au-delà de l'injure, Breton pointe ici le doigt sur la valorisation, et même sur la fixation érotique de Bataille. Parce que son œuvre (de *L'histoire de l'œil* au *Bleu du ciel* et de *L'Érotisme* à *Ma mère*) regorge et déborde d'érotisme, il s'avère primordial de nous questionner sur le rôle et l'impact d'un tel univers sur la manifestation et la constitution de l'expérience intérieure : l'érotisme favorise-t-il la manifestation de cette expérience ? Peut-on même suggérer, à ce propos, un entrelacs entre érotisme et expérience intérieure, ou sont-ils plutôt rattachés par un lien qui, par son existence même, établit une séparation entre leurs deux champs ? Autrement dit : quel type de lien rattache l'expérience érotique à l'expérience intérieure, et ce lien est-il signifiant, essentiel ?

Après avoir démontré que cette extase ne manifeste aucune transcendance d'ordre mystique ou divine, à savoir qu'elle rejette tout dualisme pour se fixer en tout point dans le corporel, nous nous demandons si cette fixation peut impliquer une part d'érotisme. L'expérience intérieure peut-elle être catalysée par une expérience d'ordre sexuelle, *érotique*, peut-elle être conditionnée par et au sein de la *chair sensible* ?

### **Chapitre 4 : La quête effrénée du plaisir/de la douleur illimité(e)...**

Avant toute chose, il nous revient de mettre en lumière la notion d'érotisme. Dans les premières pages de *L'Érotisme*, Bataille définit cette dernière comme à la fois connectée et libérée de l'activité sexuelle de reproduction. En premier lieu, il s'agit de partir de cette activité dont l'érotisme est une forme particulière : c'est elle qui lui permet de naître et de prendre son essor. Toutefois, cet essor s'effectue dans une différenciation certaine, différenciation qui se situe dans la prise d'indépendance de l'érotisme vis-à-vis de la fin

naturelle donnée par l'activité sexuelle de reproduction, à savoir la perdurance de la race et le souci des enfants. Or, cette prise d'indépendance se concrétise dans la quête de la jouissance, et par elle, de l'extase<sup>84</sup>. Dans *Histoire de l'œil*, Bataille sous-entend un lien tangible entre extase et érotisme. En soutenant, par la voix – ou la pensée – du héros, qu'il était « *angoissé par tout ce qui est sexuel* », il relie l'érotisme à l'angoisse, et donc à la condition de possibilité de l'extase, ce qui, par extension, nous fait supposer que ce qui catalyse l'extase, à savoir l'angoisse, est de cette façon provoqué par l'érotisme. Néanmoins, comment pourrions-nous expliciter ce conditionnement ? Ce que nous pouvons d'abord préciser, c'est que si c'est l'érotisme (ou l'excitation des sens) qui provoque l'angoisse, c'est bel et bien parce que dans le sensible, l'individu se perd et s'enfonce dans l'oubli du non savoir. Et le non savoir ne se vit que dans l'angoisse, ce qui fait interconnecter le sensible (l'érotisme) à l'angoisse. En ce sens, la quête effrénée du plaisir ou de la douleur (l'un et l'autre se trouvant entremêlés dans le champ de l'érotisme, du sensible) semble fonder les conditions de possibilité de l'extase.

#### **a- La fusion charnelle : orgie dionysiaque**

L'œuvre de Bataille, comme nous l'avons souligné, révèle, d'abord et avant toute autre chose, érotisme et transgression. Mais, plus conséquemment, les descriptions érotiques les plus poussées, les plus osées, et par-là, les plus polémiques et controversées, paraissent intimement liées au concept d'extase. En effet, l'abandon et l'énergie exigés par l'étreinte sexuelle semblent capables d'ouvrir, ou d'entrouvrir, une porte sur l'envolée extatique : « *j'eus le sentiment que la foudre me déchirait et que son éclatement durait, comme si l'immensité du ciel le prolongeait.* »<sup>85</sup> Ici, cette ouverture est véhémement et indéniable : l'éclat sexuel, ou vraisemblablement l'orgasme érotique, propulse l'être si haut qu'il le relie au ciel, et par-là, provoque une union d'ordre cosmique, d'ordre *extatique*. A ce sujet, Bataille élabore

---

<sup>84</sup> Voir Bataille Georges, *Œuvres complètes X, L'Érotisme*, Mayenne, Gallimard, 1987, page 17-18.

<sup>85</sup> Id., *Œuvres complètes IX, L'abbé C*, Paris, Gallimard, 1979, page 152.

même une comparaison entre effusion charnelle et divine, en donnant la primauté à la première, ce qui, en plus d'être des plus transgressifs, révèle l'importance – démesurée, folle ? – qu'il donne à l'érotisme :

*« Jamais nous ne devrions oublier que l'effusion divine est proche de l'humain, qui la précède. Cela ne la diminue d'aucune façon. C'est plutôt le contraire qui est vrai. Car je crois que jamais, dans l'instant, l'effusion qui assemble, en esprit, deux êtres de chair, n'est moins profonde que celle qui élève le fidèle en Dieu : et peut-être le sens de l'amour divin est-il de nous donner le pressentiment de l'immensité contenue dans l'amour d'un être mortel. L'amour humain est même plus grand, s'il est en lui de ne pas nous donner d'assurance allant plus loin que l'instant même, et de nous appeler toujours à l'irréparable déchirement. »<sup>86</sup>*

Nous pouvons, dans la même optique, déceler une tentative de trouver dans l'érotisme le trou menant à la nuit noire, soit à l'extase :

*« Dans l'extase où Hansi et moi nous étions perdus, d'abord nos ventres nus participaient puis un amour illimité qui n'avait eu de cesse que nos ventres se dénudassent, qu'ils se libérassent de limites. Dans cette abolition des limites (...) j'y voyais la mesure de Dieu où jamais je ne vis que l'illimité, la démesure de l'amour. »<sup>87</sup>*

La brisure de toute limite implique non seulement la volonté, mais surtout la possibilité d'atteindre autre chose. Dans l'étreinte tout autant amoureuse que sexuelle, dans l'étreinte de ce fait *passionnée*, la quête de l'absolu se profile avec netteté. Plus pertinemment, si elle n'aboutit pas sur l'union avec le divin puisque Bataille considère la fusion avec le Tout comme inatteignable, il n'en demeure pas moins que cette quête permet au sujet d'entrevoir ce que pourrait être cette impossibilité. Sans l'expérimenter, puisque c'est l'impossible, il va jusqu'au bout du possible, jusqu'à l'extrémité de la frontière qui le sépare, irrémédiablement, de la fusion avec le Tout. De cette façon, il ne fait que se tendre, toujours davantage, vers cette impossibilité, et ce faisant, il s'en rapproche.

---

<sup>86</sup> Cf. Bataille Georges, *L'amour d'un être mortel*, Châtillon-sous-Bagneux, Gallimard, 1990, page 26.

<sup>87</sup> Id., *Ma mère*, Evreux, Pauvert, 1985, page 174.

Pour Bataille, l'érotisme constitue ainsi un champ que l'homme choisit ou non d'investir. Et s'il décide de s'y plonger, c'est avant tout pour aller au bout de lui-même et de ses limites. Encore une fois, nous pouvons souligner que s'il y a transcendance, c'est au sein de l'immanence. Le sens dernier (et aussi premier) de l'érotisme, c'est donc la fusion, la suppression de la limite. En cela, la plupart des personnages de ses romans recherchent, en s'immergeant dans le sexe, l'extase : « *Soudain, j'embrassai Rhéa à pleine bouche. Nous nous jetâmes dans l'escalier. Je décidai de boire et de vivre ainsi. Toute la vie. (...) Nous aimons faire la vie.* »<sup>88</sup> Plus précisément, Bataille définit le fondement de l'effusion sexuelle comme la négation de l'isolement du moi : ce moi connaît la pâmoison en s'excédant, en se dépassant dans l'étreinte où la solitude de l'être se perd, se dissipe et disparaît *quasiment*. L'extase sexuelle serait ainsi recherchée et provoquée pour sa possibilité de rompre la solitude, ou tout du moins de l'amoinrir au plus minime. Si d'emblée, les amants fusionnent ensemble pour pénétrer et ainsi posséder *l'autre*, une quête de l'érotisme *nu* peut se substituer à cette recherche : dans ce cas, le besoin de se perdre dépasse en eux le besoin de se trouver. Autrement dit, parce qu'une fusion, divine ou humaine, demeure impossible, la seule possibilité consiste à vouloir se perdre *tout à fait*, à se fondre dans l'acte érotique pour se projeter au plus loin, au plus extatique. En outre, si Bataille utilise l'exemple de l'étreinte des amants, c'est pour signifier que l'extase se présente d'abord comme une forme d'union : l'extase se manifesterait dans la confusion de deux termes en une même étreinte, en un même *déchirement*. Mais vouloir trouver l'extase ou aller au plus près de l'impossible par le biais du sexe revient à se lancer dans un abîme des plus profonds, ou des moins limités : par cette tendance – ou tentation – d'aller dans le trop, dans la démesure de la luxure, Bataille émet une idée des plus transgressives, à savoir : plongez-vous au plus loin dans le sexe tant que ce

---

<sup>88</sup> Cf. Bataille Georges, *Ma mère*, Evreux, Pauvert, 1985, page 73-74.

dernier vous fait *vibrer*, et par-là, vous éjecte hors de vous-même, ou quasiment. Et cela ouvre, si ce n'est sur l'extase, au moins sur la possibilité de déconstruire l'ordre du monde :

*« L'intensité des sensations est précisément ce qui détruit l'ordre. Et je ne crois pas que cela ait d'autre intérêt. Il est essentiel pour les hommes d'arriver à détruire cette servilité à laquelle ils sont tenus, du fait qu'ils ont édifié leur monde, le monde humain, monde auquel je tiens, duquel je tiens la vie, mais qui tout de même porte avec lui une sorte de charge, quelque chose d'infiniment pesant qui se retrouve dans toutes nos angoisses et qui doit être levé d'une certaine façon. »*<sup>89</sup>

### **b- L'alliance des contraires : plaisir dans le sale et le sadisme**

Par ce rejet de tout ordre, de toute mesure, Bataille laisse la place à toute forme, même pernicieuse, sale ou sadique, et donc totalement transgressive, d'expérience érotique : « [Dirty] gémissait en mordant un rideau sale. Elle était aussi saoule qu'elle était belle : elle roulait des yeux ronds et furibonds en fixant la lumière du gaz. »<sup>90</sup> Dans cette description, la crasse prédomine, il y a quelque chose de vicié et même de malsain dans cette alliance entre beauté et saleté, entre folie, par sa « saoulerie » et ses yeux « furibonds », et attirance sexuelle. Bataille n'en démord pas : l'extase peut, et même doit être recherchée au-delà de toute limite. Aller au plus bas, aller au plus profond de la déchéance constitue un moyen, et certainement le meilleur, de se perdre. Car, pour atteindre l'extase, cela exige une perte totale, de soi comme de ses repères du monde. Et même : une déconstruction de ce monde. Or, le recours à l'obscénité et la débauche ne peut que favoriser cette déconstruction :

*« Nous ne respirons qu'à l'extrême limite où les corps s'ouvrent – où la nudité désirable est obscène. Autrement dit, nous n'avons de possibilité que l'impossible. »*<sup>91</sup>

Par rapport à la fusion charnelle, le caractère d'obscénité renforce cette déconstruction en cassant les valeurs établies. Cette façon de prôner – en vue d'une épuration du monde – des actes ou des pensées interdits, donne une réponse à l'énigme suggérée par *Le bleu du ciel*.

---

<sup>89</sup> Cf. Surya Michel, *Georges Bataille, Une liberté souveraine*, Vendôme, Éditions Farrago, 2000, page 98.

<sup>90</sup> Cf. Bataille Georges, *Œuvres complètes III, Le bleu du ciel*, Paris, Gallimard, 1979, page 385.

<sup>91</sup> Id., *Le coupable suivi de l'Alleluiah*, Mesnil sur l'Estrée, Gallimard, 2005, page 223.

Tandis que son titre révèle une forme d'extase, une union à l'infini du cosmos, l'histoire ne fait que répertorier les angoisses malades d'un homme qui, en plus de se laisser aller à la débauche, dévoile une forme de nécrophilie. Mais pour Bataille, ces tendances, tendances déviantes aux yeux des normes morales et sociétales, permettent à cet homme d'approcher au plus près ce bleu du ciel, et par-là, d'effleurer l'impossible. Dans ce contexte, cet homme, qui ne subit pas, mais ose laisser libre cours à ses pulsions les plus basses, les plus viles et les plus malsaines, constitue le surhomme capable d'aller jusqu'au bout du possible. Cet homme, qui ose dire « *J'aimerais m'étaler (...) devant toi* »<sup>92</sup>, est l'homme qui a détruit tout savoir, et par-là tout repères ; il est l'homme qui s'est totalement perdu et a sombré dans l'angoisse. Cet affalement, cet effondrement empli de déchéance, Bataille le nomme « *glissement vertigineux* »<sup>93</sup> Mais ce glissement ne fige pas son élan dans l'angoisse de la perte ; il mène au contraire jusqu'à une liberté : la liberté de tout mettre à bas.

Dans le but d'atteindre l'extase, Bataille en arrive ainsi à l'alliance du plaisir et de la douleur, autrement dit à l'alliance des contraires :

*« La joie et la terreur nouèrent en moi le lien qui m'étrangle. Je m'étranglais et je râlais de volupté. Plus ces images me terrifiaient et plus je jouissais de les voir. »*<sup>94</sup>

Or, cette façon de faire coïncider l'horreur et le plaisir se nourrit du thème sadien. Toutefois, si Bataille exploite le sadisme<sup>95</sup>, et tout ce que ce terme implique de paradoxal entre la douleur et le plaisir engendré, entre le mal et l'extase qui en découle, ce n'est pas uniquement en vue d'une transgression, mais avant tout pour mettre en branle la quête de l'extase :

*« Je tremblais, et j'étais malheureux, mais je jouissais de m'ouvrir à tout le désordre du monde. (...) Je tirai la chasse d'eau et, déculotté, debout, me mis à rire comme un ange »*<sup>96</sup>

---

<sup>92</sup> Cf. Bataille Georges, *Œuvres complètes III, Le bleu du ciel*, Paris, Gallimard, 1979, page 386.

<sup>93</sup> Id., *Œuvres complètes IX, L'abbé C*, Paris, 1979, page 52.

<sup>94</sup> Id., *Ma mère*, Evreux, Pauvert, 1985, page 39.

<sup>95</sup> Sadisme : « *aberration épouvantable de la débauche : système monstrueux et antisocial qui révolte la nature* » (Cf. Boiste, *Dictionnaire universel*, 1834)

<sup>96</sup> Cf. Bataille Georges, *Ma mère*, Evreux, Pauvert, 1985, page 58.

Dans cet acharnement à se faire submerger par la douleur, nous décelons une envie tangible, celle de s'élancer, par le biais de l'angoisse la plus forte, dans l'extase. Ce faisant, et parce qu'il est littéralement fasciné par les détails obscènes et tout ce qui se rattache au thème de la prostitution, Bataille effleure le pornographique :

*« Quatre robustes bras le soulevèrent et, les cuisses ouvertes, le corps dressé et gueulant comme un porc qu'on égorge, il cracha son foutre sur les hosties du ciboire que Simone maintenait devant lui en le branlant. (...) Elle serra enfin si résolument qu'un frisson encore plus violent parcourut sa victime et qu'elle sentit le foutre jaillir à l'intérieur de son cul. Alors elle lâcha prise et s'abattit à la renverse dans une sorte d'orage de joie. »<sup>97</sup>*

Mais cette aspiration à la pornographie, encore une fois, nourrit l'érotisme, car plus l'homme se souille, plus il sombre dans l'angoisse, plus il est capable d'extase. Dans l'acte de chair, c'est en se souillant que l'homme peut franchir non seulement la limite de l'être, mais avant tout ses propres limites. Ainsi, plus il va dans l'orgie maculée, plus il va dans l'ordure, plus il peut sortir, ou du moins aller à l'extrême de lui-même. Bataille, à ce propos, insiste sur la nécessité pour l'homme de parvenir à cette luxure non pas par hasard, mais par choix volontaire : *« J'ai voulu être cette épave »<sup>98</sup>* ; Autrement dit, cette chute dans la débauche, qui correspond en fait à une chute dans le Mal, doit être guidée non pas par la contingence, mais par le rejet absolu des normes morales.

### **c- Le refus des normes morales : Le Mal**

Parce que l'expérience intérieure implique son propre dépassement en niant toute limitation – limitation de la morale et du savoir – elle exige la création d'une « hypermorale ». Cette dernière, pour ne pas se contenter d'une absence de morale ou d'une reconstruction d'une autre morale, devra demeurer affranchie de la société et de la morale en se fondant dans

---

<sup>97</sup> Cf. Bataille Georges., *Œuvres complètes I, Histoire de l'œil*, Mayenne, 1979, page 64.

<sup>98</sup> Id., *Œuvres complètes IX, L'abbé C*, Paris, Gallimard, 1979, page 223.

la transgression. Pour préciser ce qui catalyse une telle transgression, Bataille réutilise la confrontation entre activité sexuelle de reproduction et érotisme :

*« l'érotisme diffère de la sexualité de animaux en ce que la sexualité humaine est limitée par des interdits et que le domaine de l'érotisme est celui de la transgression de ces interdits. Le désir de l'érotisme est le désir qui triomphe de l'interdit. »<sup>99</sup>*

Cette transgression naît donc de l'érotisme. Par ailleurs, elle révèle une connexion avec l'extase parce qu'elle porte le sujet jusqu'au point où il défaille et se perd, jusqu'au point où, face à l'impossible, il parvient à ses extrémités. La transgression est, de cette façon, pareil à un incendie de la mer, pareil au désir de s'engloutir dans l'infini des possibles ; elle est un geste tant inutile que nécessaire. Si cette transgression s'avère inutile, c'est parce qu'en tant que posée dans une nuit vide où Dieu est absent, elle est démise du moindre sens. Toutefois, elle est rendue nécessaire par son fracas libre des valeurs imposées et par son immersion, tout aussi libre, dans le Mal.<sup>100</sup> Pour Bataille, en effet, le Mal constitue la seule valeur souveraine et donc, la jouissance, soit l'extase, ne peut qu'être engendrée dans le sens criminel de l'érotisme. Bataille propose l'abandon du monde et son dépassement. Il s'agit en effet d'aller au-delà en descendant dans les profondeurs. En ce sens, c'est bien dans ses recoins les plus répugnants, les plus maculés et les plus nauséabonds, que l'érotisme peut provoquer l'extase. Car c'est au plus bas, car c'est au plus profond dégoût de soi-même que ce soi devient dépassable :

*« Dans la profondeur de mon dégoût, je me sentis semblable à DIEU. (...) C'est que de tous, le vice était le plus désirable et le plus inaccessible des biens. (...) J'avais le sentiment de posséder le monde et je m'écriai : il n'est plus de limite à mon bonheur ! »<sup>101</sup>*

De cette manière<sup>102</sup>, Bataille remet en cause les distinctions entre bien et mal. Pour étayer cette remise en cause, il dégage le sacré du cadre de l'acception canonisée par la religion

---

<sup>99</sup> Cf. Bataille Georges, *Œuvres complètes X, L'Érotisme*, Mayenne, Gallimard, 1987, page 250.

<sup>100</sup> Voir Arnaud Alain, *Bataille*, « Transgression et expérience des limites », Paris, Point Seuil, 1975.

<sup>101</sup> Cf. Bataille Georges, *Ma mère*, Evreux, Pauvert, 1985, page 27 et 90.

<sup>102</sup> Voir Mayné Gilles, *Georges Bataille, l'érotisme et l'écriture*, Paris, Descartes et Cie, 2003.



chrétienne en remontant jusqu'à la racine étymologique du mot « sacré », soit au terme « sacer », terme qui signifie « aussi bien souillé que saint ». L'érotisme émerge de cette alliance entre souillure et sainteté. En son sein, le haut et le bas, le dégoût et la fascination se mêlent étroitement. Une fois cette alliance légitimée, Bataille, toujours dans son but de vivre l'extase, peut s'enfoncer dans l'érotisme le plus dérangeant. Tout d'abord, il prend grand soin d'inverser les valeurs en substituant, notamment, la prostitution à la religion – comme nous l'avons vu avec *Madame Edwarda* : « *Une maison close est ma véritable église, la seule assez inapaisante* »<sup>103</sup>. Ces paroles dévoilent un rejet complet de la religion et de la quête de toute quiétude. Bien au contraire, Bataille cherche avidement ce qui le heurte et le met en danger. Il voit Dieu dans les prostitués et dans les trous du sexe : « *Ton derrière est la bouche de Dieu.* »<sup>104</sup> Dans *Histoire de l'œil*, il s'amuse aussi à heurter nos normes sexuelles en faisant le récit d'une jeune fille qui est excitée par des œufs/yeux :

« *Tu vois l'œil ? (...) C'est un œuf (...) Je veux jouer avec cet œil (...) arrachez-le, tout de suite je veux ! (...) Je vis exactement le vagin velu de Simone, l'œil bleu pâle de Marcelle qui me regardait en pleurant des larmes d'urine.* »<sup>105</sup>

Si, dans cette description, il effleure le scatologique, il se risque beaucoup plus loin dans *L'anus solaire*, ou en plus de renforcer cette dernière, il transgresse toutes les normes en parlant de l'innommable, à savoir du désir de viol :

« *Je désire être égorgé en violant une fille à qui j'aurai pu dire : tu es la nuit. Le Soleil aime exclusivement la nuit et dirige vers la terre sa violence lumineuse, verge ignoble, mais il se trouve dans l'incapacité d'atteindre la nuit bien que les étendues terrestres nocturnes se dirigent continuellement vers l'immondice du rayon solaire.* »<sup>106</sup>

Dans *Ma Mère*, l'inceste rôde tout au long du récit, avant de se concrétiser dans les toutes dernières lignes : « *ma mère retira devant moi sa chemise et son pantalon. Elle se coucha*

---

<sup>103</sup> Cf. Bataille Georges, *Le coupable suivi de l'Alleluiah*, Mesnil sur l'Estrée, Gallimard, 2005, page 25.

<sup>104</sup> Ibid. page 246.

<sup>105</sup> Id., *Œuvres complètes I, Histoire de l'œil*, Mayenne, Gallimard, 1979, page 69.

<sup>106</sup> Id., *Œuvres complètes I, L'Anus solaire*, Mayenne, Gallimard, 1979, page 86.

nue <sup>107</sup>». Et Bataille va plus loin encore en entremêlant cet inceste à la nécrophilie. « *Je me suis branlé nu, devant le cadavre de ma mère.* » <sup>108</sup> Dans ces exemples, comme dans l'essentiel de son œuvre, Bataille refuse le refoulement des aspects malsains – voire déviants – de la sexualité. Puisque le plaisir se fonde dans l'excès sexuel, excès permettant le dépassement de soi et l'accession à la sphère du sacré, il faut passer par le *bas*, par ce qui outrepassé les normes du monde. Pour ce faire, il exploite le crime, le meurtre, les déviations sexuelles qu'il étale devant nous dans des récits violents. Bataille, en effet, nie la valeur du monde réel, c'est donc par sa négation, autrement dit la négation de ce qui est, du monde profane, qu'il se donne une chance d'accéder à ce qui n'est pas, au monde sacré, à l'impossible. De cette façon, la transgression de l'interdit constitue l'une des conditions de l'expérience érotique – ou intérieure. La grandeur de l'homme s'exprime ainsi dans l'érotisme le plus débauché, car c'est cette débauche qui permet la participation, la communication post solitude.

### **Chapitre 5 : Communique...**

Pour Bataille, l'homme est un être distinct des autres individus, l'homme est prisonnier de sa cage d'ego, il vit au quotidien dans une structure close, absolument close. Or, Bataille ne peut en rester à cette bulle isolée et hermétique. Pour lui, il s'avère bien plutôt nécessaire de ne pas accepter cet état de fait : au contraire, il s'agit de lutter pour s'ouvrir, pour couler hors de soi et communiquer. Autrement dit, la lutte contre l'isolement passe par la quête de la communication. Et, pour susciter cette communication, il s'agit de se mettre à nu, à découvert, de dévoiler ses fêlures cachées. Ce n'est en effet qu'en s'ouvrant à l'autre que l'on peut s'y unir et ainsi transcender son individualité pour communier, pour communiquer sans bornes. Cette communication, en outre, Bataille ne la croit possible que dans la convulsion érotique

---

<sup>107</sup> Cf. Bataille Georges, *Ma mère*, Evreux, Pauvert, 1985, page 205.

<sup>108</sup> Id., *Le petit*, Condé sur l'Escaut, Pauvert, 1995, page 37.

qui, en connectant deux êtres l'un à l'autre, les arrache à la discontinuité, brise leur structure fermée et dissout leur ego. Dans l'érotisme, ce qui est en jeu est toujours une dissolution des formes constituées : la cage de l'individu est éclatée et avec elle la notion même d'individu. Cet éclatement, c'est la déchirure de l'ego, la déchirure permettant à ce dernier de se perdre dans autre chose que lui-même, et donc de dépasser ses propres frontières. C'est à cet instant, lorsque la déchirure s'est métamorphosée en communication, que l'extase fulgure : « *L'expérience intérieure de l'homme est donnée dans l'instant où, brisant la chrysalide, il a conscience de se déchirer lui-même.* »<sup>109</sup> Parce que c'est l'expérience érotique qui conditionne la blessure ouvrant sur le dehors, elle conditionne donc la substitution de l'ouverture à la déchirure et de la communication à la nuit noire. Par la convulsion qu'elle crée, les êtres en question tombent – ou s'élèvent – à un « *état de communication qui révèle la quête d'une continuité possible de l'être au-delà du repli sur soi* »<sup>110</sup> En d'autres termes, il n'y aurait pas de communication extatique, soit de communion, sans l'apport de l'érotisme. Nous voyons alors bien que ce que cherche Bataille, dans l'extase, c'est la sortie hors de soi-même par l'union avec quelque chose – même si ce quelque chose, c'est le rien – qui nous déborde. Ce débordement, c'est la communication sans langage. Autrement dit, l'union où se dissolvent les frontières individuelles, où se dissout le « *principium individuationis* », mais l'union qui, dans la perte de soi, n'aboutit pas à la présence sans bornes<sup>111</sup>. Il s'agit ici de repérer qu'il existe deux formes de communication : celle qui relie deux êtres et celle qui relie un être avec l'au-delà des êtres, avec l'extrémité du possible. Toutefois, toutes deux sont des communications sans langage. Autrement dit, toutes deux impliquent la négation des mots, des normes, du savoir, et donc de l'être fermé du monde humain, et se réalisent dans la nudité, dans le rire et le silence, et dans la déchirure qui en résulte.

---

<sup>109</sup> Cf. Bataille Georges, *Œuvres complètes X, L'Érotisme*, Mayenne, Gallimard, 1987, page 42.

<sup>110</sup> Id., *Œuvres complètes II*, Mayenne, Gallimard, 1970, page 369.

<sup>111</sup> Voir Breton M., *Écrire le divin, Georges Bataille face aux mystiques*, Montréal, Université de Montréal, 2004.

## a- Dans la nudité

Comme nous l'avons affirmé, le point de départ du processus qui mène à l'extase consiste à tout remettre en cause. Tout, c'est à dire le savoir, les normes morales et le langage. Ce faisant et par la voie érotique, l'homme se décharge de son fardeau – comme le chameau de Zarathoustra, l'homme se déshabille ; il est dénudé par le non savoir. Une fois parvenu à une nudité totale, l'homme se retrouve dans la nuit, dans un vide noir et angoissant : « *Ta nudité, belle, offerte – silence et pressentiment d'un ciel sans fond – est pareille à l'horreur de la nuit, dont elle désigne l'infini : ce qui ne peut se définir – et qui, sur nos têtes, élève un miroir de la mort infinie.* »<sup>112</sup> L'homme, ici, s'enfonce dans la nuit jusqu'au point de non retour ; c'est la mort qui lui sourit dans le ciel où il se fond. A ce stade, nous pourrions supputer que cet homme-là n'a plus grand chose d'humain : « *Dans les bois j'aime être nue – nue comme une bête.* »<sup>113</sup> En effet, l'homme est retourné à un état originare, un état purement animal. Dans *L'exigence poétique de Georges Bataille*, Jacques Cels s'intéresse à cette animalité bataillienne. D'après ses dires, cette nudité animale conditionnerait, dans l'érotisme, la symbiose des corps amoureux, et par-là, toute expérience extatique. S'abandonner à la nudité luttant contre la fermeture de l'être reviendrait non seulement à sortir de l'isolement en franchissant les limites du moi, mais avant tout à se perdre en, avec et par l'autre. Pour Bataille, nous participons de la nudité d'une femme que nous enlaçons, ce qui signifie qu'au travers de la puissance charnelle, la nudité est renforcée, amplifiée, et par-dessus tout, que le sujet se perd *tout à fait* – par le verbe « participer de » qui indique un investissement total, à différencier de « participer à » qui indique un investissement partiel – dans la nudité de cette femme. Par extension, il ne fait d'ailleurs pas que se perdre en elle – et échoue en partie à se perdre en elle, mais frôle la pénétration d'*autre chose*. La nudité est alors vécue sur le mode

---

<sup>112</sup> Cf. Bataille Georges, *Le coupable suivi de l'Alleluiah*, Mesnil sur l'Estrée, Gallimard, 2005, page 237.

<sup>113</sup> Id., *Charlotte d'Ingerville*, Clamecy, Lignes Léo Scheer, 2006, page 25.

de la dispersion (angoissante) et de la fusion (proche de l'extase) : dans l'angoisse apparaît la nudité qui extasie. Toutefois, cet *autre* demeure insaisissable est inhabitable car essentiellement béance. En cela, la nudité, parce qu'elle happe l'autre en soi, ou vice versa, est une forme d'échange érotique, et donc conditionne l'ouverture communicante.

De la même façon, cette perte dans la nudité suscite l'effroi et l'angoisse. Cette perte, parce qu'elle ouvre sur la perspective de la mort, engendre l'angoisse, mais cette perspective est requise pour que le sujet puisse se perdre dans l'extase. En d'autres termes, l'homme bataillien refuse les données de son monde (essentiellement humain) pour se risquer dans la nudité, nudité qui ouvre le champ des possibles. Mais pour que cette nudité puisse se métamorphoser en communication, elle exige le surgissement du rire, rire qui permet de retourner cette nudité en ouverture, en communication absolument *béante*.

#### **b- Dans le rire et le silence**

Bataille l'affirme avec vigueur : la communication est facilitée, accélérée, et même permise par le rire : « *Eponine riait, elle cachait ce rire dans ses mains ; mais elle était nue, et cette nudité riait. (...) Je ris, et je suis ouverte* »<sup>114</sup>. Ici, il s'agit de dénoter le rapport entre le rire, la nudité et l'ouverture communicante. C'est parce que tout savoir, c'est parce que toute norme a été bannie qu'Eponine se retrouve nue : l'angoisse devient alors des plus intenses. Mais, au lieu d'en rester à cette aporie de la nudité angoissée, le rire naît de l'angoisse, et crée, dans le même sillon, une ouverture – fêlure, déchirure, orifice. Le rire révèle notre insuffisance et notre dénuement : « *Dans le rire, l'extase est déliée, immanente. Le rire de l'extase ne rit pas, mais il m'ouvre infiniment.* »<sup>115</sup> Cette ouverture, tout en faisant naître la communication, est une issue vers *autre chose* (que la solitude angoissée). Or, cet autre chose, c'est quelque chose du ciel, soit un bout d'extase : « *Le rire est la plongée vertigineuse dans*

---

<sup>114</sup> Cf. Bataille Georges, *Œuvres complètes IX, L'abbé C*, Paris, 1979, page 155.

<sup>115</sup> Id., *Le coupable suivi de l'Alleluiah*, Mesnil sur l'Estrée, Gallimard, 2005, page 65.

*l'immensité du ciel dans lequel celui qui sombre ne peut plus savoir ; il est l'accueil de l'autre, l'accord avec cette pure dépense que l'on ne peut pas dire. »*<sup>116</sup> En d'autres termes, le rire constitue l'unique moyen de soutenir l'angoisse de la nudité et d'y faire face de manière à pouvoir se propulser hors de l'abîme. Dans ce contexte, le rire crée un mouvement rebondissant qui permet de surmonter la nuit : il est l'aspiration, puisque non accession, à l'absolu : « *Le rire est plus divin, et même il est plus insaisissable que les larmes.* »<sup>117</sup> Bataille émet ici une différence notable : alors que les larmes ne font qu'exprimer la tristesse ou la joie, et par-là, un début d'angoisse ou un ancrage profond dans les normes du monde sociétal, ce qui n'a rien en partage avec la quête de l'extase ; le rire est, au cœur de l'angoisse, l'ultime soubresaut, l'unique sursaut pouvant faire repartir l'élan communicant. Les larmes disent quelque chose, et donc restent prisonnières du langage, tandis que le rire le transcende en visant le bout du possible, l'extase et l'hors de tout. Si l'angoisse donne d'abord naissance à des larmes, ces larmes se mettent ensuite, dans le cas de l'extase bataillienne, à rire. Ainsi, elles se métamorphosent du tout au tout, créant le bouleversement requis à une envolée post chute.

A ce niveau d'analyse, il convient de récapituler, très brièvement, le processus de l'extase. L'on passe du drame, à savoir le rejet de l'énoncé par le dénuement, le déshabillage, au rire, et du rire à la fusion (par le biais de la communication). A ce stade, c'est à dire au bout du possible, c'est le silence qui brille de mille feux, c'est le silence qui envahit tout : « *La communication profonde veut le silence* »<sup>118</sup>. La communication tente de rattacher au moi le monde qui est silencieux et c'est en cela qu'elle nécessite le silence. Car l'expérience intérieure réclame la *totalité* du silence, la *totalité* silencieuse qui revendique son ignorance

---

<sup>116</sup> Cf. Varin François, *Nietzsche et Bataille, La parodie à l'infini*, Vendôme, Presses Universitaires de France, 1994, page 131.

<sup>117</sup> Cf. Bataille Georges, *Ma mère*, Evreux, Pauvert, 1985, page 59.

<sup>118</sup> Id., *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1954, page 109.

contre les mots qui croient savoir. Le langage est à rejeter, à évacuer du champ de vision de l'extase : « *J'abhorre les phrases (...) je ne suis que silence, l'univers est silence.* »<sup>119</sup>

En ce sens, le rire comme le silence – le premier débouchant sur l'autre – participent activement et incessamment de la lutte contre les normes et repères qui forment la cage sociétale de l'homme. Or, l'expérience érotique, parce qu'elle constitue le paradigme du silence, est de première importance dans cette lutte qui, tout en bataillant contre les mots, contemple l'extase à l'horizon : « *Les amants communient même au plus profond d'un silence où chaque mouvement chargé d'une passion brûlante a le pouvoir de donner l'extase.* »<sup>120</sup> A cette affirmation, l'on pourra tenter d'objecter : mais la plupart des étreintes sexuelles ne sont pas silencieuses, et même *plutôt* bruyantes ! Certes, nous devons l'accorder. Néanmoins, le râle n'est pas dit, mais soufflé ; pas plus que le cri, qui est poussé ; l'extase ne vise pas le silence au sens d'absence de bruit, mais au sens d'absence de paroles, de mots, de pensées construites et raisonnées. Dans l'extase, je ne dis rien, je ne forme plus de mots, mais je peux néanmoins former des sons. Car le monde, car le Tout, s'il ne parle pas, demeure sonore.

### **c- Dans la déchirure/blessure/fêlure**

Lorsque le rire s'achève, ou s'affaiblit, demeure la déchirure qu'il a créée : « *Tu me déchires et je crois que je te déchire jusqu'au fond.* »<sup>121</sup> Or, comme nous l'avons suggéré plus haut, c'est cette déchirure qui, par son ouverture, donne naissance à la communication :

« *Par ce qu'on peut nommer inachèvement, animale nudité, blessures, les divers êtres séparés communiquent, prenant vie en se perdant dans la communication de l'un à l'autre.* »

En d'autres termes, la communication demande la coïncidence de deux déchirures : déchirure en moi-même et en autrui, et ce sont ces déchirures qui fondent l'élan communiquant. Dans son ouvrage *Bataille*, Alain Arnaud s'interroge sur cette notion de déchirure. L'érotisme, pour

---

<sup>119</sup> Cf. Bataille Georges, *Le coupable suivi de l'Alleluiah*, Mesnil sur l'Estrée, Gallimard, 2005.

<sup>120</sup> Id., *Œuvres complètes I, L'apprenti sorcier*, Mayenne, Gallimard, 1979, page 531.

<sup>121</sup> Id., *Ma mère*, Evreux, Pauvert, 1985, page 189.

lui, est une pratique de la fêlure, fêlure déclenchée par le rire et qui suscite la jouissance capable de porter le sujet à son incandescence. Parce que l'érotisme déchire au plus profond, il pousse le sujet hors de l'espace limité de son bouge individuel et le fait *presque* retrouver la souveraineté du continuum. La déchirure, de ce point de vue, serait le lien entre tous, une force inhérente à chacun qui permettrait à tous d'être unis dans la même ronde : « *Les êtres humains ne sont jamais unis entre eux que par des déchirures ou des blessures* »<sup>122</sup> Ainsi, l'être n'est pas individuel, mais communiel. Plus simplement, il s'agit de considérer que tout ce qui s'ouvre du corps y parvient par sa blessure. Si l'homme est blessé, c'est parce qu'il est altéré par l'autre et parce que le rire, pour sortir de l'angoisse figée, a *crystallisé* cette altération.

Cette blessure, en outre, témoigne de son envie, avide, de communication, et cette envie va le pousser au-delà de toutes limites individuelles. Car communiquer à partir de sa blessure, c'est aussi se perdre dans tout ce qui n'est pas soi. En somme, l'homme blessé par et dans l'érotisme se voit parcourir l'infini des possibles. Ainsi, et parce que Bataille est athée, l'extase ne naît pas de l'amour, mais d'un déchirement créé dans l'étreinte érotique :

*« L'extase n'est pas amour : l'amour est possession à laquelle est nécessaire l'objet, à la fois possesseur du sujet et possédé par lui. Il n'y a plus sujet = objet, mais « brèche béante » entre l'un et l'autre, et dans la brèche, le sujet, l'objet sont dissous, il y a passage, communication, mais non l'un de l'autre : l'un et l'autre ont perdu l'existence distincte. (...) Je suis ouvert, brèche béante, à l'inintelligible ciel et tout en moi se précipite (...) rupture de tout possible »*<sup>123</sup>

S'ouvrir par la fêlure, c'est s'ouvrir sur le non soi, soit dissoudre son soi dans la communication et l'envolée vers l'impossible. Cette envolée est un arrachement, et donc déchirure, une déchirure qui constitue le point d'ouverture vers l'extase.

A l'issue de cette réflexion sur la communication, il devient capital, afin d'intégrer les différentes étapes du processus guidant jusqu'à l'extase, de réunir et de synthétiser tous les

---

<sup>122</sup> Cf. Bataille Georges, *Œuvres Complètes II*, Mayenne, Gallimard, page 370.

<sup>123</sup> Id., *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1954, page 74.



notions clefs vues depuis le commencement. Tout d'abord, l'homme bataillien se détache de ses carcans individuel et sociétal en se déchargeant de son fardeau culturel. Il se plonge dans le non savoir en s'immergeant dans l'érotisme le plus excessif. Et ce faisant, se dénude et chute dans la nuit la plus noire. Dans cette totale obscurité ne demeurent que sa nudité et l'angoisse, soit un vide solitaire. Une fois tombé au fin fond de ce *rien*, l'homme rebondit en riant. Son rire crée alors une béance qui devient ouverture, et cette ouverture mute en communication illimitée. L'homme, dès lors, se propulse au bout du possible et atteint l'extase. Dans cet état extrême, il peut voir l'impossible – le Tout – qui pointe à l'horizon. En somme, ce que révèle la communication, c'est bel et bien une transcendance : transcendance dans la démesure, dans la dépense improductive et dans la consommation sacrificielle, mais une transcendance qui, par ce qu'elle métamorphose l'intériorité et notre perception du monde, passe par l'immanence.

## **Chapitre 6 : Par la transcendance.**

### **a- L'excès, la démesure scatologique**

Pour bien saisir l'extase bataillienne, il s'agit de comprendre qu'elle n'est réalisable que dans l'excès. Car l'extrême est accessible par excès, et non par défaut. Mais, avant toute analyse, tâchons de définir l'excès : qu'est-ce que ce concept implique et en quoi réside-t-il ? Dans le *Littré*, l'excès délivre trois acceptions distinctes : la première consiste en une différence en plus de deux quantités inégales ; la seconde correspond à ce qui dépasse une limite ordinaire, une mesure moyenne ; la troisième, enfin, décrit l'excès comme une violation ou un outrage. Pour tenter de synthétiser ces trois acceptions, nous pourrions affirmer que l'excès est une violence outrepassant les limites du « *raisonnable* ». Dès lors, l'excès assigne la limite là où le pensable n'est plus pensable mais excédé, là où le jugement se dérobe et où le sujet s'évanouit sous le coup d'une blessure qui le fait crier de désir, et, dans le même

temps, le rend silencieux – puisque le langage est devenu impossible, car transcendé. En ce sens, l'excès constitue l'épuisement au-delà de tout épuisement : il est le point limite où la limite se défait. En d'autres termes, il est l'éclatement des limites, et, de surcroît, l'éclatement *violent* des limites. Par la violence qu'il produit, manifeste et crache à profusion, l'excès coïncide alors au « glissement vertigineux », à la « torsion » de l'humain « tendu vers l'impossible ». Parce qu'il déborde cette violence, et parce que ce débordement éradique tout savoir, l'excès devient synonyme de dépossession, de dénuement. Par ailleurs, vivre l'excès, c'est vivre – ou plutôt s'approcher, effleurer – la surabondance du Tout jamais saisissable, et même jamais maîtrisable, car le trop plein déborde toujours. Et comme l'excès, c'est vouloir l'impossible, vivre l'excès, c'est plus que vivre, c'est disparaître, c'est s'anéantir, c'est vouloir et accepter sa perte en tant qu'individu. Vouloir l'excès, en d'autres termes, c'est aspirer aux *bacchanales*. Quand l'excès est atteint – dans l'hypothèse où il pourrait l'être, ce qui est peu, voire *extrêmement* peu sûr – rien ne peut plus se dire, rien ne peut plus se penser. Seul retentit le rire, le rire souverain (qui ne dit rien, mais exprime l'impossible) :

*« La jouissance du rire qui nous fait accéder à l'expérience extatique de l'impossible ne procède plus d'un défaut ou d'une épargne mais d'un excès ; le rire n'élude pas, il manifeste ouvertement ce qui toujours est refoulé : la mort. Loin d'assurer l'invulnérabilité du moi, la jouissance du rire explose dans le vide créé par l'anéantissement du principe d'identité et par la désagrégation du sujet. »*<sup>124</sup>

Par le rire, l'on se perd, soi et son identité, dans la nuit noire et opaque. Mais le rire est l'expression ultime, c'est par lui que nous prenons conscience du vide, et donc de l'angoisse. En définitive, pour vivre dans l'excès, il faut véritablement porter la perte jusqu'au point où elle anéantit tout sens. Et pour ce faire, il s'agit de se refuser à la limitation d'un sujet particulier. Ce refus ouvre l'infini des possibles, et avec lui advient le rire souverain de la nuit (nuit car dans l'absence *absolue* de sens). Autrement dit, Bataille oppose aux exigences de la

---

<sup>124</sup> Cf. Sasso Robert, *Georges Bataille, le système du non savoir*, Alençon, Éditions de minuit, 1978, page 128-129.

conservation du *moi*, soit de la cage individuelle, le déluge de l'excès qui catapulte l'existence au bout de ses possibilités<sup>125</sup>, et par-là, au seuil de l'impossible.

En outre, cet excès, parce qu'il sort de *moi* (avant de renier ce *moi*) est à relier avec le fait de sortir hors de soi. Et, comme cette *sortie* procure, si ce n'est l'extase, du moins une forme de jouissance, l'excès est à relier à la scatologie. En effet, parce que la scatologie désigne tout ce qui se rapporte à l'excrémentiel, et donc à ce qui sort du corps de l'homme, et parce que Bataille, dans sa quête de l'extase érotique, se fixe, non pas dans l'âme – et *surtout pas* dans l'âme – mais dans le corporel ; l'excès dont il parle arbore une forme scatologique. L'importance du rire, par exemple, révèle chez Bataille une scatologie de l'intellect. En outre, et de façon plus pertinente, Bataille a conceptualisé l'hétérologie, à savoir la science du tout autre, de l'incommensurable qui échappe à toute commune mesure possible. Or, avant de conceptualiser cette science, Bataille a longuement hésité avec deux autres termes pour désigner sa pensée : l'agiologie – ce qui est saint et souillé – et la scatologie – la science de l'ordure. Considérant que Bataille a ainsi failli faire de la scatologie sa science, nous pouvons en déduire que pour lui, l'immonde, le déchet appartiennent à l'être. De ce fait, et par cette valorisation de l'excrément, Bataille confirme à la fois son rejet des normes morales et sa volonté de tout évacuer pour se dénuder. En ce sens, l'excès auquel il s'attache ne se cantonne pas à aller au-delà, mais à déborder, à jaillir en *surabondance*. Littéralement, l'excès propre à la transcendance érotique ne devient bataillienne que dans sa défécation. Il s'agit, pour ne plus être individu, de véritablement *se vomir* dans le corporel ou le charnel. En somme, se perdre dans la nuit noire, c'est se dénuder en se *décorporalisant* pour ne plus *rien* être, même pas un corps. Or, pour ne plus être corps, celui-ci doit *s'excrémenter* soi-même, ou s'auto-déféquer. Le corps doit s'auto-supprimer, le corps doit se sortir de lui-même. Car vivre dans l'excès,

---

<sup>125</sup> Voir Franco Lina, *Georges Bataille, le corps fictionnel*, Paris, L'Harmattan, 2004.

c'est se perdre tout entier, et se perdre tout entier, c'est se faire excrément. Mais qu'est-ce que se faire excrément ? Il y a ici l'idée d'une consommation obscène et totale :

« Chez Bataille, la souveraineté c'est la vie sans délai, la dépense à fonds perdus qui consiste à vivre l'instant présent comme une fête, dans l'oubli de tout projet, en donnant tout dans une consommation démesurée. »<sup>126</sup>

Autrement dit, Bataille voit l'homme souverain comme celui qui se dépense sans but, de façon improductive et inutile.

### **b- La dépense improductive**

D'une part, chercher l'extase, c'est vivre dans l'excès. Mais vivre l'excès, d'autre part – et parce que ce dernier *exige* le scatologique – c'est se dépenser. Et se dépenser non pas de façon utile, mais en pure perte. Car l'érotisme exige de la dépense d'énergie qu'elle soit improductive, qu'elle soit dépensée au seul nom de la dépense. En effet, toute dépense d'énergie accomplie dans la débauche constitue une consommation qui ne sert à *rien* ; l'énergie ainsi consommée ne l'est en vue de rien, et s'avère, en outre et de ce fait, irrécupérable<sup>127</sup>. Plus précisément, la dépense constitue l'alliance de la perte et du dénuement, elle symbolise le combat de la consommation contre la consommation, le combat contre l'enrichissement, soit la valeur dominante du monde humain. D'ailleurs, c'est l'ennemi de Bataille que la dépense prend pour cible. Cet ennemi, c'est la bourgeoisie, à savoir tout individu dont l'esprit est tourné et même focalisé de façon *obsessionnelle* sur l'utile, le calcul et le souci d'acquisition, de croissance et d'accumulation de richesses<sup>128</sup>. Contre le bourgeois qui n'aspire qu'à l'amoncellement, qu'au gonflement de son *tas*, tas par ailleurs des plus insignifiants, Bataille oppose la désinvolture du désintéret et la perte absolument vide. A la suprématie du profit *capitaliste*, l'inanité rétorque : Non, tu ne délivres pas plus de sens que moi, et moi, de plus, je

---

<sup>126</sup> Cf. Sasso Robert, *Georges Bataille, le système du non savoir*, Alençon, éditions de minuit, 1978, page 166.

<sup>127</sup> Voir France Lina, *Georges bataille et le corps fictionnel*, Paris, L'Harmattan, 2004.

<sup>128</sup> Voir Louvrier Pascal, *Bataille, la fascination du mal*, Paris, Éditions du Rocher, 2008.

suis gratuite ! En ce sens, la dépense, tout autant gratuite qu'insensée, *bataille* contre la logique de l'utile, et en cela, contre l'une des normes fondamentales des limites intra humaines. Car la souveraineté exige l'abandon de toute utilité, et avec elle, de tout but : « *L'extase, c'est la vie vide et sans but, la vie rendue à la liberté d'un monde qui, à chaque instant, se suffit à lui-même.* »<sup>129</sup> Dans l'expérience érotique – et de fait, extatique – il faut éviter d'avoir un but et s'y tenir. Car avoir un but revient à regarder le futur sans jamais vivre l'instant, car avoir un but revient à être limité par la mort. Mais tant que l'on vit dans l'instant présent, il n'y a lieu que de voir les choses de la façon la plus favorable du monde puisque l'on n'a plus la moindre préoccupation concernant l'avenir.

Parce qu'elle cherche à abolir toute limite, la dépense improductive favorise ainsi notre quête de liberté. Au-delà de la remise en cause des fondations de l'univers humain, elle instaure le mouvement et l'attitude souverains de l'hypermorale. Pour expliciter cette dépense, Bataille s'appuie sur le surplus d'énergie que nous recueillons du soleil ; c'est ce que Bataille désigne sous le principe d'économie générale. Puisque le rayonnement du soleil donne de l'énergie sans jamais en recevoir en retour, il en résulte un excédent d'énergie. Or, c'est cet excédent d'énergie qui donne la possibilité à l'homme de se dépenser en pure perte. En effet, selon Bataille, la croissance s'avère limitée par les possibilités du milieu et de ce fait, laisse une grande place au gaspillage et à la dilapidation. Se dépenser consiste alors en un accord ou union avec l'octroiement de l'énergie solaire, soit une puissance venue d'ailleurs et qui nous déborde *tout à fait*. Le principe de l'économie générale, dans un tel contexte, a lien avec la souveraineté. Car le surplus d'énergie du soleil donne la possibilité à l'homme d'être souverain dans sa consommation :

*« L'économie générale de Bataille est une science totale qui envisage toute la société humaine et son économie comme résultant des impulsions religieuses. Il y est question du désir de sortir de ce*

---

<sup>129</sup> Cf. Varin François, *Nietzsche et Bataille, La parodie à l'infini*, Vendôme, Presses Universitaires de France, 1994, page 192.

*monde des choses qu'éprouve l'homme ; il exprime ce désir par la perte qui est la dépense improductive de l'énergie sur le globe terrestres.»*<sup>130</sup>

L'économie générale constitue ainsi une économie religieuse qui prône le sacré contre le monde du travail, la contemplation contre l'action, la dépense inutile contre la conservation. Pour illustrer la dépense improductive, Bataille parle de l'âme littéraire. Toute création artistique, à ses yeux, répond à la logique de la perte en pure perte, ce qui lui confère un rôle capital dans le cadre de l'extase érotique. C'est ce que Bataille explicite dans une lettre à René Char :

*« L'esprit de la littérature est toujours, que l'écrivain le veuille ou non, du côté du gaspillage, de l'absence de but défini, de la passion qui ronge sans autre fin qu'elle-même, sans autre fin que de ronger. »*<sup>131</sup>

Autrement dit, la littérature, conformément à l'homme bataillien, s'est lancée dans la quête éperdue de l'impossible. Dans *La littérature et le mal*, Bataille dresse le portrait des littérateurs qui représentent véritablement ce désir d'extase. Car pour lui, certains littérateurs ont voulu l'impossible jusqu'au bout, et par cette volonté, sont arrivés au bout du possible. Baudelaire, notamment, fait partie de ces hommes *quasiment* souverains, et donc *presque* surhumains. Dans le but de distinguer ce type d'hommes (dont l'existence est rarissime) du bourgeois, Bataille élabore un tableau répertoriant les oppositions les plus notables :

---

<sup>130</sup> Cf. Hawley Daniel, *L'œuvre insolite de Georges Bataille (une hiérophanie moderne)*, Genève, Éditions Slatkine, 1976, page 267.

<sup>131</sup> Cf. Bataille Georges, *Œuvres Complètes XII*, Mayenne, 1988, page 25.

<b>LE BOURGEOIS</b>	<b>L'HOMME SOUVERAIN</b>
<b>Travail</b>	<b>Plaisir</b>
<b>Fortifie</b>	<b>Use</b>
<b>Dieu</b>	<b>Satan</b>
<b>Désir de monter en grade</b>	<b>Joie de descendre</b>
<b>Spiritualité</b>	<b>Animalité</b>
<b>Accroissement</b>	<b>Dépense improductive de nos ressources</b>
<b>Souci du lendemain</b>	<b>Souci de l'instant présent</b>
<b>Utile et satisfait</b>	<b>Inutile et insatisfait</b>

Au vu de cette différenciation (radicale), nous pouvons soutenir cet adage : l'extase érotique n'est accessible que contre le monde humain dans son entier, c'est-à-dire de ses fondations à ses horizons, de ses normes à ses valeurs les plus vénérées.

### **c- La consommation sacrificielle**

Pour se hisser à l'extrémité de la transgression, Bataille revendique l'excès et la dépense improductive. Mais ce faisant, et en vertu du caractère transcendant de l'extase érotique, il implique tout autant le sacrifice : car dans cette consommation au-delà de toute limite, la possibilité de la mort se profile, et par cette possibilité, l'idée du dévouement – *démesuré* – aux exigences de l'extase. Or, s'il n'y a plus de limites définies, tout peut arriver : «

- *Ce que je veux ? me dit ma mère, c'est, dussé-je en mourir, de céder à tous mes désirs.*
- *Maman, les plus fous ? – Oui, mon fils, les plus fous. »*<sup>132</sup>

A ce haut point de démesure, c'est la suppression qui advient. En effet, si nous prenons l'exemple de partenaires allant jusqu'au bout du possible, nous pouvons le déclamer : ces individus perdent non seulement leur individualité dans leur fusion érotique, mais, plus conséquemment, s'annulent véritablement dans l'éclatement *illimité* de toutes limites<sup>133</sup>. Et d'ailleurs, dans l'érotisme, nous trouvons un désir brûlant de sacrifice. Parce qu'elle veut déchirer jusqu'au fond et parce que sa transgression de l'interdit va jusqu'au conditionnement de la libération extatique, l'expérience érotique se consume pour l'impossible<sup>134</sup>. Dans la déchirure, il se dévoile une blessure inguérissable, blessure où se mêlent joie et supplice. Car dans l'extase, l'excès catalyse la volupté dans la démesure, et la dépense improductive la consommation de soi, et par-là, sa perte, son sacrifice<sup>135</sup>. Ce sacrifice est même devenu nécessaire en ce qu'il constitue l'extrême limite, soit le bout du possible, et donc, le surhumain bataillien. Arrivés à cette dernière extrémité et pour éclaircir cette aspiration au sacrifice, il s'avère pertinent d'invoquer Nietzsche :

*« La mesure nous est étrangère, avouons-le, ce qui nous excite, c'est l'attrait de l'infini, de la démesure. Tel le cavalier sur un cheval écumant, nous lâchons les rênes devant l'infini et nous ne savourons la félicité suprême que dans le moment où nous sommes le plus en péril. »*<sup>136</sup>

Dans le refus d'une vie qui abdique, je prends le risque de me sacrifier. Or, comme ce refus exige l'excès et la dépense qui, tous deux, épuisent le corps jusqu'à le *vider* ; et parce que le *moi* ne peut être libéré de sa prison interne que hors de soi, cette libération révèle la nécessité du sacrifice. : *« On n'a jamais été que trop loin : on ne peut jamais qu'aller trop loin. »*<sup>137</sup>

Dès lors, il nous faut le certifier : il y a du sacrificiel dans l'effusion érotique.

<sup>132</sup> Cf. Bataille Georges, *Ma mère*, Evreux, Pauvert, 1985, page 75.

<sup>133</sup> Voir Cels Jacques, *L'exigence poétique de Georges Bataille*, Bruxelles, Éditions Universitaires, 1989.

<sup>134</sup> Voir Audoin Philippe, *Georges Bataille*, Paris, Cognac, 1987.

<sup>135</sup> Voir Arnaud Alain, *Bataille*, Paris, Point Seuil, 1995.

<sup>136</sup> Voir Nietzsche, *Par delà bien et mal*, Paris, Gallimard, 1987.

<sup>137</sup> Cf. Bataille Georges, *Sainte*, Clamecy, Lignes Léo Scheer, 2006, page 57.



Yukio Mishima, l'un des écrivains japonais les plus controversés du XX<sup>ème</sup> siècle, a réalisé ce sacrifice. En 1970, soit quelques années après la mort de Georges Bataille, il se donne la mort par « hara-kiri »<sup>138</sup>. Dans notre monde contemporain, ce type de mort subsiste encore comme une manière exceptionnelle de se laver d'un échec. Au vu de cette signification, nous pourrions supputer que si Mishima s'est sacrifié, c'est soit parce qu'il a échoué à embrasser l'impossible, soit parce qu'il en est arrivé à la conclusion que la mort était la seule voie aboutissant à l'impossible. Par ailleurs, Mishima n'a cessé de revendiquer ses affinités avec la pensée de Bataille, et plus particulièrement en ce qui concerne sa fascination pour l'éros et la mort : « *Bataille est le penseur européen qui me paraît le plus proche* », déclare-t-il d'ailleurs, juste avant sa mort<sup>139</sup>.

Toutefois, il s'agit d'être précis : nous ne parlons pas ici de kamikazes, mais de ceux qui osent mettre leur vie en jeu. En effet, comme le dit Robert Sasso dans *Georges Bataille, le système du non savoir*, le système du non savoir est gouverné par une ontologie du jeu. Bataille confirme cette idée dans une émission télévisée en 1958<sup>140</sup> :

« *Il me semble qu'il est très important d'apercevoir le caractère enfantin de l'érotisme dans son ensemble. Est érotique quelqu'un qui se laisse fasciner comme un enfant par un jeu, et, par un jeu défendu.* »

A cet égard, l'expérience érotique amènerait au jeu, à l'enfance, à la transgression des règles. L'homme érotique serait dès lors celui qui joue et qui, dans ce jeu, trouve la force de surmonter ce que le jeu entraîne d'horreur – par les interdits qu'il viole. De cette façon, la vie est un jeu. Vivre selon Bataille consiste à vivre follement et dangereusement, c'est-à-dire à jeter les dés, à se miser incessamment. Dans ce contexte du jeu, la chance est de premier ordre : étant le contraire d'une réponse au désir de savoir, elle est bien plutôt l'objet de

---

<sup>138</sup> Le « hara-kiri », ou « seppuku », est un suicide rituel d'origine japonaise qui consiste à ouvrir l'abdomen dans sa largeur et sous le nombril avec un sabre japonais, le « tanto », qui libère l'âme.

<sup>139</sup> Voir Louette Jean-François et Rouffiat Françoise, *Sexe et textes autour de Georges Bataille*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2007.

<sup>140</sup> Pour visionner cette émission : <http://www.youtube.com/watch?v=-WiwNekNJGA>

l'extase, à savoir l'absence de réponse du dehors. En d'autres termes, la chance, c'est la nuit qui distingue l'érotisme de la mystique.

***En guise de seconde transition :***

Ainsi, l'extase, parce qu'elle est conditionnée par l'immersion dans l'érotisme, ne fait pas qu'entretenir une connexion avec le champ de ce dernier, mais en est constituée. L'expérience intérieure ne se contente pas d'être catalysée par l'érotisme ; elle est elle-même érotique, et donc, toute expérience intérieure devient nécessairement expérience érotique. Car plonger dans l'érotisme, comme nous l'avons vu, revient à plonger dans la nuit noire. Dans la nuit noire, mais également dans l'incertitude de la chance. Ce plongeon, en outre, tient à rompre avec le monde profane de l'humain : « *L'érotisme tel [que Bataille] l'envisage exprime le désir qu'a tout homme de dépasser les limites réelles de la condition humaine.* »<sup>141</sup> Or, parce que cette expérience aspire à violer tout ce qui sévit dans le monde intrahumain, et de ce fait, à briser toute limite, il convient de nous interroger sur les limites de cette transcendance des limites.

---

<sup>141</sup> Cf. Hawley Daniel, *L'œuvre insolite de Georges Bataille (une hiérophanie moderne)*, Genève, Slatkine, 1976, page 294.

### **Partie III : L'extase bataillienne, l'expérience de ses limites ?**

Si, comme nous l'avons suggéré à de multiples reprises, l'extase bataillienne désire l'impossible, elle échoue à le pénétrer. Bien plutôt, elle se réduit à l'extrême limite du possible et par-là, s'avère limitée. Car la souveraineté de l'homme consistant pour Bataille en une perte inutile et insensée, en une dépense improductive qui nous consume, nous illumine et nous perd ; nous distinguons mal l'aboutissement d'un tel embrasement...Où se situe, dans cet éclatement, l'extase *véritable* ? Pouvons-nous alors définir l'extase bataillienne comme une expérience érotique faisant l'expérience de ses limites ?

#### **Chapitre 7 : Le désir de l'impossible ...**

L'extase bataillienne révèle un paradoxe : elle tend vers le Tout sans jamais l'atteindre. Mais, ce faisant, elle va au plus loin du possible. De ce fait, si l'aspiration à l'impossible s'avère nécessaire à la réalisation de cette extase, cette dernière échoue, irrémédiablement, à atteindre la souveraineté de l'absolu. Définitivement, les étoiles du Tout gravitent au-delà.

##### **a- Une nécessité**

Pour Bataille, le désir de l'impossible devient nécessaire dans un monde où prime le nihilisme, soit le non sens d'une existence *déchue*. Pour combler ce non sens, et surtout l'absurdité d'une existence dénuée de raisons d'être, le désir d'être le Tout fait office de porte de sortie : il constitue le narcotique qui rend la vie supportable<sup>142</sup> ; il constitue le narcotique qui donne, même si illusoirement, des horizons. Pour continuer à vivre, il s'agit ainsi d'avoir, par une construction fictive, l'impossible sous les yeux, et de le fixer comme le feu du soleil, comme le lieu où se jeter, *éperdument*<sup>143</sup> :

---

<sup>142</sup> Voir Bataille Georges, *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1954, page 10.

<sup>143</sup> Voir Louvrier Pascal, *Bataille, la fascination du mal*, Paris, Éditions du Rocher, 2008.

« Il est parfois nécessaire d'aller dans le sens de ce qui donne de l'angoisse aussi loin qu'on peut aller (tel est le fondement de la tragédie). Ainsi nous atteignons l'au-delà du possible, ou du moins sa limite ; ainsi nous nous ouvrons ces royaumes de l'impossible, où les choses sont plus belles, plus grandes et poignantes. (...) Le désir de l'impossible (...) est généralement humain (même il définit la nature humaine). »<sup>144</sup>

Il s'agit d'ailleurs, pour Bataille, de l'exigence élémentaire des être finis. L'homme se doit, au nom de son humanité, de viser l'extrême intensité. Or, la fusion avec le Tout offre a priori la plus grande intensité concevable, et sans doute si incommensurable, que non concevable. Dans la même optique, Bataille révèle, dans son article « Le labyrinthe »<sup>145</sup>, que si les hommes agissent pour être, ce n'est pas en vue d'une conservation, mais en vue de devenir le Tout. Mais Bataille l'écrit sans détour : le désir d'être le Tout demeure impossible à satisfaire, cette satisfaction demeurant hors d'atteinte. De ce fait, cette aspiration au Tout fonde un combat tragique, tragique parce que perdu d'avance.

Pour préciser cette impossibilité, le philosophe revient à la description de ce désir comme une illusion, et de cette illusion comme le narcotique du drogué. Or, Bataille refuse d'en rester à cette illusion ; Bataille refuse de croire au mysticisme pour parvenir à supporter le monde ; Bataille recrache, après l'avoir avalé, le narcotique qui fait croire en la possibilité pour l'homme d'être le Tout : bien au contraire, Bataille exhorte l'homme à affronter le vrai dans toute son horreur, il exhorte l'homme à se désintoxiquer : « *La souffrance s'avouant du désintoxiqué est l'objet de ce livre* »<sup>146</sup>. Au vu de ce refus, le paradoxe de l'impossible inatteignable est résolu : si la mystique doit être visée pour aller au plus près de ce qu'elle *pourrait* être, il faut en même temps avoir conscience qu'elle ne peut pas être; il faut garder en tête l'impossibilité d'être le Tout. Car la souveraineté est inatteignable.

---

<sup>144</sup> Cf. Surya Michel, *Georges Bataille, une liberté souveraine*, Vendôme, Farrago, 2000, page 17-18.

<sup>145</sup> Cf. Bataille Georges, *Œuvres complètes I*, Mayenne, Gallimard, 1979, page 433.

<sup>146</sup> Id., *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1954, page 10.

## **b- La souveraineté inatteignable**

La souveraineté, c'est la véhémence du Tout ; c'est l'expérience véritablement cosmique, c'est l'accès à la pure présence à l'instant présent, et par-là, au pur non souci de l'avenir. Cependant, en ce que cette expérience ne peut être maintenue<sup>147</sup>, elle devient impossible en tant que telle : ainsi, nul n'y a accès et seul celui que Bataille nomme le fou, l'histriion<sup>148</sup>, le mégalomane, croit y parvenir. En somme, seul l'homme véritablement dérangé se croit mystique. Par ailleurs, la prise de conscience de l'impossibilité d'être le Tout prend la forme d'une déception, déception violente et douloureuse :

*« J'ai espéré la déchirure du ciel/le moment où l'ordonnance intelligible des objets connus – et cependant étranges – cède la place à une présence qui n'est plus intelligible que pour le cœur. Je l'ai espéré, mais le ciel ne s'est pas ouvert. Aucune réponse à cette agitation épuisante : tout reste vide. »*<sup>149</sup>

Car face à l'impossible d'être le divin, l'homme vit celle du supplice : *« A ce moment, je compris que nous allions descendre, que c'était fini, que nous n'irions jamais en haut. »*<sup>150</sup> Ici, il y a même l'idée d'une retombée : cette retombée, essentiellement mentale, correspond à la nécessité d'abandonner la quête du mystique pour en concevoir une autre : celle de l'érotisme le plus fou, celle également d'une angoisse éprouvante et riante, celle qui nous met les étoiles sous les yeux, mais nous interdit d'y toucher.

## **c- Les étoiles au-delà**

Ce qui se trouve au-delà du possible de l'homme, ce sont les étoiles : *« Les yeux larges ouverts, regarder le ciel, les étoiles, dans l'état d'innocence. »*<sup>151</sup> Mais ces étoiles ne peuvent

---

<sup>147</sup> Voir Hollier Denis, *Georges Bataille après tout*, Paris, Belin, 1995.

<sup>148</sup> Autrement dit le bouffon.

<sup>149</sup> Cf. Bataille Georges, *Le coupable suivi de l'Alleluiah*, Mesnil sur l'Estrée, Gallimard, 2005, page 27-28.

<sup>150</sup> Id., *Œuvres complètes IX, L'abbé C*, Mayenne, 1979, page 47.

<sup>151</sup> Id., *Ma mère*, Evreux, Pauvert, 1985, page 176.

qu'êtré regardées, et nullement saisies. Par extension, ces étoiles sont même des images, des produits de l'imagination qui n'ont aucune effectivité. Dans cette perspective, ne devrait-on pas plutôt les chasser, les éliminer de notre vision ? Non, car ces étoiles nous mettent en branle et meuvent l'essentiel de la quête de l'homme bataillien. Si ce dernier échoue à les pénétrer : « *la poussière d'étoiles se dérobe dans le ciel à tout but concevable* »<sup>152</sup>, il parvient néanmoins, dans le même élan, à dépasser tout ce qu'il lui est possible de dépasser. Et par cette transcendance, il aboutit au précipice qui le sépare du surhumain. Jamais il n'a été aussi près, jamais il ne pourra être aussi près. Les étoiles au-delà du précipice et lui les contemplant juste au bord ; voici ce qui le pousse à s'affranchir de tout le reste – du reste superflu.

Ainsi, conformément aux drogues qui, tout en donnant l'impression du bonheur, ne le donnent jamais, l'extase bataillienne s'approche au plus près du Tout sans jamais le pénétrer. Les étoiles qui lui échappent irrémédiablement, c'est ce Tout toujours au-delà. Ainsi, en se plongeant, *totale*ment, dans l'érotisme, je tends vers le Tout, et dans cette tension des plus *angoissées*, je vais au bout du, de *mes* possibles : il ne s'agit pas d'aboutir, mais d'aller le plus loin possible, d'aller jusqu'à faire l'expérience de ses limites, jusqu'à frôler la zone interdite et jouer près du champ de mines. Autrement dit, l'extase bataillienne consiste à s'obstiner à vivre à l'extrémité des limites humaines.

### **Chapitre 8 : Se réduit à l'extrême limite du possible...**

Bataille l'atteste : le domaine de l'expérience humaine se cantonne à *tout* le possible : « *L'extrême du possible est ce point où (...) l'homme s'avance si loin qu'on ne puisse concevoir une possibilité d'aller plus loin* »<sup>153</sup>. En ce sens, l'extase s'affirme comme un inachèvement, comme un mouvement toujours à reprendre et donc comme une lutte incessante jusqu'à la fin ; l'extase est donc inassouvissement.

---

<sup>152</sup> Cf. Bataille Georges, *Œuvres complètes III, L'impossible*, Gallimard, 1979, page 120.

<sup>153</sup> Id., *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1954, page 52.

En outre, chaque être humain n'allant ou ne visant pas cet extrême est le serviteur, ou, pire : l'ennemi de l'homme. Dans ce contexte, se lancer à corps éperdu dans l'extase bataillienne revient à tenter de tout dépasser pour assumer son humanité. Assumer son humanité, c'est prendre sa liberté en mains en admettant la petite mort et la mort de Dieu. Ces deux morts fondent non seulement l'impossibilité d'accéder au Tout, mais également et surtout la possibilité pour l'homme de se rendre digne de son humanité.

### **a- Inassouvissement**

Bataille est implacable : l'extase reste et doit rester un état d'inassouvissement : En effet, il n'y a de satiété que si nous pouvons devenir le Tout. Or, nous ne le pouvons pas : « *Assouvir, impossible, étaient les mots que balbutiait en moi la déliquescence de mon état.* »<sup>154</sup> A nouveau, l'idée prédominante consiste, non pas à aboutir, non pas à atteindre *quelque chose*, mais à aller le plus loin possible. C'est en cela que l'extase bataillienne, soit l'expérience intérieure, est « *un voyage au bout du possible de l'homme.* » De surcroît, dans l'érotisme, le désir du plaisir importe bien moins que le plaisir du désir, désir insatiable, désir qu'il s'agit d'aiguiser sans espérer combler. Autrement dit, l'expérience érotique nous conduit vers le point inaccessible<sup>155</sup>, elle nous exhorte toujours plus à repousser les limites du désir, mais dans le même temps, elle nous maintient dans la soif, et même l'accroît.

Dans ce contexte, l'expérience érotique nous plonge dans la douleur, douleur née de ce tiraillement entre ce que nous aspirons à devenir et ce que nous sommes condamnés à rester, et cette douleur devient si intense que Bataille l'exprime par un cri : « *Je crie « pas assez ! »* »<sup>156</sup> L'expérience érotique nous torture et nous consume jusqu'à l'extrémité. Nous

---

<sup>154</sup> Cf. Bataille Georges, *Sainte*, Clamecy, Lignes Léo Scheer, 2006, page 51-52.

<sup>155</sup> Voir Louette Jean-François et Rouffiat Françoise, *Sexe et textes autour de Georges Bataille*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2007.

<sup>156</sup> Cf. Bataille Georges, *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1954, page 74.

laissant inassouvis et brisés, car assoiffés, elle nous force à nous relever, à nous redresser – ou à chuter – pour nous précipiter jusqu’au bout : au bord de l’abîme.

Dans la même optique, l’expérience érotique délivre des exigences quasi intenables. Elle nous demande, encore et encore, de continuer malgré l’impossibilité d’arriver et malgré notre soif grandissante :

« nous avons besoin d’une pensée qui ne se démonte pas devant l’horreur, d’une conscience de soi enfin qui ne se dérobe pas au moment d’explorer la possibilité jusqu’au bout. »<sup>157</sup>

C’est par ce caractère inassouvi que l’extase bataillienne est si ardue à tenir, à suivre et à mener. L’homme, tout en s’y perdant, pourrait facilement y perdre sa tête, et plus dramatiquement (ou de façon plus éblouissante), sa vie.

#### **b- La petite mort (de la conscience rationnelle)**

Si l’extase bataillienne n’exige pas la mort toute entière, elle exige au moins la « petite mort », à savoir : la mort de la conscience rationnelle. Cette mort, comme nous l’avons vu, est initiée par le plongeon dans le non savoir. En effet, le basculement dans la nudité ne peut être formulé dans le langage : c’est ce dont on ne peut pas parler, l’ineffable, l’indicible<sup>158</sup>. Car vivre l’extase, c’est vivre la perte, et vivre la perte, c’est vivre « la petite mort » : la conscience rationnelle n’étant pas apte à rendre compte de ce qui transcende l’intra humain, il s’agit de l’annihiler, de la réduire à néant pour laisser la place au rire, à l’angoisse tragique. Par extension, cette « petite mort » conditionne le dénuement, la chute dans la nuit, et par-là, la remontée – ou encore la chute – jusqu’au bout de l’humain. La conscience rationnelle, c’est le propre, la création de l’homme. Or, pour tâcher d’aller au plus près du Tout, c’est-à-dire au plus près de la réconciliation avec la Mère nature, cette création, autrement dit le langage, la pensée articulée, doit disparaître. L’expérience de l’extrême du possible ne peut se réaliser

---

<sup>157</sup> Cf. Bataille Georges, *Œuvres complètes VIII, L’histoire de l’érotisme*, Plessis-Tréville, Gallimard, page 10.

<sup>158</sup> Voir Mayné Gilles, *Georges Bataille, l’érotisme et l’écriture*, Paris, Descartes et Cie, 2003.



qu'à l'issue de cette cassure, qu'à l'issue de ce massacre des mots. Cependant, et comme nous l'avons suggéré, si l'annihilation des mots demeure insuffisante à déclencher le rire proprement mystique, c'est non pas parce que l'homme s'avère trop limité, mais parce que, comme Nietzsche l'a proclamé et Bataille étayé, Dieu est mort : « *A la place de Dieu...il n'y a que l'impossible, et non Dieu.* »<sup>159</sup>

### **c- La mort de Dieu**

Comme l'indique M. Breton dans *Écrire le divin, Georges Bataille face aux mystiques*, si la quête extatique de Georges Bataille naît du vide laissé par l'absence de Dieu, elle ne la résout pas pour autant. Car Dieu, incommensurablement, est irremplaçable ; d'où le nihilisme ambiant ; d'où l'absurdité existentielle ; et d'où l'angoisse. Bataille, pour annoncer et confirmer la mort de Dieu, écrit *La Somme athéologique*, une œuvre qui comporte *l'expérience intérieure*, *Le coupable* et *Sur Nietzsche*. Dans cette œuvre, Bataille prend grand soin de rejeter toute religion définie, prend la mort de Dieu comme point de départ et formule sa propre athéologie. Cette œuvre, en outre, se réfère, tout en l'abattant, à la *Somme théologique*<sup>160</sup> de Thomas d'Aquin, un traité rassemblant les connaissances utiles au salut chrétien. Autrement dit, elle s'oppose et corrige la croyance en la chrétienté, soit en l'extase de type divine – et donc mystique. Car Dieu, pour Bataille, n'est plus. Son point de départ, c'est qu'à la place de Dieu, il n'y a que l'absence de Dieu : « *Je suis devant l'absence de Dieu.* »<sup>161</sup> En ce sens, nous pouvons affirmer qu'à la place de Dieu il n'y a plus que l'impossible, plus que l'absence, et non Dieu :

« *O Dieu Père, Toi qui, dans une nuit de désespoir, crucifias ton fils, qui, dans cette nuit de boucherie, à mesure que l'agonie devint impossible – à crier – devins l'Impossible Toi-même et*

---

<sup>159</sup> Cf. Bataille Georges, *Ma mère*, Evreux, Pauvert, 1985, page 176.

<sup>160</sup> « *Summa theologiae* » : œuvre écrite entre 1266 et 1273, et qui reste inachevée.

<sup>161</sup> Cf. Bataille Georges, *Le coupable suivi de l'Alleluiah*, Mesnil sur l'Estrée, Gallimard, 2005, page 13.

*ressentis l'impossibilité jusqu'à l'horreur, Dieu de désespoir, donne moi ce cœur, Ton cœur, qui défaille, qui excède et ne tolère plus que Tu sois ! »<sup>162</sup>*

Ici, Bataille insinue l'idée d'une substitution : Dieu n'a plus lieu d'être parce que lui-même s'épuise, usé jusqu'à la corde ; lui-même échoue en se laissant aller à des dérives intolérables, et par-là, lui-même se laisse désabuser, lui-même se laisse envahir par le nihilisme. Et si Dieu n'a plus sa place, il s'agit de le remplacer. Toutefois, il ne convient pas de remplacer un roi par un roi (le roi est mort, vive le roi !), il ne convient pas de remplacer un bourreau par un bourreau, mais bel et bien de proposer autre chose. Or, proposer autre chose que Dieu, c'est ne plus vouloir être le Tout. Pour Bataille, l'homme ne peut survivre à la mort de Dieu qu'en cessant d'aspirer à le pénétrer, à l'embrasser. Ne plus vouloir être Tout revient ainsi à accepter sa condition d'homme et même vouloir être homme : surmonter cette humanité dans son imperfection, dans son inachèvement (limitation et finitude). Mais si la quête de l'expérience intérieure prend sa source dans le vide de l'absence de Dieu, Bataille, par l'intermédiaire du plongeon dans l'érotisme, ne parvient pas à saisir quelque chose d'aussi absolu que ce qu'offre la mystique. Le vide contre l'absence pèse peu, extrêmement peu lourd. Car ce que propose Bataille en contrepartie du Tout, c'est le rien. Contre la divinité apaisante, il ne fait que brandir le non sens de la solitude humaine, et par-là, le vertige *angoissant* de la liberté : « *Dans la solitude où j'entrai, les mesures de ce monde, si elles subsistent, c'est pour maintenir en nous un sentiment vertigineux de démesure : cette solitude, c'est DIEU.* »<sup>163</sup>

Dans l'expérience intérieure, ce n'est pas Dieu que je rencontre, puisque Dieu est mort, mais l'inconnu, la vacuité étrange. Dans cette forme de fusion, il y a, certes, une communication possible, mais une communication appauvrie. De surcroît, et comme nous l'avons détaillé, cette quête ne débouche sur rien, et par-là, mène à l'angoisse la plus démesurée :

---

<sup>162</sup> Cf. Bataille Georges, *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1954, page 47-48.

<sup>163</sup> Id., *Ma mère*, Evreux, Pauvert, 1985, page 29.

« L'amour brûlant – consumant l'existence exhalée à grands cris, n'a pas d'autre horizon qu'une catastrophe (qui doit être représentée extatiquement sous forme d'un squelette armé d'une faux : squelette glacial et luisant aux dents duquel adhèrent les lèvres d'une tête coupée. En tant que squelette, il est destruction achevée mais destruction armée s'élevant à la pureté impérative.) (...) La pureté impératrice s'oppose à Dieu (...) Mais dans l'amour divin se dévoile infiniment la leur glaçante d'un squelette sadique. La révolte – la face décomposée par l'extase amoureuse – arrache à Dieu son masque naïf et ainsi l'oppression s'écroule dans le fracas du temps. »<sup>164</sup>

Adhérer, contre le mysticisme, à l'extase bataillienne (et donc s'y lancer avec l'énergie du désespoir), c'est reconnaître le caractère illusoire de la présence de Dieu (et rétablir le vrai par le non savoir), mais c'est aussi et d'abord se faire dénuder jusqu'à ne plus être rien, c'est se faire happer par le néant réel. Dès lors, l'on chute dans un gouffre où seule règne la catastrophe, où surgit le désastre qui nous bouleverse du tout au tout. Dans ce fléau de la mort de Dieu, la détresse nous prend et nous malmène, nous engouffrant absolument. C'est en ce sens – suite à la détresse qui crie la mort de Dieu, que nous basculons dans l'angoisse.

### **Chapitre 9 : Et débouche sur l'angoisse.**

Pour Bataille, nous n'avons, en tant qu'hommes, que deux certitudes en ce monde<sup>165</sup>. La première se situe dans l'impossibilité d'être le Tout. En effet, parce que Dieu a disparu et nous a par ce fait abandonnés, nous nous retrouvons seuls dans un désert. Dans ce monde vidé de la présence divine, nous ne pouvons qu'être en manque, en manque de cette présence évanouie. Ce manque, c'est le manque de Dieu, c'est le manque du Tout ou même d'un autre. Mais, si Dieu n'est plus, qu'y a-t-il à la place ? Rien du tout. Et donc, le néant. Par conséquent, l'extase bataillienne ne peut ni combler ce manque, ni remplir ce néant.

La seconde certitude, en outre, consiste en la formulation de cette évidence : nous allons mourir. L'annonce de cette mort équivaut au saut dans l'impossible. Car ce dernier ne

---

<sup>164</sup> Cf. Bataille Georges, *Œuvres complètes I, Sacrifices*, Mayenne, Gallimard, 1979, page 94-95.

<sup>165</sup> Id., *L'expérience intérieure*, Paris Gallimard, 1954, page 10.

pouvant absolument pas devenir accessible, s'y propulser malgré tout – autrement dit plonger dans le précipice qui dresse la frontière entre l'extrême du possible et l'impossible – revient à se tuer. Tenter d'embrasser l'impossible, c'est se consumer jusqu'au bout ; l'atteindre effectivement, c'est déjà être mort. En effet, la quête de l'impossible exigeant la perte – intense – de soi, la perte totale correspond à la perte de sa vie.

En ce sens, nous pouvons affirmer qu'au vu du manque existentiel et du néant créé par la mort de Dieu, ce qui fait que toucher l'impossible devient synonyme de mort, l'extase bataillienne n'apporte aucun apaisement. Bien au contraire, elle se nourrit d'angoisse et y demeure de bout en bout. C'est d'ailleurs cette immersion dans l'angoisse qui pousse Bataille à écrire que l'expérience intérieure « *est le récit d'un désespoir.* »<sup>166</sup>

#### **a- Le manque**

Ce qui me manque, c'est ce qui me fait défaut ; ce qui me manque, c'est ce qui est absent – alors qu'il *devrait* être présent. Considérant cette définition, nous pouvons le soutenir : l'extase bataillienne n'est pas tant dominée par l'excès que par le manque. Car si elle tend à l'excès, si elle vise la prolifération, l'exubérance et la démesure, c'est bel et bien le manque qui l'encadre, qui la cerne. Ce manque, en effet, constitue tout autant ce qui la meut que ce sur quoi elle aboutit. Dès lors, l'extase bataillienne, parce qu'elle est obsédée et guidée par le vide du ciel, soit par la *trace* laissée par la mort de Dieu, est l'expérience non pas de l'excès, mais du manque. Ce manque, en outre, va même jusqu'à définir l'essence humaine : pour Bataille, l'homme est ce qui lui manque. En ce que l'homme aspire au Tout et s'absorbe tout entier dans le vide laissé par Dieu, il en résulte un désir – colossal – de combler un manque qui demeure incombable.

---

<sup>166</sup> Cf. Bataille Georges, *L'expérience intérieure*, Paris Gallimard, 1954, page 11.

Pour illustrer cette impossibilité, nous pourrions nous référer au mythe paradigmatique du manque, à savoir le mythe de l'androgynie ou de l'hermaphrodite. Ce mythe est relaté par la voix d'Aristophane<sup>167</sup> dans le Banquet<sup>168</sup>. Pour le poète, l'homme n'a pas toujours été gouverné par le manque. Car autrefois, la nature humaine était bien différente : l'Homme n'était ni homme, ni femme, mais hermaphrodite. Autrement dit, il n'était pas composé du sexe féminin ou du sexe masculin, mais des deux en même temps. L'homme était donc autosuffisant. Pour Aristophane, l'hermaphrodite avait la forme d'une sphère avec quatre mains, quatre jambes, deux sexes, deux visages et une tête unique ; et pour courir, faisait des révolutions sur ses huit membres. Étant dotés d'une force monstrueuse, mais également d'un orgueil et d'une outrecuidance démesurés, les hermaphrodites décidèrent de gravir l'Olympe pour mettre à bas les Dieux. Toutefois, ils échouèrent. Et Zeus, pour se venger de leur affront, les coupa en deux. A partir de cette blessure, les humains ne cessèrent plus de ressentir un manque brûlant, chacun aspirant à retrouver sa moitié. Ils ne faisaient plus que s'enlacer dans l'espoir d'une fusion, et s'acharnaient jusqu'à en mourir – de soif, de faim ou d'épuisement. Pris de pitié envers les hommes, hommes devenus si pitoyables, Zeus leur accorda la possibilité d'une union. Toutefois, cette concession ne leur offrit pas un retour à l'autosuffisance, mais la possibilité d'un accouplement fugace et éphémère, soit frustrant, *angoissant*. Ainsi, l'homme, à cause de sa hardiesse, s'est transformé en moitié d'être humain. Envahi par le manque de l'autre moitié, l'homme *déchu* cherche désespérément son autre moitié, d'où sa quête érotique. Mais, dans l'union charnelle, dans la jouissance sexuelle, il ne peut retrouver que des instants de complétude, et non une complétude effective.

---

<sup>167</sup> Aristophane (450-385 avant notre ère) : Poète comique grec.

<sup>168</sup> *Le banquet* : Texte de Platon écrit en 380 avant notre ère. Il met en scène le déroulement du banquet qu'Agathon organise pour célébrer le couronnement de sa première tragédie. Lors ce banquet, sept personnalités vont discuter sur la nature de l'amour (« eros ») : Aristophane ; Pausanias, l'amant d'Agathon ; Eryximaque, un médecin érudit ; Socrate accompagné par Phèdre et par son disciple Aristodème ; Alcibiade, fou amoureux de Socrate ; et Agathon. Le titre (« Le banquet ») peut être compris au sens d'une réception, d'une fête mondaine dans laquelle on boit davantage qu'on ne mange.

Or, la quête de Bataille dévoile de fortes convergences avec l'inanité de cette union entre moitiés d'humains. En ce que le Tout demeure inaccessible, l'homme inachevé et l'angoisse existentielle, l'extase bataillienne, tout comme le manque des moitiés, naît d'un déséquilibre, et plus particulièrement du manque de l'autre. De même, tout comme l'union – éclair – entre deux moitiés, l'extase érotique ne peut sortir du manque. Ainsi, elle naît de ce manque et ne peut qu'y demeurer :

*« Ils auront beau se chercher avidement les uns les autres, ils ne trouveront jamais que des images parodiques et s'endormiront aussi vides que des miroirs. »*<sup>169</sup>

D'ailleurs, Bataille ne cherche véritablement pas à résoudre le problème du manque ou de la castration, mais de vivre en assumant ce manque. Pour l'assumer, il ne s'agit pas de conquérir l'unité ou l'harmonisation, mais de porter la vie au plus loin de son possible, c'est-à-dire dans le feu du désir, et ce faisant, dans son feu le plus haut. Il ne s'agit pas de s'illusionner dans le fantasme suscité par les effets des narcotiques, mais d'oser se désintoxiquer en affrontant le réel – réel déserté – , soit la vacuité du réel. Toutefois, dans cette tentative d'aller au plus vrai et au plus intense, le manque ne devient que plus fort, et la blessure, toujours plus béante. Et cette dernière finit par s'ouvrir en grand (à l'infini) sur le néant.

## **b- Le néant**

Le manque indépassable débouche sur la vision, éclairée, du néant. Tout à coup, l'homme découvre qu'il est seul dans une nuit vide<sup>170</sup>. Après avoir tout essayé, tout entrepris, l'homme se retrouve sans rien, totalement démuné ; il s'est tout à fait dénudé. Et même, tout en s'étant dénudé, il s'est fait ouverture : ouverture à tous vents, tous délires, toutes angoisses. Son monde, désormais, est celui de la dislocation et des flux mouvementés, c'est celui de la présence – présence indéfinissable – du vide : *« je désire retirer les robes des filles,*

---

<sup>169</sup> Cf. Bataille Georges, *Œuvres complètes I, L'Anus solaire*, Mayenne, 1979, page 83.

<sup>170</sup> Id., *Œuvres complètes I, Le Labyrinthe*, Mayenne, Gallimard, 1979.

*insatiables d'un vide, au-delà de moi-même, où sombrer.* »<sup>171</sup> Ici, c'est-à-dire à l'extrémité du possible, le non sens est confirmé : ce non sens n'est pas celui du nihiliste, mais celui de l'homme bataillien, de l'homme qui s'écrie : *après avoir tout tenté, je peux le dire, il n'y a rien, rien à dire ; rien à penser : tout ce qui reste, c'est la possibilité de se perdre. Car ce qui vaut, c'est le non-sens, et donc, il faut s'embraser pour le suivre, pour être à sa hauteur.* Autrement dit, il s'agit, parce que le néant c'est le Tout, de devenir ce néant, ou tout du moins de se laisser envahir, malgré l'angoisse, par le néant : « *Il me sembla dans mon angoisse que le vide m'envahissait.* »<sup>172</sup> Dès lors, l'extase bataillienne, en nous faisant submerger par la nuit obscure, nous fait en même temps devenir cette nuit.

Cependant<sup>173</sup>, cette absorption dans le néant ne constitue pas un échec final. Certes, dans cette nuit noire, l'homme échoue à embrasser l'impossible, mais n'échoue pas à se transcender lui-même ; il n'échoue pas à aller au bout du possible. La nuit noire ne peut être trouée, mais il peut aller au plus noir du noir.

En somme, en poursuivant une chimère et de ce fait sans pouvoir l'atteindre, nous allons au bout de notre humanité. Or, c'est cette transcendance qui nous rend dignes de notre existence : « *Moi j'existe – suspendu dans un vide réalisé – suspendu à ma pauvre angoisse. (...) Vie et vide se confondent et se mêlent comme des amants, dans les mouvements convulsifs de la fin.* »<sup>174</sup> C'est dans ce vide que la frontière du surhumain devient tangente. En devenant la nuit, j'effleure cette frontière. Mais cette chute dans l'infini de la nuit, cette chute des plus vertigineuses – car le fond toujours se déroband, a la mort comme fin. Parce que dans cette perte de moi-même, dans cette néantisation *totale*, je m'approche au plus près de la mort. Je reste vivant tant que l'impossible se situe au-delà de la frontière. Néanmoins, si j'avance d'un seul pas, je ne suis plus homme, mais cadavre. En ce sens, toute expérience mystique est

---

<sup>171</sup> Cf. Bataille Georges, *Le coupable suivi de l'Alleluiah*, Mesnil sur l'Estrée, Gallimard, 2005, page 245.

<sup>172</sup> Id., *Ma mère*, Evreux, Pauvert, 1985, page 23.

<sup>173</sup> Et contrairement aux dires de Jacques Cels dans *L'exigence poétique de Georges Bataille*.

<sup>174</sup> Cf. Bataille Georges, *Œuvres complètes I, Sacrifices*, Mayenne, Gallimard, 1979, page 89 et 93.

l'expérience de la mort, ce qui peut expliquer l'obsession de Bataille pour le cadavre. Si ce dernier est mis en scène et si Bataille laisse dévoiler une forme de nécrophilie, c'est pour exprimer le désir qu'a l'homme de se rapprocher des morts, de ceux qui ont tout perdu : « *Ce qui s'appelle néant est encore cadavre, ce qui s'appelle brillant est le sang qui s'écoule et se coagule.* »<sup>175</sup> Ce qui brille, ici, c'est la lumière tant convoitée (et même absolument) par le mystique. C'est la lumière au bout du tunnel, la lumière qui achève la nuit en la surmontant, voire en la terrassant. Mais la nuit, c'est encore la vie, tandis que la lumière, c'est déjà la mort. Autrement dit, alors que l'extase mystique est l'expérience de la mort, l'extase bataillienne est l'expérience de la vie dans ce qu'elle a de plus intense, de plus excessif et de plus fou. L'extase décrite par Bataille, c'est l'expérience la plus extrême possible. Dans cette extrémité, l'on perçoit l'impossible, ce goût qui monte dans la gorge et a l'odeur du sang : « *Le ciel érotique ouvert : coïncidence d'une musique de fête (frénésie perdue) et d'un silence de mort.* »<sup>176</sup>

### **c- La mort**

Arrivé à ce point d'ultime extrémité, il s'avère presque impossible de s'y tenir :

« *La tête vide où je suis est devenue si peureuse, si avide, que la mort seule pourrait la satisfaire. (...)*

*Elle est si avide qu'elle ne peut pas vivre.* »<sup>177</sup>

Car dans la jouissance, il y a toujours une aspiration à la néantisation totale, autrement dit à la mort. En ce que l'extase érotique consiste en la perte de la parole et en l'évanouissement du sujet, elle constitue une brisure, une cassure de la continuité qui, si elle s'acharne à se poursuivre, conduit à la mort : « *Le silence équivoque de l'extase est lui-même à la rigueur inaccessible. Ou – comme la mort – accessible un instant.* »<sup>178</sup> En d'autres termes, l'érotisme aspire à la mort : « *Je fus dans un état d'intolérable joie. Quand sa langue lécha la mienne, ce*

<sup>175</sup> Cf. Bataille Georges, *Œuvres complètes I, Sacrifices*, Mayenne, Gallimard, 1979, page 93.

<sup>176</sup> Id., *Le petit*, Condé sur l'Escaut, Pauvert, 1995, page 21.

<sup>177</sup> Id., *Œuvres complètes IX, Le bleu du ciel*, Paris, Gallimard, 1979, page 395 et 483.

<sup>178</sup> Id., *Le coupable suivi de l'Alleluiah*, Mesnil sur l'Estrée, Gallimard, 2005, page 15.



*fut si beau que j'aurais voulu ne plus vivre.* »<sup>179</sup> Cette citation étant tirée de l'ouvrage intitulé *Le bleu du ciel*, je ne peux pas m'empêcher d'établir une corrélation avec *Le Grand bleu*<sup>180</sup>. Nous avons tous en mémoire, ou presque tous, le souvenir de la scène finale : dans cette scène, nous voyons Jacques s'enfoncer toujours davantage dans les profondeurs des abysses. Plus précisément, nous voyons cette chute par ses yeux : et ce qui s'imprime, c'est du bleu, encore et encore. Jacques a beau s'enfoncer, le bleu continue, il n'y a pas de fond. Et nous le comprenons très vite : Jacques ira jusqu'au bout. Non pas jusqu'au fond, mais jusqu'au bout de lui-même, et donc jusqu'à la mort. Comme son ami Enzo l'a fait avant lui, le héros s'en va au bout de lui-même, littéralement fasciné et happé par ce bleu. Bleu de l'eau ou bleu du ciel, peu importe, car il s'agit du même abîme sans fond, il s'agit de la même nuit opaque. Ainsi, *Le Grand bleu* met en scène la vie d'un homme bataillien. En effet, non seulement Jacques va au bout du possible, mais ce faisant, il s'y perd tout à fait, et définitivement. D'une façon analogue, Bataille, dans *La littérature et le mal*, invoque Émilie Brontë. Il affirme que sa vie, qui n'a duré que trente ans et s'est déroulée dans la faiblesse et la fragilité propres à la maladie, l'a tenue à l'écart de tout le possible. En effet, Émilie vivait dans une quasi-réclusion. De ce fait, c'est par la voie de la littérature qu'elle a cherché à expérimenter l'extrémité du possible, soit l'extase érotique. Dans *Wuthering Heights*<sup>181</sup>, Heathcliff refuse de renoncer à ses espoirs d'enfant et lutte contre tout pour parvenir à ses fins. Inflexible, il est pris dans un mouvement de divine ivresse qui, tout en bataillant contre le monde raisonnable des calculs, anéantit tout sur son passage. Mais ce faisant, et parce que ce qu'il cherche à atteindre – vivre l'amour de Catherine – demeure impossible, son acharnement provoque la mort de cette dernière, et donc parachève l'impossibilité de sa visée. Par ailleurs, comme ce

<sup>179</sup> Cf. Bataille Georges., *Œuvres complètes IX, Le bleu du ciel*, Paris, Gallimard, 1979, page 484.

<sup>180</sup> Film franco-américano-italien réalisé par Luc Besson et réalisé en 1988. *Le Grand Bleu* est librement inspiré de la vie de Jacques Mayol, un champion de plongée en apnée qui a établi le record de 105 mètres, la *limite absolue* selon les médecins de l'époque.

<sup>181</sup> Unique roman d'Émilie Brontë publié en 1847 sous le pseudonyme d'Ellis Bell. *Wuthering Heights* raconte l'histoire d'un amour impossible entre Catherine et Heathcliff, amour né dans leur enfance et rendu impossible, d'abord par le mariage de cette première, ensuite par sa mort.

mouvement s'avère impétueux et catalyseur de dégâts humains, il va à l'encontre du Bien. C'est d'ailleurs ce qui va déranger les premiers lecteurs de *Wuthering Heights*, lecteurs tout autant choqués par le manque de respect pour les conventions morales que par la noirceur – considérée comme démoniaque – de Heathcliff. En ce sens, le mouvement de Heathcliff, mouvement qui va à l'encontre de tout pour se perdre au plus près de l'impossible, doit être rattaché à la dynamique propre à la quête de l'extase érotique, à savoir l'approbation de la vie dans sa plus grande intensité, et ce jusque dans la mort.

Ainsi, s'il ne s'agit pas de considérer l'extase bataillienne comme un synonyme systématique de mort, il existe néanmoins une certaine corrélation. Bataille, dans une conférence qui se déroule le 12 septembre 1953 et qui a pour thème « L'angoisse du temps présent et les devoirs de l'esprit »<sup>182</sup>, précise cette corrélation :

*« J'ai finalement ressenti le besoin (...) d'opposer à la condamnation et à la fuite de l'angoisse l'attitude qui consiste à s'ouvrir à elle de la même façon que le mourant peut s'ouvrir à la mort. »*

L'homme au seuil du surhumain est celui qui ose regarder la mort en face et jusque très près. Car comme le déclame Bataille, le plus haut sommet que l'homme peut gravir se situe dans l'approbation de la vie jusque dans la mort. L'homme doit se mettre à nu devant la mort, et donc s'y ouvrir car c'est elle qui entrebâille la porte des possibles. Au contraire, celui qui refuse d'assumer sa condition mortelle et l'angoisse qui l'accompagne se rend indigne de son humanité. En outre, l'angoisse de la mort, par cette façon d'aller au bout de l'humain, peut susciter du délice. La souffrance se fait extase, et la douleur plaisir – des plus intenses, des plus vibrants. Mais ce faisant, l'angoisse reste angoisse : elle continue de faire mal et de décomposer<sup>183</sup> :

---

<sup>182</sup> Cf. Bataille Georges, *Œuvres Complètes VIII*, Plessis-Tréville, Gallimard, page 242.

<sup>183</sup> Id., *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1954, page 47.

*« Ce qui lie l'existence à tout le reste est la mort : quiconque cesse d'appartenir à une chambre, à des proches, il se rend libre aux jeux du ciel. L'homme entier se dérobe dans sa propre angoisse et s'effrite dans un rire sur lui-même. »*<sup>184</sup>

Ici, Bataille suggère qu'en riant au-delà de nous-mêmes, nous pouvons – ou sommes obligés de – mourir. Car si la mort établit la limite au-delà de laquelle c'est l'impossible, elle indique par là même le chemin de l'extase absolue, soit d'une extase au-delà de l'érotisme : d'une expérience qui n'est plus seulement intérieure, mais qui a tout envahi. Mais cette expérience, c'est celle de la mort.

---

<sup>184</sup> Cf. Bataille Georges, *Le coupable suivi de l'Alleluiah*, Mesnil sur l'Estrée, Gallimard, 2005, page 73.

## Conclusion

Ainsi, l'extase bataillienne ne vise ni à dépasser sa misérable condition d'être humain – mais bien plutôt à la surmonter, à l'assumer – ni à l'embrassement d'une expérience de type mystique, puisque le mystique c'est l'impossible et la mort. Ce que Bataille tente d'ériger, de défendre et de revendiquer, c'est la quête d'au plus loin de soi. Son extase dévoile ainsi des limites claires et définies, celles séparant le vivant extrême de l'abîme mystique.

Dès lors, il convient de se questionner sur les failles possibles d'un tel concept, car si la philosophie de Bataille est née du désir de vaincre le nihilisme ambiant, il semblerait qu'elle y retombe au final. Parce que l'expérience intérieure échoue à s'unir avec le Tout, n'est-elle pas alors le résultat d'une expérience mystique ratée ? En effet, non seulement cette extase, ancrée à l'immanence, ne sort pas hors de soi, mais en outre, elle demeure dépourvue de toute présence – divine ou non. L'extase de Bataille serait-elle alors l'expérience amputée de toute mystique ? C'est ce que Bataille aurait pu sous-entendre : « *L'expérience mystique diffère de l'érotique en ce qu'elle réussit pleinement.*<sup>185</sup> » D'ailleurs, si l'expérience intérieure se distingue de l'expérience mystique par le fait qu'elle ne se résout pas dans l'apaisement – il n'est de toute façon pas pertinent de parler de résolution, ici – il se trouve qu'elle révèle de fortes similitudes avec l'expérience – d'un échec, à nouveau – du drogué. Ce qui rapproche ces deux expériences, c'est le plongeon dans l'angoisse. L'homme souverain et le drogué sont tous deux suspendus à la mort ; c'est ce qu'ils fixent du regard et, dans le même temps, cette mort constitue la mystique qu'ils ne peuvent atteindre : « *je mets mon vit.../ ton derrière est ma déesse/ il s'ouvre comme ta bouche/ je l'adore comme le ciel/ je le vénère comme un feu (cosmique)/ je bois dans ta déchirure/ j'étales tes jambes nues / je les ouvre comme un livre / où je lis ce qui me tue.* »<sup>186</sup>

---

<sup>185</sup> Cf. Bataille Georges, *Le coupable suivi de l'Alleluiah*, Mesnil sur l'Estrée, Gallimard, 2005.

<sup>186</sup> Id., *L'archangélique et autres poèmes*, Saint-Amand, Gallimard, 2008, page 113.

Ce qui ressort de cette mort au-delà, c'est la prégnance d'un décalage. Alors que Bataille regarde la mort de près, jamais il ne désire s'y engouffrer. La mort, c'est l'étoile qu'il ne peut saisir, et cette impossibilité propulse son expérience entre deux univers, dans une charnière des plus mal loties : entre la vie et la mort.

Néanmoins, si effectivement l'expérience intérieure et celle de la drogue cantonnent leurs sujets à l'angoisse, ce n'est pas pour les mêmes raisons, car comme nous l'avons vu, le drogué vise le mystique, et ce faisant, échoue à l'embrasser. Bataille, au contraire, ne cesse de lutter contre la mystique et tente de lever son rideau d'apparat. Derrière ce rideau, proclame-t-il, il n'y a que de la fiction, de l'illusoire ; et la mort. Au bout de l'expérience mystique, il n'y a au final rien d'autre que la mort. En ce sens, croire en l'expérience mystique, la vouloir et tout faire pour l'atteindre revient à se droguer jusqu'à overdose. Nous avons ici affaire à un renversement de taille dans l'histoire de la mystique. Car ce que Bataille remet en cause, c'est la possibilité d'orgasme du moi. Cet orgasme, qui, selon Winnicott, est la condition de possibilité de toute expérience mystique, est décrit par Bataille comme le saut dans la mort. L'orgasme du moi, c'est la mort, et rien d'autre. De cette façon, Bataille n'est pas le drogué qui a échoué à toucher la mystique, mais celui qui dénonce la fiction créée par cette dernière, celui qui dénonce le narcotique donnant l'illusion que la mystique est autre chose que la mort. La mystique, en somme, est pure illusion, pur fantasme. Cette révélation est si violente que Bataille aurait pu s'y arrêter, s'y cantonner. Mais, bien au contraire, il s'est redressé de plus belle et a hurlé à tout vent que si la mystique n'existait pas, qu'une autre quête se profilait alors, la quête du bout de soi-même, la quête de la transcendance du soi, en soi et jusqu'au bout de soi. Certes, nous ne pouvons être le Tout dans la vie, mais nous pouvons au moins le jauger de près, et se dépasser toujours plus loin.

En outre, et parce que Bataille n'est justement pas nihiliste, il ne cesse de célébrer la vie dans tous ses extrêmes. Par sa quête de la communication, de connexion et de communion, il lutte de toutes ses forces contre la solitude et les bornes de l'ego. Il aspire à l'union, à l'osmose, aux interactions entre vivants. Que l'angoisse cerne son système du tout au tout n'y change rien, et même confirme cet instinct de vie. Car l'angoisse, c'est le plongeon dans la vie sans la moindre retenue, c'est le saut sans parachute, c'est le déni de toute prudence et le choc le plus sourd. Mais l'angoisse peut et doit être surmontée :

*« L'esprit humain est exposé aux plus surprenantes injonctions. Sans cesse, il a peur de lui-même. Ses mouvements érotiques le terrifient. (...) Mais l'homme peut surmonter ce qui l'effraie, il peut le regarder en face. <sup>187</sup>»*

Bataille nous exhorte à la vie, à la vie sans retenue, et dans l'érotisme, et dans l'angoisse la plus complète, mais au lieu de se laisser entraver par cette dernière, il nous exhorte à l'utiliser comme un tremplin, comme une catapulte. En ce sens, nous ne pouvons considérer la philosophie de Bataille comme une expérience mystique ratée ou comme un retour au nihilisme, mais bien plutôt comme l'exubérance de la vie (de la vie corporelle, organique). Lorsque Bataille prend en effet soin de définir l'érotisme, voici ce qu'il écrit : *« l'érotisme, c'est d'abord une exubérance de la vie. <sup>188</sup>»* Nous pourrions même aller jusqu'à dire que l'extase est l'expérience de la fulguration, c'est-à-dire l'expérience de la foudre : foudre qui nous catapulte avec fracas dans la vie. Ce dont il est question dans ce fracas, c'est de la dépense improductive, c'est de la consommation sacrificielle. Une consommation, certes, mais pour vivre les *bacchantales*. L'homme souverain, c'est Dionysos. Bataille aimerait faire de nous tous des bacchantes, des expérimentés de l'extase érotique.

Il nous revient alors de noter un glissement primordial : *« il ne s'agit plus de comprendre l'être, il s'agit d'aller le plus loin possible dans une expérience qui nous est ouverte. <sup>189</sup>»* Le

---

<sup>187</sup> Cf. Bataille Georges., *Œuvres complètes X, L'Érotisme*, Mayenne, Gallimard, 1987, page 11.

<sup>188</sup> Ibid. page 17.

<sup>189</sup> Cf Surya Michel, *Georges Bataille : Une liberté souveraine*, Vendôme, Farrago, 2000, page 73.

non savoir, comme l'angoisse, est présent jusqu'au bout. Si l'extase naît du non savoir, elle y demeure jusqu'au bout. Là où Bataille nous mène, la conscience s'est dérobée et le silence a pris son essor. Là où Bataille nous mène, le langage s'est tu, le corps a pris le dessus. C'est alors le règne du sensible, *via* l'érotisme.

# **Bibliographie**

## **I. Bataille**

### **A. Textes**

#### **Bataille Georges :**

- *Charlotte d'Ingerville suivi de Sainte*, Clamecy, Lignes Léo Scheer, 2006.
- *L'amour d'un être mortel*, Châtillon-sous-Bagneux, Gallimard, 1990.
- *L'archangélique et autres poèmes*, Saint-Amand, Gallimard, 2008.
- *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1954.
- *La part maudite précédé de La notion de dépense*, Paris, Éditions de minuit, 2003.
- *Larmes d'Éros*, Paris, Pauvert, 1971.
- *Le coupable suivi de L'alleluia*, Mesnil sur l'Estrée, Gallimard, 2005.
- *Le mort*, Paris, Pauvert, 1993.
- *Le petit*, Condé sur l'Escaut, Pauvert, 1995.
- *Ma mère*, Evreux, Pauvert, 1985.
- *Œuvres complètes I*, Mayenne, Gallimard, 1979.
- *Œuvres complètes II*, Mayenne, Gallimard, 1970.
- *Œuvres complètes III*, Paris, Gallimard, 1979.
- *Œuvres complètes V*, Mayenne, Gallimard, 1973.
- *Œuvres complètes VI*, Mayenne, Gallimard, 1986.
- *Œuvres complètes VIII*, Plessis-Trévisé, Gallimard, 2002.
- *Œuvres complètes IX*, Paris, Gallimard, 1979.
- *Œuvres complètes XI*, Mayenne, Gallimard, 1988.
- *Œuvres complètes XII*, Mayenne, Gallimard, 1988.



## **B. Etudes**

**Arnaud Alain**, *Bataille*, Paris, Points Seuil, 1975.

**Audoin Philippe**, *Georges Bataille*, Paris, Cognac, 1987.

**Breton Mahité**, *Écrire le divin, Georges Bataille face aux mystiques*, Montréal, Université de Montréal, 2004.

**Cels Jacques**, *L'exigence poétique de Georges Bataille*, Bruxelles, Éditions Universitaires, 1989.

**Franco Lina**, *Georges Bataille, le corps fictionnel*, Paris, L'Harmattan, 2004.

**Hawley Daniel**, *L'œuvre insolite de Georges Bataille (une hiérophanie moderne)*, Genève, Éditions Slatkine, 1976.

**Heimonet Jean-Michel**, *Pourquoi Bataille ?*, Paris, Kimé, 2000.

**Hollier Denis**, *Georges Bataille après tout*, Paris, Belin, 1995.

**Limousin Christian**, *Bataille*, Paris, Éditions universitaires, 1974.

**Louette Jean-François et Rouffiat Françoise**, *Sexe et textes : autour de Georges Bataille*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2007.

**Louvrier Pascal**, *Bataille, la fascination du mal*, Paris, Éditions du Rocher, 2008.

**Mayné Gilles**, *Georges Bataille, l'érotisme et l'écriture*, Paris, Descartes & Cie, 2003.

**Pibarot Annie**, *Georges Bataille, l'héritage impossible*, Montpellier, Université Paul-Valéry Montpellier III, 1999.

**Laporte Roger**, *À l'extrême pointe Bataille et Blanchot*, Saint Clément de rivièrre, Fata Morgana, 1994.

**Sasso Robert**, *Georges Bataille, Le système du non savoir*, Alençon, Éditions de minuit, 1978.

**Surya Michel**, *Georges Bataille : une liberté souveraine*, Vendôme, Farrago, 2000.

**Varin François**, *Nietzsche et Bataille, La parodie à l'infini*, Vendôme, Presses Universitaires de France, 1994.

## C. Autres

**Adorno W. Theodor**, *Notes sur la littérature*, Paris, Flammarion, 1984.

**Artaud Antonin**, *L'Ombilic des Limbes suivi de Le Pèse-nerfs et autres textes*, Paris, Flammarion, 1968.

**Beaude Joseph**, *La mystique*, Paris, Éditions du cerf, 1990.

**Beckett Samuel**, *Fin de partie*, Paris, Éditions de minuit, 1952.

**Berkeley George**, *Œuvres choisies*, Aubier, Éditions Montaigne, 1960.

**Castaneda Carlos :**

- *L'art de rêver*, Paris, Pocket, 1996.
- *L'herbe du diable et la petite fumée*, Paris, Christian Bourgeois, 2003.

**Cioran Emile :**

- *De l'inconvénient d'être né*, Paris, Gallimard, 1987.
- *Solitude et destin*, Paris, Gallimard, 2004.
- *Sur les cimes du désespoir*, Paris, L'Herne, 1990.

**Commengé Béatrice**, *La danse de Nietzsche*, Paris, Gallimard, 1988.

**Davy Marie-Madeleine**, *Encyclopédie des mystiques*, Paris, Payot, Paris, 1996.

**De Certau Michel**, *La fable mystique*, Paris, Gallimard, Paris, 1987.

**Deleuze Gilles**, *Nietzsche*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.

**Eliade Mircea**, *Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*, Saint-Amand, Payot, 1978.

**Ghiglione Anna**, *La vision dans l'imaginaire et dans la philosophie de la Chine antique*, Hong Kong, 2010.

**Grenier Jean**, *L'esprit du Tao*, Doullens, Flammarion, 1957.

**Habermas Jürgen**, *Le discours philosophique de la modernité*, Paris, Éditions du Cerf, 1986.

**Huxley Aldous**, *Les portes de la perception*, Paris, 10 X 18, 2001.

**Hulin Michel**, *La mystique sauvage*, Paris, Presses Universitaires de France, 2008.

**Kieler A.**, *Le sens du Tao*, Saint-Amand, Éditions le mail, 1985.

**Koestler Arthur**, *Le zéro et l'infini*, Paris, Éditions Calmann-Lévy, 1945.

**Levinas Emmanuel**, *De l'évasion*, Paris, Livre de Poche, 1998.

**Michaux Henri :**

- *La vie dans les plis*, Mayenne, Gallimard, 1990.
- *Face à ce qui se dérobe*, Mayenne, Gallimard, 1975.

**Millot Catherine**, *Abîmes ordinaires*, Plessis-Trévisé, Gallimard, 2008.

**Nietzsche Friedrich :**

- *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Livre de Poche, 1972.
- *Aurore*, Paris, Gallimard, 1989.
- *Contribution à la généalogie de la morale*, Paris, L'Harmattan, 2006.
- *Crépuscule des idoles*, Paris, Poche, 2007.
- *Ecce Homo*, Paris, Mille et une nuits, 1997.
- *Fragments posthumes sur l'éternel retour*, Paris, Allia, 2003.
- *Généalogie de la morale*, Paris, Livre de Poche, 2000.
- *Humain, trop humain*, Paris, Hachette, 2001.
- *L'antéchrist*, Paris, Gallimard, 1990.
- *La naissance de la tragédie*, Paris, Gallimard, 1989.
- *La volonté de puissance*, Paris, Livre de Poche, 1991.
- *Le gai savoir*, Paris, Flammarion, 2007.
- *Le livre du philosophe*, Paris, Flammarion, 1993.
- *Par delà Bien et Mal*, Paris, Gallimard, 1987.

**Platon :**

- *Le banquet*, Paris, Flammarion, 2007.
- *Parménide*, Paris, Flammarion, 1999.

**Robinet Isabelle**, *Comprendre le Tao*, Saint-Amand, Albin Michel, 2002.

**Saint Augustin**, *Les Confessions*, Manhecourt, Flammarion, 1964.

**Sartre Jean-Paul :**

- *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Gallimard, 1996.
- *La Nausée*, Paris, Gallimard, 1972.
- *Situation I, « Un nouveau mystique »*, Paris Gallimard, 1946.

**Schulteis Rob**, *Cimes, extase et sports de l'extrême*, Paris, Albin Michel, 1988.

**Sissa Giulia**, *Le plaisir et le mal*, Paris, Odile Jacob, 1997.

**Tchouang-Tseu**, *Le rêve du papillon – Œuvres*, traduction de Jean Lafitte, Saint-Amand, Albin Michel, 1994.

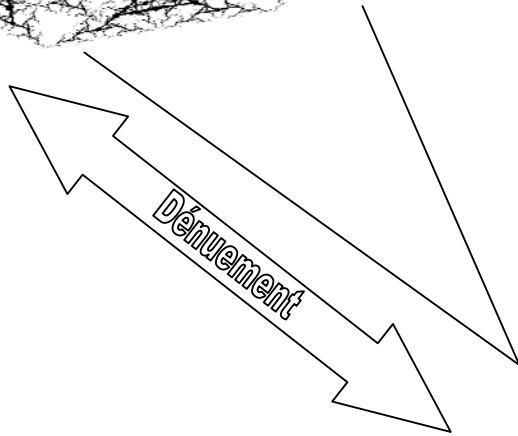
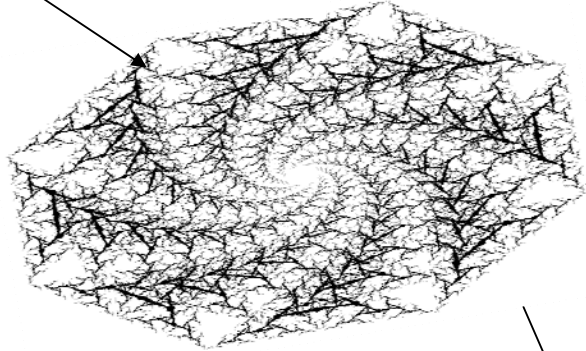
**Wilder Sean**, *Un sujet sans moi : Psychanalyse et expérience mystique*, Paris, Epel, 2008.

**Zweig Stefan**, *Nietzsche*, Paris, Stock, 2004.



# LES ÉTAPES DE L'EXTASE BATAILLIENNE

1<sup>ère</sup> Étape : extrême du savoir



4<sup>ème</sup> Étape : extase

Mort

**EXPÉRIENCE MYSTIQUE / IMPOSSIBLE**

**EXPÉRIENCE ÉROTIQUE / EXTRÊME DU POSSIBLE**

**OUVERTURE  
COMMUNICANTE**

3<sup>ème</sup> Étape :  
Déchirure

RIRE

**NUIT NOIRE**

2<sup>ème</sup> Étape : non savoir

ANGOISSE

